

AVANT-PROPOS

Les propositions d'articles pour publication dans *Etudes canadiennes* créent parfois d'heureux concours de circonstances. En effet, ce numéro résolument tourné vers l'Ouest canadien, consacre des éclairages significatifs sur la grande nature sauvage de Colombie britannique et des Rocheuses albertaines. Il s'attarde sur les Premières Nations tant à travers leurs pratiques spirituelles que dans cette construction politique récente qu'est le Nunavut.

L'éviction de l'Espagne de la scène coloniale dans le Pacifique-Nord est sans doute l'un des aspects les plus méconnus de l'histoire du Canada. Deux contributions complémentaires approfondissent des éléments récents dans le processus de l'immigration au Canada. Margaret Atwood, la littérature franco-manitobaine et le roman canadien exotique sont l'objet de regards renouvelés.

Enfin, les rapports entre catholicisme et nationalisme au Québec sont examinés à travers l'œuvre de Lionel Groulx.

André-Louis SANGUIN

SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| CHEVALLIER Geneviève, L'empreinte du chamane : la quête spirituelle dans l'art contemporain des Premières Nations | 7 |
| PONTIER Bernard, La Controverse de Nootka ou le triomphe de la Grande-Bretagne | 33 |
| MARCHAND Hélène, Culture nord-américaine et parcs nationaux : L'exemple de la réserve de parc national de Gwaii Haanas (Colombie-Britannique, Canada) | 59 |
| HÉRITIER Stéphane, Mapping Hazard Exposure in Waterton Lakes National Park (Alberta, Canadian Rockies) | 75 |
| DANIEL Dominique, Les objectifs de la politique d'immigration dans la loi de 1976 : intérêts économiques et réunification familiale | 93 |
| FOURNEL Thomas, Nouveaux modèles résidentiels et culturels des immigrants en Amérique du Nord. L'exemple des Hongkongais à Vancouver (Colombie Britannique)..... | 117 |
| CONDÉ Mary, <i>Japanese Generations in Hiromi Goto's Novel</i> Chorus of Mushrooms | 131 |
| COCOUAL Ifig, "I'm sorry it's in fragments" : poétique du fragment, spécularité, jeux rhétoriques et narratifs dans un passage de <i>The Handmaid's Tale</i> | 145 |
| LE MEITOUR Marie, Nunavut : A Future in the Making | 157 |
| GEORGET-SOULODRE Cheryl, Laurier Gareau, dramaturge de l'Ouest canadien | 175 |
| BOILY Frédéric, Catholicisme et nationalisme chez Lionel Groulx | 187 |
| COMPTES RENDUS | 201 |

L'EMPREINTE DU CHAMANE : LA QUETE SPIRITUELLE DANS L'ART CONTEMPORAIN DES PREMIÈRES NATIONS

Geneviève CHEVALLIER

Doctorante, Centre d'études canadiennes
Université de Paris III / Sorbonne Nouvelle

Le chamanisme, exprimé dans l'art contemporain des Premières Nations du Canada, opère comme un puissant marqueur ethnique. Il symbolise l'espace sacré où se joue la résistance culturelle avec les engagements politiques qui la sous-tendent. Il représente aussi un référent identitaire. L'analyse de ce courant esthétique actuel, soulève des questions essentielles : de quelle manière le chamanisme est-il abordé par les artistes, à la fois comme concept et comme pratique artistique ? Quelle est la mission de l'art d'inspiration chamanique contemporain, du point de vue de son rôle social, en tant que gardien de l'identité et de la spiritualité mais aussi comme partie prenante du processus de guérison collective et individuelle ? Dans le contexte artistique postmoderne, nous pouvons considérer le chamanisme comme une source de pouvoir et d'inspiration, une terre sacrée que les artistes explorent avec détermination. En puisant dans les racines profondes de la tradition, et en s'engageant dans une expérience moderne, les artistes se donnent pour mission de raviver la sagesse des anciens et de se relier à la cosmogonie autochtone. Leur pratique a pour but de réduire le clivage psychique entre nostalgie des origines et indianité contemporaine, et de redonner à l'*altérité* un pouvoir de transformation

Shamanism in contemporary native art in Canada is becoming one of the most relevant ethnic markers. It is the sacred place for cultural resistance, with political implications underneath. It works as a strong identity referent. When we analyse the aesthetic phenomenon from a modern perspective, different issues are emerging : how shamanism is acknowledged, both as a concept and as a practice by the First Nations artists ? Which functions are assumed by the contemporary « shamanic art », considering its social part as the keeper of identity and spirituality, or/and performed as a healing process ? In the post-modern artistic context, shamanism may be seen as an essential source of power and inspiration, a sacred land where the artists are explorers. From the deep roots of the traditional knowledge, — their legacy — and through their own experiment, they are trying to bring back the original wisdom, to reconnect themselves with the native cosmogony and therefore, to reduce the psychic schism between traditionalism's nostalgia and contemporary indiansness (nativeness). Transforming the status of « betweenness » in a power of evolution.

Dans le vaste creuset des cultures autochtones d'Amérique, où puisent abondamment les artistes contemporains originaires des Premières Nations du Canada et des Etats-Unis, il est un dénominateur commun qui s'impose comme source d'inspiration et de créativité : le chamanisme. Plus encore, il devient le substrat fondamental, et se retrouve au coeur d'un courant artistique postmoderne parallèle qui différencie les artistes autochtones du « main stream ».

Nous pourrions considérer le chamanisme comme la « dernière frontière », celle que l'homme blanc n'a pas atteinte, même si nombre d'anthropologues l'ont analysée. C'est peut-être pour cette raison qu'aujourd'hui tant d'artistes autochtones explorent ce domaine comme leur *territoire absolu* — celui de leur mystique originelle — et le considèrent comme l'axe paradigmatique de leur oeuvre et de leur culture.

Si le thème et la pratique du chamanisme hantent les oeuvres et les artistes, c'est aussi pour transmettre un message, en resserrant les liens avec leur communauté d'origine dans les entrelacs des notions de responsabilités, de partage et de transmission du savoir. Les artistes se sentent investis d'un pouvoir et d'une mission. L'art est à appréhender alors dans son rôle social et sacré.

L'art contemporain des Premières Nations est un art ambivalent car il relève de deux mouvements contradictoires : l'intégration et la spécificité. Intégration, puisque pour se faire voir et entendre, les artistes sont contraints d'utiliser les réseaux existants (galeries, musées, centres culturels) et d'employer des techniques contemporaines, revisitées par leur tradition culturelle. Leur art se doit d'être contemporain par sa forme, ses codes, les matériaux et les techniques employés. Spécificité, surtout dans le contenu, puisque l'art autochtone véhicule un message qui souvent remonte à l'aube des temps, celui des mythes et de la création. Tout en faisant écho aux préoccupations contemporaines (résistance politique, crise environnementale, revendications territoriales, réécriture de l'histoire).

Nous souhaitons examiner comment les nouveaux *guerriers de l'art* se réfèrent au chamanisme et ce qu'ils expriment à travers leur démarche. Nous reprendrons la formule de Guy Sioui Durand¹, sociologue et critique d'art d'origine wendate, afin de l'explicitier.

¹ « L'exiguïté puissante, issue du pouvoir des rêves et investie de l'esprit des animaux. ». Conférence de Montréal janvier 1999.

L'EMPREINTE DU CHAMANE

« Voici les nouveaux Chasseurs/Chamans/Guerriers de l'art ».

Ces guerriers partent en « croisade » pour la reconstruction de l'identité collective et individuelle, et leur «quête du Graal » les oriente vers la catharsis. Nous tenterons donc de comprendre les enjeux et les valeurs qui sous-tendent la quête spirituelle dans l'art contemporain des Premières Nations, en retraçant les étapes majeures de ces dix dernières années.

L'homme des sociétés archaïques a tendance à vivre le plus possible dans le sacré ou dans l'intimité des objets consacrés. Cette tendance est compréhensible : pour les «primitifs » comme pour l'homme de toutes les sociétés pré-modernes, le sacré équivaut à la puissance et, en définitive, à la réalité par excellence. Le sacré est saturé d'être. Puissance sacrée, cela dit à la fois réalité, pérennité et efficacité (...)

Disons tout de suite que le monde profane dans sa totalité, le Cosmos totalement désacralisé, est une découverte récente de l'esprit humain².

Chez les Premières Nations, toute forme de vie est d'essence spirituelle. D'où le respect profond pour l'univers du vivant et la pratique de rituels pour honorer la Terre Mère. C'est sans doute sur le terrain de la spiritualité que la différence entre autochtone et non autochtone est la plus sensible. Les artistes l'ont bien compris et tentent de faire partager leur expérience ou de construire des passerelles entre les différentes mystiques. Mais avant tout, leur engagement passe par un hommage à la nature et une lutte contre l'exploitation aveugle de celle-ci.

C'est un terrain miné où règne l'incompréhension, dans la mesure où il touche aux droits territoriaux, aux pratiques religieuses et aux problèmes écologiques.

LA CÉLÉBRATION DE LA TERRA MATER

“He loved the earth and all things of the earth...
He knew that man's heart away from nature becomes hard ;
he knew the lack of respect for growing, living things
soon led to the lack of respect for humans too.»

Luther Standing Bear (Oglala Sioux)

²Mircéa Eliade.- *Le sacré et le profane*. - Paris, Gallimard, 1957.- Pp. 18-19.

La nature, l'axe paradigmatique du monde sacré

Le lien qui unit les artistes autochtones, qu'ils soient d'origine amérindienne ou inuit, réside dans leur attachement indéfectible à la Terre. Les Amérindiens la considèrent à la fois comme la matrice créatrice et l'espace de méditation, par excellence. Ce thème, récurrent dans l'art contemporain, résonne comme une plainte, parfois comme un cri de rage. La nature est le réceptacle des forces spirituelles qui composent l'univers. C'est une source vitale sacrée et irremplaçable. Et, à ce titre, elle doit être protégée et vénérée. On comprend que la célébration de la Terre Mère tienne une place particulière dans la philosophie et l'esthétique des artistes autochtones. On peut dire qu'elle est omniprésente, comme une évidence. La Terre Mère représente le lieu de toute manifestation du sacré, de toute *hiérophanie*, pour citer Mircea Eliade.³

Le combat écologique

Pendant que les activistes tentent de limiter la déforestation, la pollution des eaux et l'exploitation des sols, les artistes dressent un foudroyant réquisitoire contre les aberrations écologiques et l'abus de pouvoir des multinationales qui les orchestrent en toute impunité. Devant l'irresponsabilité de l'homme blanc, exploiteur de la terre et de l'âme indiennes, Lawrence Paul Yuxweluptun, artiste Okanagan, Coast Salish, fait appel au surréalisme pour stigmatiser les tortures et déformations que l'on inflige à la nature. Ses peintures, de grand format, font hurler l'absurde et le désastre. Avec une amertume et une colère non déguisées.

J'en ai contre la mentalité coloniale qui est la cause directe du meurtre des loups, des bisons, des baleines, des grizzlis, des oiseaux migrateurs. Contre la mentalité coloniale qui est responsable de tout ceci : l'épuisement des réserves de poisson du Pacifique et de l'Atlantique, les pluies acides, les déchets nucléaires, les dépotoirs, le smog, l'effet de serre, les émissions de méthane, les résidus miniers, le danger d'extinction qui pèse sur tant d'espèces animales, la pollution des réserves d'eau douce, les marées noires, l'exploitation de l'uranium, les essais nucléaires. La prochaine étape de la décolonisation des premières

³Mircea Eliade. *Le sacré et le profane*. *Op.cit.*, p.17.

L'EMPREINTE DU CHAMANE

nations doit être la reconnaissance, par les gouvernements provinciaux, d'un gouvernement autochtone souverain⁴.

On peut lire une métaphore de l'absurde dans *Red Man Watching White Man Trying to Fix Hole in Sky* où le problème de la couche d'ozone sert de terrain satirique. La dénonciation est déjà dans le titre de l'œuvre. (Pl.I). L'artiste tourne en dérision les ambitions de la pensée scientifique et l'incompétence des moyens mis en oeuvre. Deux personnages en blouse blanche, un homme et une femme, tentent de réparer un trou dans le ciel en se faisant la courte échelle. Sous le regard impuissant d'un chaman disloqué, errant devant des collines à visage humain. Dans le paysage apocalyptique, la Terre Mère est à l'agonie. Tous les symboles de la côte Nord Ouest sont ravagés, démantibulés : masque lunaire, emblèmes totémiques. L'allégorie est surréaliste, peinte dans des tonalités souvent psychédéliques. Le tableau date de 1990 et fut présenté lors de l'exposition Indigena à Ottawa en 1992.

L'ART COMME LIEU DE RÉSISTANCE SPIRITUELLE

L'art autochtone contemporain se caractérise par sa dimension spirituelle, fortement enracinée dans la tradition mais également puissamment enrichi par l'expérience et la volonté de redonner aux autochtones leur dignité. La spiritualité est l'axe autour duquel l'univers s'enroule et prend tout son sens. Reconstruire l'axe est une mission de première urgence. Là réside la mission sacrée des nouveaux « chamanes de l'art ».

Jane Ash Poitras, artiste Chipewayan, revendique le droit des autochtones à leurs pratiques spirituelles :

Aujourd'hui, de plus en plus d'Amérindiens réussissent à devenir des défenseurs et des guérisseurs, des conteurs et des professeurs dans la grande société, appliquant des valeurs ancestrales à des situations contemporaines, fiers et sûrs de leur identité, parvenant à conserver leur culture tout en l'adaptant à leur nouvelle situation et se fiant aux ressources spirituelles qui ont guidé leurs aïeux⁵.

⁴ *Terre, Esprit, Pouvoir*.- Ottawa, Musée des Beaux Arts, 1992.- p.221.

⁵ *Qui a découvert les Amériques ?*, exposition de 1992.

L'art visionnaire

Pour certains artistes, la pratique chamanique opère comme un retour aux sources. Cette attitude implique une recherche et une connaissance expérimentale pour retrouver les pouvoirs traditionnels en renouant avec le monde des esprits. Jane Ash Poitras est l'une des artistes qui se réfèrent le plus souvent à Mircéa Eliade pour expliciter sa démarche picturale et personnelle. Sa quête spirituelle l'entraîne dans une exploration en profondeur des contes et des rituels de son peuple, mais aussi des traditions chamaniques en cours dans d'autres parties du monde. Gillian MacKay définit ainsi son travail :

Poitras's world view is essentially a heroic one, grounded in her extensive study of shamanism and comparative mythology, in which trials and suffering lead to redemption. She has been labelled an angry artist, and indeed some of her works such as the Rauschenberg-like *Living in the Storm Too Long* » operate like a frenzy assault.

Mais l'artiste se défend :

« Anger is foreign to the native philosophy. Our tradition is to forgive⁶ ».

Pour Jane Ash Poitras, la guérison ultime des nations autochtones passe par la quête spirituelle. Elle est fascinée par le pouvoir des rituels et par les origines mythiques indiennes dont on retrouve mention dans toutes ses oeuvres. Selon elle, l'artiste doit restaurer ce lien aujourd'hui distendu que les peuples autochtones avaient su créer entre le sacré et le profane, entre le naturel et le surnaturel.

Aboriginal people must look to our spiritual leaders for guidance. Only through spiritual renewal can we find out who we really are, be empowered to achieve our potential and acquire the wisdom to eliminate the influences that bring tragedy upon us and destroy us⁷.

Cette ferveur l'accompagne tout au long de sa carrière. C'est pourquoi ses tableaux, s'ils dénoncent les effets dévastateurs de l'assimilation, portent en

⁶ *Jane Ash Poitras and the First Nations phenomenon.* - In : *Canadian Art*, fall 1994.

⁷ *Indigena. Contemporary Native Perspectives.* Douglas & MacIntyre, Vancouver, 1992, p.167.

L'EMPREINTE DU CHAMANE

eux une dimension sacrée et cathartique basée sur la spiritualité et les traditions amérindiennes.

Le triptyque *A Sacred Prayer for a Sacred Island*, de 1991, actuellement visible au Musée des Beaux Arts d'Ottawa qui en a fait l'acquisition, expose une vision à la fois historique et subjective de l'histoire amérindienne. Dans le panneau central, le bison et l'ours se font face, deux emblèmes de la société traditionnelle, au-dessus d'un tipi habité de déités inspirées des gravures rupestres. Au premier plan des visages semblent hurler silencieusement sans regard et sans voix, comme dans une vision chamanique. Le tableau est parsemé de collages de photographies anciennes qui évoquent le passé et les réalités contemporaines du monde autochtone. Sur le panneau de gauche, les collages de photos, portraits d'Indiens et d'hommes historiques se laissent chevaucher par des figures naïves, enfantines et des dessins qui rappellent ceux des peaux de bisons peintes. Le tableau est encadré par des cartes de visite de chamanes, légitimés par l'étiquette «American Native Church ». Le panneau de droite, pareillement encadré, présente aussi des superpositions de dessins, gravures et collages, qui évoquent la collision entre deux univers et deux spiritualités. Les bandes de couleur vives rappellent les couvertures vendues ou troquées par la Compagnie de la Baie d'Hudson, et plus généralement, les premiers échanges commerciaux entre les conquérants et les autochtones. Partout, les petits personnages naïfs qui s'agitent derrière un tracé indéterminé, évoquent la vision dans les pratiques rituelles de la hutte de sudation ou la cérémonie du peyotl.

Déjà dans sa série d'eaux-fortes intitulées *The Sweat Lodge Etchings*, l'artiste utilise son expérience visionnaire comme pratique artistique. Elle restitue la couleur et les formes qui lui apparaissent lors des visions comme des messages spirituels. L'autobiographie est une des dimensions omniprésente de son œuvre. C'est ce qu'elle confesse dans une interview accordée à Robert Enright⁸.

Elle précise même que pour la série *Shaman Never Die*, elle est allée jusqu'à *chamaniser* sur son oeuvre pour lui donner tout le pouvoir spirituel qu'elle veut transmettre.

I realized these figures were shamen and that I was making
pieces advocating North American Native primordial belief

⁸The Synchronic Spirit. In : *Border Crossings*, 1992.

systems. When I looked at the painting I decided it had to pass the test of fire, because I wanted it to have the nice effect of antiquity. Very few curators know that. Each and every one of them went through this test of fire. I put them (the canvasses) though fire to give them smoke. Then I lackered over top of that.(...) The elders told me that passing my canvasses through fire was a very shamanic rituel.

Le résultat est perceptible : l'œuvre de Jane Ash Poitras est habitée d'une incandescence permanente. (Pl. II).

Dans une exposition intitulée *Who discovered the Americas*, Jane Ash Poitras expose ses tableaux comme des visions successives. L'exposition fonctionne comme une installation : toute une narration abondante et subtile parle de la collision spirituelle des deux mondes. Dans une oeuvre intitulée *Living in the Storm Too Long* de 1992, composée de quatre panneaux extrêmement intenses, l'artiste, toujours fidèle à sa technique du collage, propose une fresque très rythmée et un discours à la fois politique et philosophique. Elle y exprime tous les tourments de l'âme indienne après cinq siècles d'orage (la colonisation), d'assimilation mais aussi de résistance. Son travail s'adresse clairement à tout public, indien ou non, car la volonté manifeste de l'artiste est d'établir un dialogue. On retrouve l'image emblématique de Christophe Colomb clairement légendée «exploitor» avec un sous-titre non moins explicite *spirit sullied by politics*. A ses côtés, deux images du pape Jean Paul II, lui-même entouré de photos de chamanes. Une évocation de la résistance indienne à travers quelques repères : 1884 le combat de Riel, l'affaire de la Baie James 1972, le siège de Wounded Knee en 1973, et la crise d'Oka en 1990. L'année 1992 s'inscrit au pochoir en lettres rouge sang autour de quatre crânes qui témoignent des massacres. Cependant, l'inspiration de l'artiste n'est pas macabre, elle s'en explique ainsi :

I saw four skeletons in a vision (...) And I realized that in order to validate these four spirit helpers and keep them with me, I would somehow have to acknowledge them. The way for an artist to acknowledge them is to draw them, to re-create them, to share with the viewer so the viewer can see the testimony. So these are my four peyote spirits⁹.

⁹ *Who discovered the Americas*. Op. cit. P.10.

L'EMPREINTE DU CHAMANE

Des collages de photos de chefs spirituels indiens, sur lesquelles se juxtaposent des tipis peints en couleurs vives, pour illustrer la vie d'avant la conquête, ainsi que des motifs décoratifs amérindiens. Une abondance de textes qui amplifie le propos de l'artiste, comme autant de réquisitoires contre l'injustice et l'intolérance. En filigrane, ses expériences visionnaires enrichissent la métaphore. L'histoire collective se mêle à l'histoire individuelle dans un vaste répertoire parsemé d'analogies et de résumés.

Ses tableaux se lisent comme des fresques, pleines de détails à décrypter. Le foisonnement visuel révèle cependant un compartimentage discret des scènes qui organise un tumulte dynamique et troublant. Sa maîtrise du collage lui permet de jouer avec les symboles. Son vocabulaire visuel tisse une narration complexe qui questionne le spectateur. Mais, comme toujours chez cette artiste, plusieurs niveaux de lecture s'imposent au regard.

Un premier degré raconte, à partir de photos et de collages, l'histoire et le présent, l'univers indien et l'univers blanc, à coups de confrontation et de juxtaposition d'images fortes. Un autre niveau, plus décoratif, avec les bandes de couleurs vives pour évoquer celles des couvertures indiennes et par là-même, les premiers échanges commerciaux entre Européens et Indiens, avec des motifs géométriques inspirés des vanneries et poteries. L'introduction de l'écriture soit par des coupures de journaux soit par des textes écrits à la craie, ou de la typographie ou des graffitis ponctue le discours pictural. Enfin, des dessins naïfs, à la manière primitiviste, indiquent un retour aux images de la préhistoire, engageant à un retour aux fondements de l'indianité, comme à une forme d'innocence perdue. Ils évoquent aussi l'expérience visionnaire.

L'art comme espace de dialogue, passerelle entre deux mondes

En 1986, lors du symposium de Baie Saint Paul sur le thème *Art et Paix*, Diane Robertson déclarait : « Les Amérindiens seront l'élément déclencheur d'une réflexion profonde sur la possibilité de paix en ce monde¹⁰ ».

Conscients de l'universalité de la quête spirituelle, les artistes autochtones — plutôt que d'ériger des barrières entre leurs pratiques et celle des autres — ont le souci de chercher un espace de rencontre, un lieu de dialogue et de réconciliation. En laissant la liberté et la responsabilité à chacun

¹⁰Jean Claude Leblond. Un contexte culturel différent. In : *Vie des Arts* n°137, décembre 1989.

d'y pénétrer ou non. C'est pourquoi on rencontre parfois dans l'art autochtone contemporain des thèmes empruntés à la religion catholique, non plus pour critiquer ou exorciser le passé mais comme prétexte à une collision et donc à une prise de conscience du relativisme culturel et religieux.

Par exemple, *l'arbre de vie* de Blake Debassige, artiste ojibway, incite à une réflexion sur les archétypes religieux, tels que repertoriés par Carl Jung. L'arbre est une représentation du cosmos et il a été « choisi pour représenter la vie, la jeunesse, l'immortalité, la sagesse.¹¹ ». L'arbre de vie est l'échelle qui conduit aux univers cosmiques, où l'homme peut entrer en contact avec le savoir sacré. La symbolique de ce thème est déclinée dans le style aisément identifiable de la *legend painting* des Woodland, avec une orientation synchrétique entre la religion catholique — que l'artiste a adoptée — et les mythes ojibway qui ont bercé le peintre dans son enfance. Le thème de l'arbre de vie sera repris dans un tout autre style par Gerald MacMaster, artiste Cree des plaines, dans une installation *Tree of Life* constituée d'une pile d'annuaires téléphoniques (« these telephone books are dead trees »). Cité par Gerhard Hoffman, l'artiste commente le concept en ces mots « there is the notion of the tree acting as a conduit point between the different worlds ». Selon MacMaster, l'arbre (the Great Tree of Peace, the Cosmic Tree, the Tree of Life) peut aussi être le lien entre la cosmologie chamanique et la tradition chrétienne¹².

Dans le même registre, un tableau de Jim Logan *A Rethinking on the Western Front* où l'on reconnaît la célèbre *Création de l'homme* de Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine revisitée avec minutie et *indianisée* par l'artiste Cree.(Pl.III).

En haut à gauche du tableau, une illustration de la théorie évolutionniste de Darwin, avec cinq petites silhouettes qui présentent l'homme de *homo erectus* à *homo sapiens* en passant par Cromagnon — l'homme rouge — que l'artiste flèche avec cette interrogation ironique : « Gee' is this me » ? Au-dessus, une interpellation « Sorry Charlie, I don't believe in such a theory ».

L'artiste commente son travail en ces mots :

¹¹Mircéa Eliade, *Le sacré et le profane*. Op. Cit.-p. 129

¹² *In the Shadow of the Sun*.- Canadian Museum of Civilization, 1993.- Mercury Series paper 124.- P. 279.

L'EMPREINTE DU CHAMANE

Mes oeuvres ne doivent pas tant être vues comme des signes de protestation que comme des moyens d'éducation. Elles visent à créer un effet psychologique chez la personne qui les regarde, notamment si elle est caucasienne. Voir une image empruntée à la Création d'Adam de Michel-Ange, où les traits caucasiens sont absents, est donc à l'opposé de ce que nous sommes habitués à voir et à accepter (...) Nous ne saurons jamais de quoi Adam avait l'air et je ne tenterai pas de faire un exposé sur les différences culturelles entre les sociétés autochtones et euro-canadiennes, mais à l'intérieur de la psyché, il doit y avoir de la place pour des concessions.

Le monde des esprits

Comme nous l'avons déjà souvent souligné, l'hommage aux esprits constitue un des thèmes récurrents de l'art et des pratiques religieuses des autochtones d'Amérique. Cette démarche spirituelle est liée à la cosmogonie et aux mythes fondateurs. Hormis leur illustration, telle qu'on la rencontre souvent dans l'art inuit ou dans l'art de la côte Nord Ouest, la référence aux esprits reste une composante primordiale du travail des artistes.

Chez David Ruben Piktoukoun, artiste inuit originaire de Paulatuk (Territoires du Nord Ouest), le thème est permanent. Lors d'une exposition organisée par le centre d'art indien et présentée au centre culturel canadien à Paris, en 1997, *Transitions*, son œuvre intitulée *La Renaissance de l'âme de l'ours* (1996) attire l'attention par son étrangeté. Il s'agit d'une sculpture en stéatite évoquant la recomposition de l'animal, dans sa dimension d'esprit-auxiliaire.

Mon œuvre évoque la transformation d'un squelette d'ours en train de reconstituer son esprit pour redevenir entier. L'ours a aussi un sens particulier pour moi, parce que son esprit me guide à travers les nombreux obstacles de la vie. Tout comme l'esprit de l'ours dépeint dans cette œuvre, l'être humain doit reconstituer son esprit pour devenir fort.

L'envol du chamane

Le chaman, médiateur entre le monde des vivants et le monde des esprits est un personnage infiniment respecté, chez les Inuit comme chez les Indiens. Mais, il est souvent représenté avec la distance du respect et de la

crainte. Ses pouvoirs impressionnent : il peut se transformer, changer d'apparence, accompagner les mourants dans leur voyage vers l'au-delà, voler ou apparaître en deux lieux à la fois. Il sait guérir et protéger. Il peut retrouver une âme perdue et la réincarner.

Nick Sikkuark, artiste inuit originaire de Pelly Bay (arctique central), affectionne particulièrement le thème du chamane, et choisit de montrer l'aspect surnaturel et impressionnant de l'intercesseur. Comme, par exemple, dans son oeuvre intitulée simplement *Shaman*, sur os de baleine et andouiller de caribou. Pour accentuer son style réaliste, il n'hésite pas à introduire la fourrure d'animal dans ses sculptures.

Dans l'oeuvre de Piktoukoun, en revanche, il est évoqué dans toute sa dimension de sagesse et de sérénité, tout en restant fascinant et inquiétant. Intitulée *Spirit of the Angaqok (angakkuq)* (Pl.V), sa sculpture présente une magnifique allégorie du monde spirituel. La pureté des lignes, la fluidité des formes, alliées à la douceur de la pierre polie traduisent la puissance et l'autorité de l'*Angakkuq*. Les deux profils, l'un humain, l'autre animal (le corbeau) évoquent les capacités du chamane à changer d'apparence selon les circonstances. La tradition apparaît sous la forme de tatouages et de scarifications qui ornent le masque.

L'artiste résume l'histoire du chamanisme inuit :

Returning from the moon, the angakoq (angakkuq) would sometimes bring back something that they had found there to prove that they had made the journey. The round white stone represents the discovery of knowledge. Now we have the problem of integrating the benefits of the new world with the traditional wisdom.

LES CHAMANES ET LE MILIEU ARTISTIQUE

La création artistique vécue comme un acte chamanique est une vision à la fois très ancienne et très contemporaine. De la même façon que le mythe raconte une histoire sacrée, révèle un mystère, l'oeuvre d'art est considérée par les artistes autochtones comme une manifestation de l'énergie créatrice d'essence spirituelle.

Toute création étant oeuvre divine, et donc irruption du sacré dans le Monde, cause ultime de toute existence réelle (...) Toute

L'EMPREINTE DU CHAMANE

création représente également une irruption d'énergie créatrice dans le Monde. Toute création éclate d'une plénitude (...) La création se fait par un surcroît de substance ontologique¹³.

La citation de Mircéa Eliade éclaire l'approche esthétique des artistes des Premières Nations. Nous noterons également que le concept « art » n'apparaît pas en tant que générique dans les langues autochtones. Il en est de même pour le concept « religion ».

Certains artistes consacrent leur travail à la sacralisation de la nature en explorant différentes pratiques. L'une d'elles consiste à transformer les restes d'animaux en objets sacrés. Nous mentionnerons ici le travail artistique des Inuit sur les os de baleines qui se sont échoués sur les côtes de l'océan arctique ou sur les bois de caribou (appelés andouillers). Cette pratique fort ancienne, comme celle de l'ivoire gravé et sculpté, est toujours vivante. Autrefois orientée vers la création d'amulettes, elle devient de la même manière aujourd'hui une création artistique qui explore le champ de l'invisible.

Nous percevons le lien très fort qui unit les traditions religieuses à la reconstruction de l'identité et l'affirmation de celle-ci. Cependant il faut souligner que le retour aux sources se réalise pour innover et impulser une dynamique et non pour dupliquer un passé lointain empreint de nostalgie.

Le recyclage des âmes

Domingo Cisnéros, artiste Tepehuane d'origine mexicaine, a eu une influence profonde chez les artistes autochtones canadiens en encourageant un retour aux sources, en préférant l'énergie du renouveau au culte du passé, et en puisant aux origines de la culture amérindienne la force de façonner de nouveaux rituels, de nouveaux mythes, sans répéter l'histoire. Il a fondé dans le nord du Québec, à la Macaza, le collège de Manitou pour enseigner de nouvelles pratiques artistiques, lequel fonctionne comme une sorte de laboratoire expérimentale pour les jeunes artistes des Premières Nations. Sa contribution à l'évolution de l'art autochtone tient une place prédominante. Il a influencé de nombreux artistes dans leur recherche, comme Joe David et Edward Poitras ou Sonia Robertson, pour n'en citer que quelques-uns. En 1990, il participe à une exposition collective organisée à Montréal par Claude Gosselin, directeur du Centre international d'art contemporain, *Savoir-vivre*,

¹³ Mircéa Eliade : *Le sacré et le profane*. Paris, Gallimard, 1957.- P.87

Geneviève CHEVALLIER

savoir-faire, savoir-être. Ses oeuvres se retrouvent mises en scène, avec celles de Poitras et Durham, en parallèle avec les grands «chamanes» de l'art occidental comme Rauschenberg, Beuys et Filliou.

A cette occasion, au cours d'un entretien avec Claire Gravel¹⁴, Domingo Cisnéros déclare de manière radicale :

Pour moi, l'art n'existe pas du point de vue occidental. C'est un acte de chamanisme où la magie est environnementaliste, avec un côté spirituel et écologique.

Sa pratique artistique se réfère aussi à une tradition ancestrale de chasse et de nomadisme ainsi qu'à un savoir-faire autochtone concernant le traitement des peaux, des os, des plumes auxquelles s'ajoute un regard contemporain d'artiste engagé. Sa curiosité l'a conduit à explorer ailleurs dans le monde les pratiques artistiques, les mythes et les rituels religieux. Son cri de guerre : reprendre possession de ses racines et reconquérir un espace dérobé pour exorciser et transformer les blessures du passé et du présent en force, en pouvoir. A travers son art, il ressuscite des *objets morts* qu'il transforme en *oeuvres vivantes*. Et la métamorphose est d'ordre chamanique.

Je ne suis pas traditionaliste. J'essaie de créer de nouvelles traditions, de nouvelles cérémonies, de changer ce qui a été arrêté au temps de la colonisation. Seulement ainsi pourra-t-on faire revivre l'esprit autochtone qui est tellement blessé. Seul l'art peut nous aider.

confie-t-il pour expliquer sa démarche artistique. Son art nous renvoie aux relations très particulières que les autochtones, Amérindiens ou Inuit, entretiennent avec la nature et les animaux. Comme par exemple l'identification du chasseur à l'animal et tous les rituels qui régissent la chasse : les excuses à l'animal pour la vie qui lui est enlevée, les remerciements pour l'énergie que l'on reçoit de sa chair et enfin les prières pour le respect de son esprit.

Moi ce qui m'intéresse, c'est l'exemple du vrai chamanisme. L'artiste doit être un chamane avant de faire de l'art.

¹⁴Claire Gravel « Avant de faire de l'art, l'artiste doit être un chaman ». *Le Devoir*, 1er sept. 1990.

L'EMPREINTE DU CHAMANE

Son esthétique s'épanouit aussi autour du concept post-moderniste de *l'impermanence de l'art*, comme chez Ron Noganosh ou Carl Beam . Rendre compte de la transformation est un moyen de visualiser les forces de la nature et de témoigner de leur recyclage permanent. Comme le souligne Carl Beam, artiste ojibway :

If we can see desintegration for what it is, it is not so terrible. It's evolution, natural things decay ; this civilization is decaying. That's what I mean in *Dying in Time*. It's just a process, nothing can hurt you. Your life is a process and once you view it as a process, nothing can hurt you ¹⁵.

C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre l'installation de Domingo Císneros, artiste métis, présentée lors d'*Indigena* et intitulée *A force de terre I*.(Pl.IV) Comme beaucoup d'artistes autochtones, Domingo Císneros exècre l'étiquette d'art *primitiviste* ou *ethnique* que la critique occidentale appose trop facilement sur l'art amérindien. Cependant dans le contexte politique et sociologique actuel, le primitivisme devient une stratégie de survie, un parti-pris idéologique.

Nous luttons pour être reconnus en tant qu'artistes et contre les clichés. On est ghettoisé dans les musées d'ethnologie et les galeries d'art primitif et inuit.

Déjà, en 1982, dans le commentaire d'une oeuvre intitulée *Anima Bruta*, présentant des os d'original, il explique les fondements chamaniques de son travail :

Qu'elles parlent toutes les langues, qu'elles atteignent le coeur, qu'elles combattent la décadence et le désenchantement. Il n'y a pas de regret. La seule cure est un art sorcier, guerrier. Donc santé physique, mentale, morale exigences absolues pour contenir les profondeurs et les vides. Aucune impotence, car la nature nous échappe déjà. Et nous avec elle. Conjure, quémande, ensorcelle, agite, enchante ! Tu ne veux pas un art sans paradis mais le massacre est quotidien ? C'est pour cela que ta création doit être armée. Et rappelle-toi toujours que ton imagination est

¹⁵In *the Shadow of the Sun*.Op. cit., p.267.

l'énergie la plus forte qui puisse exister... Et viendra le jour où tu sentiras que ce sont les oeuvres que tu fais qui te font toi¹⁶.

Les capteurs de rêve

Un artiste comme Nick Huard, d'origine Micmac, se consacre à cette transformation avec un talent tout particulier. Grand arpenteur des bois et des immensités canadiennes, il collecte les restes d'animaux sur son chemin et leur redonne vie à sa manière. En fabriquant des *capteurs de rêve*, il redonne vie à une tradition ancienne, basée sur une légende à la provenance indéterminée.

On raconte que le capteur de rêves a le pouvoir de filtrer ceux-ci pendant le sommeil du dormeur. Les bons rêves passent à travers l'ouverture du filet et glissent le long des talismans pour pénétrer dans la psyché en douceur. Les mauvais rêves restent prisonniers dans les mailles du filet jusqu'à ce que les lueurs de l'aube et les premiers rayons de soleil les détruisent.

On retrouve des représentations des capteurs de rêves sur des peintures préhistoriques mésoaméricaines mais on ignore comment le conte a circulé ensuite car il existe peu de documentation à ce sujet. Cependant, le conte se retrouve chez les Ojibway, les Micmacs, les Naskapis et les Cree. Chez les Indiens Cree, l'amulette est destinée aux nouveaux-nés : suspendue au dessus du berceau de l'enfant, elle le protège des fièvres et des mauvais esprits.

...en attrapant et retenant tout ce qui est mauvais, telle une toile d'araignée qui attrape et retient tout ce qui vient en contact avec elle¹⁷.

Nick Huard réinvente le concept de *capteurs de rêve* à partir de matériaux naturels, récupéré et recyclés : plumes, os, crânes, tendons, pierres rares (labradorites ou nacre d'abalone). Le recyclage des âmes s'opère par une alchimie silencieuse au cours de laquelle les animaux reprennent vie, mais sous une autre forme. L'artiste nous invite à un véritable voyage chamanique au cours duquel la réalité est transformée. Conformément à sa démarche ontologique de *recycleur des âmes*, Nick Huard précise qu'aucun animal n'a été tué ou mutilé pour entrer dans le cercle du *capteur de rêve*. Ces oeuvres totémiques, parfois monumentales, dégagent un pouvoir surnaturel

¹⁶ Guy Sioui-Durand *L'art comme alternative*. Éditions Intervention, Québec, 1997.

¹⁷ Cath Oberholtzer. *Net Baby Charms : Metaphors of Protection and Provision*. - 24th Algonquian Conference, 1993.

L'EMPREINTE DU CHAMANE

impressionnant. Par leur dimension, elles se rapprochent plus de l'installation que du talisman. Mais leur essence d'ordre spirituel transforme l'objet d'art en objet sacré. L'approche esthétique est multiple : conceptuelle, mystique, iconographique.

La guérison de l'âme

« I see the artist as a giver and a healer » Jane Ash Poitras

L'art autochtone, amérindien ou inuit, est un lieu de résistance spirituelle. Et cette résistance transparait surtout dans les oeuvres engagées. Cette esthétique propose sur le terrain politique une lecture de l'histoire — passée et contemporaine — différente et originale. En associant des éléments sur plusieurs niveaux de lecture, l'artiste met en perspective tel ou tel événement et place le spectateur dans un espace de réflexion et de méditation.

Lors de sa dernière exposition, organisée au Centre culturel canadien à Paris, en juin 1999, Jane Ash Poitras présentait une de ces dernières oeuvres intitulée *From Riel to Peltier*. Une fresque magistrale et gigantesque qui rend hommage à la résistance amérindienne en retraçant l'historique de cette résistance.(Pl.VI)

L'allégorie se déroule de manière horizontale, avec une abondance de détails visuels identitaires (graphisme, dessins des peaux de bisons, motifs décoratifs) juxtaposés aux photos d'archives sur lesquelles une coulée de peinture rouge sang rappelle le sacrifice de la vie dans la lutte pour la justice et le respect des traités. Les grands résistants figurent sur une longue bande centrale, de Big Bear à Crowfoot, en passant par Riel et Poundmaker. Tout en bas, une longue frise très paisible évoque le paysage des grandes plaines et l'installation des tipis dans un décor naturel et des lumières de crépuscule. En haut, une frise éclatante de couleur primaires reprend le motif du tipi mais dans une forme purement décorative posé sur les rayures aux couleurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui soulignent l'horizontalité.

L'artiste semble remplir, de tableau en tableau, sa vocation cathartique. Initiée par des chamanes, qui l'ont nommée *Little Boy*, elle poursuit sa mission de guérisseuse des âmes. Sa peinture est religieuse, à la fois prière et révélation.

Art is one way in which we find our universalities (...) I feel that there are artists in every culture. They are the soul-chasers and the soul-catchers. They are the soul-revealers.

La voix des ancêtres

Le travail de George Littlechild s'apparente à cette démarche cathartique, en jouant cependant sur un registre pictural différent. Meurtri par une enfance douloureuse, celle de tout *foster child* (enfant placé dans une famille d'accueil) issu du phénomène sociologique appelé le *Sixties Scoop*, coupé de ses parents et de sa famille (qu'il ne découvrira qu'à l'âge adulte en consultant les archives et en poursuivant des recherches généalogiques laborieuses), l'artiste décide de sublimer et de donner une dimension spirituelle à sa démarche artistique globale. Son usage de la couleur est instrument de métamorphose.

Le style de Littlechild témoigne d'une vitalité et d'une créativité exceptionnelles, avec lesquelles l'artiste exprime haut et fort les racines de son peuple, les fondements de sa culture, et la fierté d'être amérindien. Mais toujours avec le désir de partage.

Tout en jouant avec les stéréotypes, il poursuit sa vocation : maintenir la flamme, nourrir la tradition, en l'inscrivant dans le monde contemporain. Instruire les enfants des Premières Nations sur leurs origines, sur la richesse de leur culture traditionnelle, pour mieux les aider à trouver leur place dans un espace défini par l'homme blanc. Les aider à être eux-mêmes, à accepter leur culture duelle et métissée, afin de mieux vivre avec les autres. Le travail du peintre consiste à relier et recomposer un espace sacré. Là réside sa dimension spirituelle. Mais, en plus, l'artiste se consacre à éveiller les consciences et à renouer le dialogue avec les ancêtres.

Par son usage dynamique de la couleur, jouant avec une palette aisément repérable, toujours radiante, vibrante, exubérante, l'artiste travaille comme un alchimiste (Pl.VII).

I use it as a therapy, to heal myself and to heal the past (...)
People are drawn to my works because of the color, and then I

L'EMPREINTE DU CHAMANE

think they begin to realize the social and political implications of what I am saying¹⁸.

Avec son recours à l'allégorie (le guerrier devient mi-homme mi-cheval), l'artiste invente un nouveau code de communication, signe un vocabulaire pictural onirique. L'art devient guérison et opère une véritable métamorphose : transformer la souffrance en pulsion de vie. Son oeuvre réveille, sublime, puis guérit.

Lorsqu'il travaille à partir d'archives photographiques, comme dans son exposition *Decolonizing the Archival Photograph* au Centre d'art indien de Hull en 1999, pour restituer la mémoire — la sienne mais aussi celle d'une identité collective —, l'artiste ressuscite ses ancêtres en intégrant leurs portraits dans une narration contemporaine. En jouant à contre-courant du concept même d'archives qui réifie le sujet, et le fige en objet ethnographique, George Littlechild colorise les photographies jaunies de ses ancêtres pour les faire revivre dans son paysage visuel. Il démontre ainsi que le lien peut se renouer entre passé et présent, sans schizophrénie, et devenir fondement, force et puissance.

« The artist can be an historian who gives the past back to the future »

LA METAPHORE DE L'INVISIBLE

Le voyage chamanique prend une toute autre forme dans l'oeuvre de Rick Rivet. Dans une forme expressionniste abstraite, à base de collage et de graffiti, ses oeuvres sont inspirées d'intuition et de recherches qui le conduisent à explorer d'autres cultures autochtones, celles des peuples aborigènes de l'Australie, de la Sibérie, des Inuit et des Africains, partout où la culture du sacré et du surnaturel est encore vivante. Après avoir longtemps dénoncé les injustices du monde colonial, l'artiste se dirige vers une recherche plus intérieure, plus spirituelle.

Il navigue dans un espace secret entre le conscient et l'inconscient, en privilégiant une approche esthétique et mentale. Ses oeuvres exposées en juin 1999 au Centre culturel canadien de Paris, sous le titre *Osopikahikiwak*, réunies avec les dernières oeuvres de Jane Ash Poitras, invitent à partager un voyage vers le monde invisible.(Pl. VIII). L'invisible puissance des esprits, ceux des

¹⁸ Interview by Sherry Killan, Centre d'art indien, Ministère des Affaires Indiennes à Hull.

défunts tout spécialement, comme celle qui émane de tableaux consacrés au génocide des Béothuks. Interrogé sur sa pratique artistique, l'artiste déclare :

Mon art veut témoigner du fort contenu spirituel propre aux traditions artistiques des peuples autochtones, au Canada et du monde.(...) Ces anciennes traditions artistiques autochtones, enracinées dans un système d'idées et la croyance chamanique, ont survécu, en dépit des effets dévastateurs du colonialisme.

Déjà en 1991, à la Thunder Bay Art Gallery, Rivet expose une toile intitulé *Shamanic Figure* puis lors de l'exposition collective *Indigena* en 1992, il poursuit son plaidoyer en faveur du devoir de mémoire avec *Wounded Knee II*, en hommage aux deux cents victimes du massacre du 29 décembre 1890. L'oeuvre symbolise l'oppression sous toutes ses formes ainsi que la volonté d'anéantissement nourrie par l'intolérance et la soif de pouvoir.

En 1996, deux oeuvres exposées à la Vancouver Art Gallery, lors de la rétrospective sur l'art de la Colombie Britannique intitulée *Topographies : Recent Aspects of British Columbia Art* expriment aussi sa quête esthétique basée sur la transcendance et la métamorphose. *Journey 15* et *Cosmic Zone Interface* à travers lesquelles le rôle du chaman transparaît, à la fois dans sa dimension de transformation et de communication. Le voyage chamanique, à travers ses trois dimensions : celle de l'infra monde, du monde terrestre et du monde cosmique, entraîne vers la transcendance du corps et de l'esprit.

Interviewé par Barry D.Ace, conservateur en chef au Centre d'Art Indien à Ottawa, Rick Rivet explicite sa démarche d'artiste de manière très claire :

L'ancienne tradition de l'art chamanique constitue un immense potentiel pour le développement d'un nouvel art "canadien" et de nouvelles formes d'art internationales. Mon travail aspire au spirituel : il vise à retrouver la principale tradition de la créativité. La rencontre avec le système d'idées et la culture chamaniques oblige l'artiste moderne à ouvrir l'accès à tout ce qui nous lie étroitement à un héritage spirituel commun. A travers l'expérience créatrice et sa relation profonde avec l'inconscient, les artistes sont confrontés à l'histoire continue de l'esprit humain.

L'EMPREINTE DU CHAMANE

(...) L'art est un voyage de l'esprit humain à travers le continuum espace /matière/temps¹⁹.

LE VOYAGE DES CHAMANS DE L'ART

L'empreinte du chaman se retrouve au centre des nouvelles pratiques artistiques autochtones, pour montrer la voie de la guérison et de l'harmonie. Pour une majorité d'artistes, le chamanisme oeuvre en tant que référent identitaire absolu, revisité cependant avec des finalités différentes selon les artistes.

Les recycleurs d'âmes, opèrent une transformation régénératrice. Ils utilisent les peaux, les os et les crânes d'animaux comme matériaux primordiaux de leur créativité, ravivant ainsi des pratiques ancestrales, en les inscrivant dans un discours contemporain et universel. Les visionnaires, rapportent de leur voyages chamaniques des allégories qu'ils livrent à nos regards, comme des messages du monde invisible. Les guérisseurs se concentrent sur la catharsis. Les environmentalistes dénoncent l'exploitation abusive de la planète en transposant dans la sphère artistique un discours politique. Les alchimistes naviguent dans le chamanisme comme dans un espace de création familial et fertile. Ils ravivent l'esprit des ancêtres. Les conteurs maintiennent la flamme de la tradition orale, en illustrant des mythes fondateurs tout en créant de nouvelles allégories adaptées au monde contemporain.

Dans la dernière décennie du XXe siècle, la démonstration d'une esthétique autochtone influencée par le chamanisme s'impose lors de grandes expositions collectives qui rassemblent les artistes autochtones de toutes origines, mais aussi lors d'expositions transversales avec des artistes environmentalistes canadiens et américains : en 1992, *L'oeil amérindien*, au Musée de la Civilisation de Québec, *Indigena*, au Musée canadien des civilisations de Hull, *Land, Spirit, Power*, au Musée des Beaux Arts d'Ottawa, *AlterNatives*, au Centre d'Art Indien de Hull. En 1993, un atelier planétaire a été organisé à Montréal sous le titre *350-500 ans : Nouveaux Territoires*. Plus récemment, *Reservation X*, installée au Musée Canadien des Civilisations en 1999, *The Raven Reprise* au Musée d'anthropologie de Vancouver en 2000, ainsi que *Emergence from the Shadow*, présentée actuellement au Musée

¹⁹ *Osoipikahikiwak*, Collection Esplanade, Services culturels de l'Ambassade du Canada à Paris, 1999, p. 38.

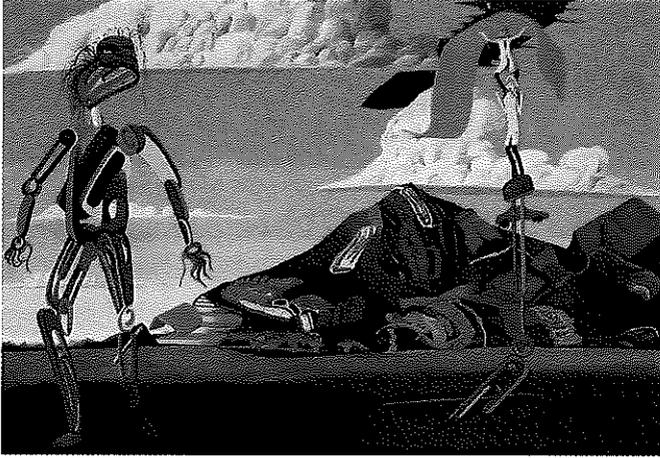
canadien des civilisations, pour n'en citer que quelques unes. Sans oublier les rétrospectives d'artistes, comme la remarquable exposition de David Ruben Piktoukoun dans la salle des Premières Nations au Musée canadien des civilisations en 1997, et l'oeuvre récente de Norval Morrisseau exposée au Musée d'anthropologie de Vancouver en 2000. Gardons en mémoire, pour conclure, la rétrospective de l'oeuvre d'Edward Poitras, artiste Métis, intitulée *Jaw Rez* présentée à la Biennale de Venise en 1995. Ou comment Coyote, le décepteur²⁰ emblématique des Premières Nations, se retrouve ambassadeur de l'art contemporain autochtone dans le pavillon du Canada. Grande *première* pour une exposition internationale d'art contemporain.

Dans l'art autochtone contemporain, le retour au chamanisme ancestral offre une diversité de styles et d'approche très intéressante. Il résonne au cœur de la pratique artistique comme une source d'inspiration (au sens d'insuffler l'esprit à la matière).

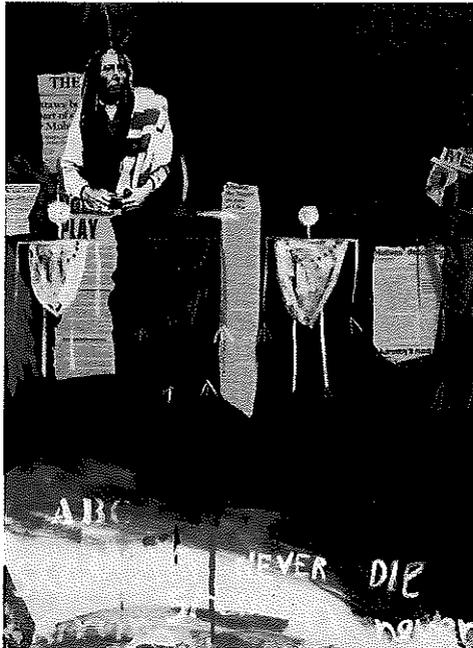
Si l'on considère la vitalité exceptionnelle qui se dégage de ces recherches esthétiques, nous pouvons avancer une hypothèse selon laquelle, dans le contexte de l'art postmoderne que nous connaissons en Occident, les *chamanes de l'art* sont en train de jalonner un nouveau territoire, et peut-être, à notre insu, de créer un nouveau courant artistique dont ils seraient les maîtres. Leurs oeuvres définissent un espace de médiation et de méditation, où l'on retrouve les forces vives du chamane, dont les artistes seraient, en quelque sorte, devenus les dépositaires. L'art se fait témoin d'une réalité *autre*. Pour rendre palpable le monde invisible, mais surtout pour élargir et transformer notre perception du monde visible.

²⁰ Nous rencontrons au Canada la traduction de *trickster* par *fripon*, que nous ne retenons pas ici.

L'EMPREINTE DU CHAMANE

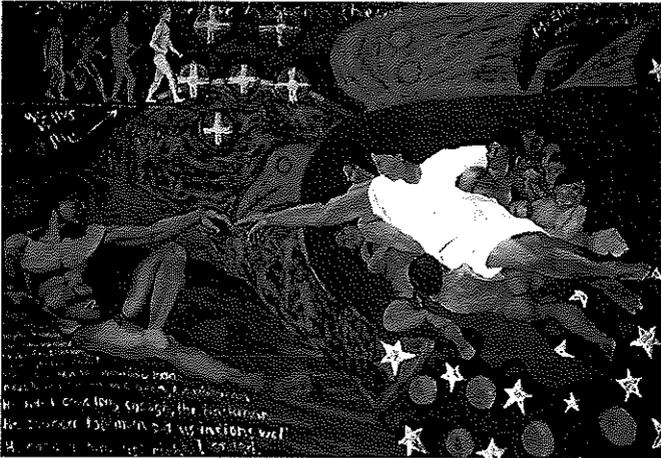


Pl. I Lawrence Paul Yuxwelutp
Red Man Watching White Man Trying to Fix Hole in Sky



Pl. II Jane Ash Poitras
Shaman never die

Geneviève CHEVALLIER

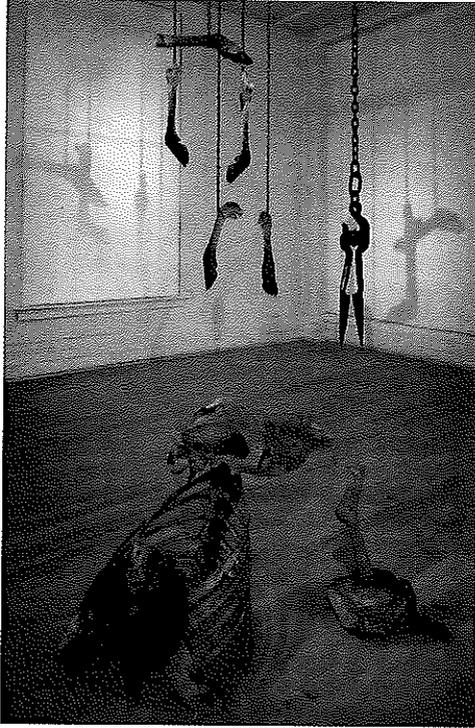


Pl. III Jim Logan
A Rethinking on the Western Front

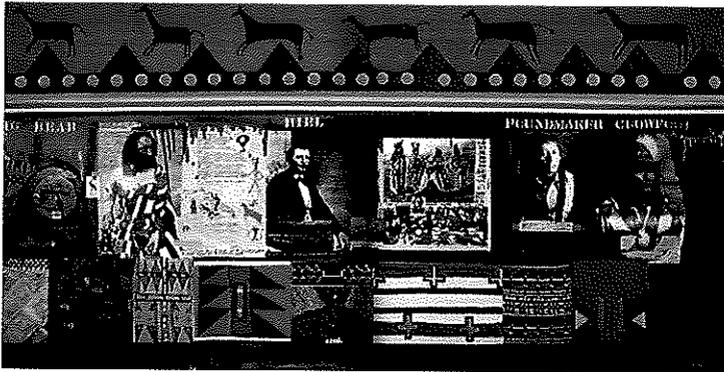


Pl. IV David Ruben Piktoukoun
Spirit of the Angakok

L'EMPREINTE DU CHAMANE



Pl. V Domingo Cisnéros
A force de Terre I.



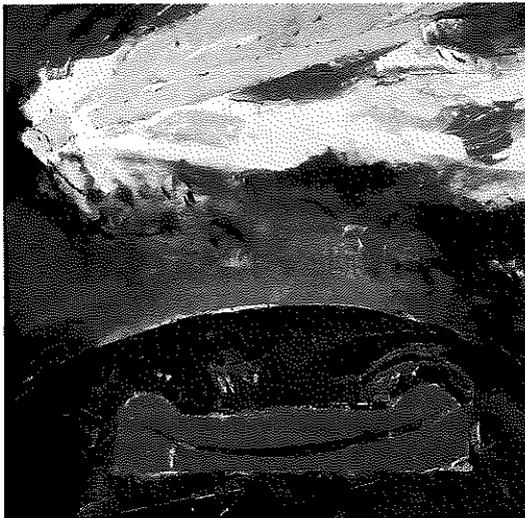
Pl. VI Jane Ash Poitras
From Riel to Peltier, 1999

Geneviève CHEVALLIER



Pl. VII George Littlechild

Modern Artifact #3 "The chiefs looks to the night sky to gain spiritual awareness. This painting celebrates contemporary native culture and art. My ancestors used hides for clothing, protection and to record history". 1991



Pl. VIII Rick Rivet

Journey #45

LA CONTROVERSE DE NOOTKA OU LE TRIOMPHE DE LA GRANDE-BRETAGNE SUR LA COTE PACIFIQUE DU CANADA

Bernard PONTIER

Dr. de l'Université de Paris 3/Sorbonne Nouvelle

En 1789, les navires du *gentleman adventurer* britannique John Meares sont confisqués par l'officier espagnol qui commande le fort de San Lorenzo à Nootka sur la côte nord-ouest de l'Amérique du nord. Quand la nouvelle de l'agression parvient à Londres, Pitt profite de cet incident mineur pour déclencher contre l'Espagne une crise qui conduit l'Europe au bord de la guerre. La résolution diplomatique de la Controverse conduit à la signature des Conventions de Nootka qui assurent la prééminence de la Grande-Bretagne, annoncent la prédominance des thèses libérales de colonisation et marquent la préférence de Londres pour la liberté des mers.

In 1789, the ships of John Meares, a British gentleman adventurer, were confiscated by the Spanish officer commanding the fort of San Lorenzo at Nootka on the northwest coast of North America. When the news of the aggression got to London, Pitt used the minor incident to implement a crisis which led Europe on the brink of war. The diplomatic resolution of the Nootka Controversy led to the Nootka Conventions. These latter assured the pre-eminence of Great Britain, announced the predominance of the liberal ideas concerning colonization and marked the preference of London in favour of the freedom of the seas.

LA DÉCOUVERTE DE L'OCÉAN PACIFIQUE

L'océan Pacifique occupe plus du tiers de la surface du globe. L'immensité même de ce désert liquide et son éloignement de l'Ancien Continent expliquent que ses îles et ses côtes ont été les dernières parties habitables de la terre à être « découvertes » puis colonisées par les Européens.

Quand, en 1493, la bulle *Inter Caetera* du pape Alexandre VI partage le monde à conquérir entre l'Espagne et le Portugal¹, nul n'imagine la longueur et le tracé de la route occidentale des Indes. Il faut attendre la troisième décennie du XVI^e siècle pour que les cartographes dessinent, entre l'ouest de l'Europe et l'Inde, non pas un océan, mais deux océans (séparés par un continent). En effet, en septembre 1512, l'Espagnol Vasco Nunez de Balboa entreprend la courte mais difficile traversée de l'isthme de Panama depuis la côte atlantique. Le 25 septembre, du sommet d'une colline, il est le premier Européen à contempler le plus grand océan du globe. Quatre jours plus tard Balboa et ses compagnons parviennent au rivage de la « mer du Sud ». Selon un rituel bien défini, l'Espagnol prend possession de la nouvelle mer et de ses côtes au nom de son roi. Six ans plus tard, le navigateur portugais Magellan,

¹ La limite est légèrement modifiée (elle passe de 100 à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert) l'année suivante par le traité de Tordesillas .

au service du roi d'Espagne, le futur Charles Quint, entreprend ce qui deviendra le premier tour du monde. Le 28 novembre 1520, après avoir traversé le détroit qui porte maintenant son nom, il pénètre dans la « mer du Sud ». Comme, pendant plusieurs jours, les eaux sont calmes, il nomme le nouvel océan, *El Mar Pacifico*.

Dès cette époque, l'océan Pacifique devient effectivement une mer espagnole. Pendant près de deux siècles il le restera largement. En effet, dès le milieu du XVI^e siècle, plusieurs ports sont créés par les Espagnols sur la côte occidentale de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. A partir de 1565, « le galion de Manille »² relie Acapulco aux Philippines³, marquant ainsi la présence effective de la marine espagnole de l'est à l'ouest du plus grand océan du monde. Cependant, dès 1577 et le célèbre périple du *Golden Hinde* de Francis Drake⁴, des « gentilshommes aventuriers » britanniques pénètrent dans la chasse gardée espagnole, longent la côte orientale du Chili, du Pérou et de Nouvelle-Espagne, arraisonnent les navires espagnols et rentrent en Angleterre la cale lestée d'or et d'argent. La liste est longue⁵ des actes de piratage

² Philippe HAUDRERE, *Le Grand Commerce Maritime au XVIII^e Siècle*, Paris : SEDES, 1997. « Chaque année deux bâtiments quittent Acapulco pour atteindre en huit à dix semaines les Philippines. Le trajet... consiste à suivre le tropique en profitant des vents permanents des alizés ; l'île de Guam, dans l'archipel des Mariannes, située à peu près au milieu du trajet, offre une escale commode. Le retour est difficile car il faut contourner les alizés... C'est une navigation longue — entre quatre et six mois — et difficile car le parcours se fait dans une région de vents variables, parfois contraires, et toujours violents. Les envois consistent surtout en argent monnayé, nécessaire pour un bon fonctionnement de l'économie des Philippines et les retours en produits de luxe, appréciés par les plus riches habitants des colonies espagnoles, comme des épices de l'Inde ou de l'Insulinde, des soieries et des porcelaines de Chine. » p. 13.

³ Mireille PASTOUREAU, *Voies Océanes, de l'ancien au nouveaux mondes*, Paris : Editions Hervas, 1990. « Cette liaison fut maintenue sans interruption de 1572 à 1811. » p. 103.

⁴ Le sommet le plus élevé de l'île de Vancouver (2200 m) a été nommé *Golden Hinde*. De nombreux historiens estiment que Francis Drake, à la recherche du passage du Nord-Ouest, a bien poussé jusqu'à 48° de latitude nord, nommant la terre voisine *Nova Albion*, avant de mettre le cap à l'est et de boucler son tour du monde. Voir Barry M GOUGH., *Distant Dominion, Britain and the Northwest Coast of North America, 1579-1809*, Vancouver : UBC Press, 1980. pp. 11-16.

⁵ Thomas Cavendish en 1587, William Dampier entre 1678 et 1691, Woodes Rogers entre 1708 et 1711, et George Anson entre 1740 et 1744, sont les plus connus. Des flibustiers français sont également présents.

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

transformés en hauts faits qui flattent l'orgueil national et complètent la victoire du même Drake sur l'*Invincible Armada* en 1588.

Au XVII^e siècle si l'intérêt des lecteurs britanniques pour les exploits de leurs compatriotes ne faiblit pas, celui des financiers de la *City* (échaudés par l'effondrement des actions de la Compagnie de la Mer du Sud⁶) se détourne de ce marché trop risqué et peu rémunérateur. Pour les grandes nations colonisatrices d'Europe (Espagne, Portugal, Angleterre puis Grande-Bretagne, Hollande, France) les deux pôles dominants⁷ du « grand commerce maritime » sont les Indes orientales et les Indes occidentales. L'océan Pacifique est bien trop éloigné et trop mal connu. Cependant il continue de faire rêver les géographes⁸ et d'inspirer les écrivains⁹. Au sud, on envisage une immense *Terra Australis Incognita*¹⁰, au nord on espère l'existence d'un passage vers l'océan Atlantique¹¹ plus court que l'interminable et dangereux contournement de l'Amérique du Sud.

Il faut attendre la fin de la guerre de Sept Ans et la signature du traité de Paris¹² pour que soient organisées des expéditions qui conduisent à une

6 T.O. LLOYD, *The British Empire, 1558-1983*, Oxford : Oxford University Press, 1984 : « In the summer of 1720 the South Sea Bubble burst ». p.65.

7 La côte est de l'Amérique du Nord accueille des colonies de peuplement de plus en plus importantes, mais dont le rôle économique reste encore secondaire au niveau mondial.

8 Le Français Charles de Brosses et le Britannique Alexander Dalrymple sont les plus célèbres.

9 Defoe et Swift par exemple.

10 Qui devient *Terra Australis Cognita* à partir de la découverte de la Nouvelle-Hollande par Tasman en 1642.

11 En 1745, le Parlement britannique vote 20 000 livres de récompense pour la découverte du passage du Nord-Ouest qui permettrait de relier la baie d'Hudson à l'océan Pacifique.

12 Signé le 10 février 1763, il consacre la victoire de la Grande-Bretagne et l'effacement de la France qui perd la plus grande partie de ses colonies. La géographie politique de l'Amérique du Nord est largement modifiée. La présentation de Graeme Wynn permet de situer les protagonistes : « En vertu du traité de Paris, la France se retire du continent... A l'est du Mississippi, l'Angleterre étend sa domination de la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique. De son côté, l'Espagne détient le territoire au sud et à l'ouest du Mississippi et revendique le littoral nord du Pacifique. Au-delà des frontières connues des Européens, des trappeurs russes viennent chasser la loutre de mer aux confins nord-ouest du continent. » (Graeme WYNN, in Craig BROWN, ed., *Histoire Générale du Canada*, Montréal : Editions du Boréal, 1990. p. 228).

connaissance de plus en plus précise de l'océan Pacifique, de ses îles et de ses côtes. Entre 1764 et 1776¹³, le Français Bougainville et les Britanniques Byron, Wallis, Carteret, puis Cook¹⁴ permettent de dessiner une carte sur laquelle figurent la majorité des centaines d'îles et des dizaines d'archipels qui parsèment le plus grand océan du monde. En 1776, on peut affirmer avec certitude que « le continent austral n'existe pas ¹⁵ ! »

Le dernier quart du XVIII^e siècle est marqué par l'exploration du nord-est de l'océan Pacifique et de ses côtes. On ne peut qu'être frappé par les similitudes entre les voyages des grands navigateurs des quatre grandes puissances européennes qui organisent ces expéditions. Le Danois Vitus Béring¹⁶ a ouvert la voie pour le compte de la Russie. Ses plus illustres successeurs sont le Britannique James Cook, le Français Jean-François Galaup de Lapérouse¹⁷, et l'Espagnol Alejandro Malaspina¹⁸. Tous font preuve du même courage et d'un esprit de découverte identique. A la lecture des journaux de bord des chefs d'expéditions et de leurs officiers, on prend conscience des progrès effectués grâce aux découvertes scientifiques et techniques qui caractérisent le siècle des lumières. Toutes ces expéditions sont commanditées par des souverains qui souhaitent découvrir de nouvelles terres non seulement pour agrandir leurs empires mais aussi pour montrer leur esprit philosophique, l'excellence de leurs sujets et leur intérêt pour l'avancement des sciences.

PRÉLUDE

James Cook occupe une place unique dans l'histoire de la présence européenne dans cette région du monde jusqu'alors inconnue¹⁹. Le dimanche

¹³ Philippe HAUDRERE, *op. cit.*, p. 123.

¹⁴ Premier et second voyages.

¹⁵ Philippe HAUDRERE, *op. cit.*, p. 123.

¹⁶ Dès 1728, le Danois Vitus Béring, au service de l'Empire de Russie, découvre le détroit qui porte son nom; et surtout, durant un second voyage (1741), il prend conscience de la richesse des terres de la région en animaux à fourrure.

¹⁷ Parti de Brest le 1^{er} août 1785 avec deux frégates (la *Boussole* et l'*Astrolabe*), il parcourt l'océan Pacifique pendant trois ans. Le 10 mars 1788, les deux navires quittent Botany Bay et disparaissent à jamais.

¹⁸ Malaspina quitte Cadix avec deux corvettes (la *Descubierta* et l'*Atrevida*) le 30 juillet 1789. Il est de retour dans ce même port le 21 septembre 1794 après un périple de plus de cinq ans passés en quasi-totalité dans l'océan Pacifique.

¹⁹ Bernard PONTIER, *Une île britannique, l'insularité et la « britannicité » de l'île de Vancouver entre 1778 et 1871*, Paris : Collection des Thèses du Centre

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

29 mars 1778, le *Resolution* et le *Discovery* pénètrent dans une large baie qui semble pouvoir fournir un havre pour les protéger des redoutables vagues du Pacifique, permettre de renouveler les réserves d'eau, et rendre possible une remise en état des deux navires qui ont beaucoup souffert du gros temps persistant. En pénétrant dans Hope Bay, James Cook entre dans l'histoire de l'île de Vancouver et fait entrer l'île de Vancouver dans l'histoire de l'expansionnisme britannique. Il vient en effet de pénétrer dans la passe de Nootka, lieu mythique de la première rencontre entre Britanniques, habitants de la plus grande île de la côte ouest du Vieux monde et Indiens Nootka, habitants de la plus grande île de la côte nord-ouest du Nouveau monde. Fidèle à sa mission, il nomme la passe King George's Sound en l'honneur de son roi. Le séjour de quatre semaines du grand navigateur britannique a eu deux conséquences importantes. Tout d'abord, ce sont des marins britanniques qui sont les premiers Européens à accoster à Nootka. Quatre ans plus tôt, le 8 août 1774, l'Espagnol Perez sur le *Santiago* a mouillé au large de la baie qu'il a nommée « rada de San Lorenzo de Nootka », mais il n'a pas débarqué ce qui fera toute la différence lors de la controverse que cet article se propose de présenter. Ensuite, les équipages du *Discovery* et du *Resolution* ont été à l'origine de l'intérêt des marchands britanniques pour le commerce des fourrures qui a commencé dès que la publication du *Journal*, en juin 1783, a fait connaître la présence de la loutre de mer et la fortune qu'on pouvait en retirer.

Pendant les quelques années qui suivent d'entrepreneurs marchands britanniques lancent des projets identiques au départ de Trieste, de Londres, de Bombay, de Calcutta, de Canton, de Macao ou d'Ostende²⁰. Plusieurs de ces aventuriers parviennent à Nootka où le chef Maquinna leur échange les précieuses peaux contre divers produits ou objets dont la liste est remise à jour par chaque capitaine. A la fin de l'année 1787, la situation géopolitique dans la région de Nootka paraît tout à l'avantage des Britanniques qui sont seuls présents sur le terrain. Les Russes semblent se cantonner dans l'extrême nord de l'océan Pacifique. Les Espagnols ne se sont pas montrés au nord de San Diego. Aucun navire battant pavillon de la jeune démocratie américaine n'a été vu le long de la côte nord-ouest du continent américain. Les seuls bateaux non-britanniques aperçus dans la région sont *L'Astrolabe* et *La Boussole* du Français Lapérouse, qui vont disparaître corps et biens au large de Vanikoro.

d'Études Canadiennes de l'Université de Paris III - Sorbonne Nouvelle, 2001. pp. 95-114.

²⁰ Bernard PONTIER, *op. cit.* . pp. 115-136.

CONTROVERSE À NOOTKA

Parmi ces *gentlemen-adventurers*, John Meares²¹ mérite une mention spéciale. Cet ancien lieutenant de la *Royal Navy* est un des personnages les plus controversés de cette époque. Son sens bien particulier de l'honneur, sa conception très subjective de la vérité, son talent de polémiste, son aptitude à retenir l'intérêt des cercles influents de Westminster et de la *City* lui permettent de jouer un rôle important dans les années qui suivent. Avec ses associés, il organise une expédition qui doit leur assurer, dès 1788, le monopole de fait du commerce dans la région de Nootka. L'année débute sous les meilleurs auspices : un terrain est acheté aux Indiens et une maison construite pour devenir un poste de traite permanent. L'été permet de garnir les cales des précieuses peaux de loutre de mer. Jusqu'à présent la saison a été un grand succès et la présence européenne exclusivement britannique. Mais le 17 septembre un navire inconnu s'approche de Nootka. Il ne bat pas pavillon britannique, mais il vient de Boston et se nomme le *Lady Washington*. Son capitaine, Robert Gray, apprend aux Britanniques que sous le patronage du Congrès, des marchands de Boston ont armé deux navires²² : leur objectif est de développer un commerce de fourrures et de thé entre la Nouvelle-Angleterre, la côte nord-ouest américaine et la Chine. Meares fait contre mauvaise fortune bon cœur : s'il traite le capitaine américain et son équipage avec « politesse et attention », il se rend compte que le ver est dans le fruit. Le monopole britannique est sérieusement menacé. En effet, si le marchand anglais peut facilement conclure un accord avec d'autres commerçants britanniques, il sait qu'avec des Américains, dont il répète qu'ils sont « protégés par le Congrès américain »²³, la lutte sera sans merci.

Pendant l'année 1788, les Espagnols ne sont pas restés inactifs²⁴, même si Meares ne les a pas rencontrés. Dès le printemps, le vice-roi Manuel Antonio Florez envoie deux de ses meilleurs capitaines, Martinez sur la *Princesa* et Lopez de Haro sur le *San Carlos*, en reconnaissance sur la côte nord-ouest du continent. Les deux navires quittent San Blas le 8 mai 1788 et remontent vers le nord. Ils passent les mois de juillet et d'août en Alaska où

21 John MEARES, *Voyages Made in the Years 1788-1789 From China to the North-West Coast of America*, N. Israel : Amsterdam, 1967

22 Le *Columbia* de 300 tonneaux et la *Lady Washington* de 100 tonneaux.

23 John MEARES, *op. cit.* . p. 220.

24 Michael E. THURMAN, *The Naval Department of San Blas, New Spain's Bastion For Alta California and Nootka, 1767 to 1798*, Glendale (California) : The Arthur H. Clark Company, 1967. pp. 264-276.

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

ils rencontrent les Russes qui sont très bien implantés et contrôlent le commerce des fourrures. Les officiers espagnols apprennent l'existence de plans russes d'occupation de Nootka. A la fin de l'automne 1788, le vice-roi est au courant de la menace et décide que le seul moyen de contrer l'expansionnisme russe est d'occuper Nootka dès le début de l'année suivante. Le 23 décembre 1788, Florez écrit une liste d'instructions de 23 articles à Martinez, chef de l'expédition. Il doit occuper San Lorenzo de Nuca de façon permanente, y construire un fort et y faire respecter le droit de premier possesseur accordé à Sa Majesté très catholique depuis le traité de Tordesillas. Il explorera la côte jusqu'à la latitude de 55° nord et en dressera des cartes précises. Pour mener à bien sa mission, Estevan Martinez dispose de moyens importants²⁵. Le 17 février 1789, Le *Princesa* et le *San Carlos* quittent San Blas.

Pendant ce temps, les Américains Kendrick et Gray, qui ont passé l'hiver à Friendly Cove, se préparent pour la saison d'été. En mars, le *Lady Washington* part en quête de fourrures à Clayoquot et remonte le détroit de Juan de Fuca sur une trentaine de kilomètres. Kendrick déplace le *Columbia* de Friendly Cove vers Marvinas Bay qui se trouve un peu plus au nord, dans même passe de Nootka. Il y construit un bâtiment qu'il appelle « Fort Washington ».

Meares consacre l'hiver 1788-89 à réaliser l'union de toutes les forces britanniques. Son groupe d'assaut dispose maintenant de quatre navires : l'*Iphigenia* et le *North West America* qui doivent quitter les îles Sandwich en mars, la *Princess Royal* et l'*Argonaut* qui sont amarrés au port de Macao. De plus, ses nouveaux partenaires apportent une reconnaissance quasi officielle de Londres. En effet, les frères Etches sont soutenus par Sir Joseph Banks, président de la *Royal Society* et chaud partisan de l'extension de la colonisation dans l'aire Pacifique. Dans la *City* et à Westminster, on a lu le long article en deux parties publié dans le *World* des 6 et 13 octobre 1788 intitulé « Le Nouveau Commerce des Fourrures », qui présente toutes les expéditions sur la côte nord-ouest en 1785, 1786 et 1788²⁶. Sur les bords de la Tamise on commence à bien situer Nootka.

²⁵ La *Princesa* a un équipage de 106 marins et de 15 soldats; le *San Carlos*, commandé par Lopez de Haro, embarque 89 hommes et 16 soldats. l'*Aranzazu* les rejoindra plus tard avec des provisions supplémentaires.

²⁶ W. Kaye LAMB & Tomas BARTOLI, « James Hanna and John Henry Cox : The First Maritime Fur Trader and his Sponsor. », *British Columbia Studies*, N° 84, 1989. pp. 31-32.

John Meares confie le commandement de la flottille britannique à James Colnett qui a déjà navigué dans la région. Les instructions sont claires : gagner Nootka, construire un poste de traite que l'on baptisera Fort Pitt, en donner le commandement à Robert Duffin. De là, on rayonnera sur toute la côte que se partageront les trois autres navires.

En ce printemps 1789, les Espagnols sont persuadés qu'ils vont s'assurer définitivement la possession de Nootka. Et pourtant, l'*Argonaut* et la *Princess Royal* quittent Macao le 26 avril avec la même certitude. Quand, le 19 avril, l'*Iphigenia* arrive à Friendly Cove, Douglas n'y trouve aucun autre navire et croit être seul maître des lieux. En effet, la *Columbia* est à Marvinas Bay et la *Lady Washington* n'est pas encore revenue du détroit de Juan de Fuca. Hélas, trois jours plus tard, le navire de Gray est de retour. Le lendemain (23 avril), c'est la *North West America* qui arrive des îles Sandwich. Pour éviter tout conflit, Gray conduit son bateau dans la baie qui abrite déjà le *Columbia*. Une semaine plus tard, Robert Funter met voile vers le nord, suivi, deux jours après par Gray.

Le 3 mai, au large de Nootka, le *Princesa* rencontre un navire qui bat pavillon américain. Martinez demande les papiers de l'intrus. Gray lui apprend quels autres visiteurs sont à Friendly Cove. Le 5 mai, le capitaine espagnol est « accueilli » par le Britannique Douglas et l'Américain Kendrick. Entre Martinez et Kendrick les relations sont cordiales. Par contre l'Espagnol trouve les papiers de l'*Iphigenia* douteux. Le 12 mai, avec l'arrivée du *San Carlos*, le chef espagnol se sent en position de force : le lendemain, il confisque l'*Iphigenia*, emprisonne l'équipage, se fait délivrer les instruments et livres de bord, et débarque armes et provisions. Le 25 mai, sans raison apparente, il rend le navire à son capitaine et libère l'équipage, sous réserve de la promesse de retourner directement à Macao. Fin mai, l'*Iphigenia* quitte Nootka et met aussitôt cap au nord pour devancer les Américains.

Le début juin est consacré par les Espagnols à la construction de fort San Miguel sur un îlot qui commande l'accès de la baie de Santa Cruz de Nuca (Friendly Cove) et à l'installation d'un camp sur la côte. Le 8 juin, Robert Funter, qui ignore tout de la situation, rentre à Nootka en espérant y retrouver William Douglas. Le *North West America* est immédiatement confisqué ainsi que les 207 peaux qui se trouvent dans ses cales. Les Espagnols ont l'intention d'utiliser le petit navire, qu'ils rebaptisent *Santa Gertrudis le Magna*, pour faire des relevés cartographiques. Le 15 juin, c'est le *Princess Royal* de Thomas Hudson qui est saisie par les hommes de Martinez. Par contre, quand, deux jours plus tard, Gray reconduit le *Lady Washington* à Marvinas Bay, les Espagnols ne l'inquiètent pas. Le dimanche 21 juin, Gray et Kendrick sont

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

même invités d'honneur à la cérémonie officielle de prise de possession de San Lorenzo de Nuca par les Espagnols. Les Britanniques présents sont nettement moins à l'aise! Le 2 juillet, Martinez autorise le *Princess Royal* à repartir pour Macao avec à son bord l'équipage de le *North West America*. En fait, dès que le capitaine Hudson a quitté Friendly Cove, il met le cap sur Clayoquot où Wicaninish lui livre toutes les fourrures à sa disposition.

Le lendemain, le capitaine Colnett, chef de l'expédition britannique, s'apprête à pénétrer dans la passe de Nootka, conformément aux instructions écrites qu'il a reçues. Des bancs de brouillard empêchent de voir clairement la côte. Les guetteurs espagnols, qui aperçoivent une voile, croient que l'*Aranzazu* est enfin arrivé avec le ravitaillement tant attendu. A la nuit tombante, l'équipage britannique est très surpris d'entendre une voix espagnole demander de monter à bord. On assiste alors à la rencontre de Martinez et de Colnett, deux forts tempéraments qui contrôlent mal leurs nerfs : le ton monte et, rapidement, le dialogue tourne à la confrontation. Colnett affirme qu'il est venu au nom du roi d'Angleterre prendre possession de Nootka pour y construire un poste permanent et assurer à la Grande-Bretagne l'exclusivité du commerce des fourrures. Il ajoute que c'est James Cook qui, le premier, a débarqué à Friendly Cove. Martinez lui rétorque qu'il commande la garnison de la baie de San Lorenzo de Nuca dont il a pris possession au nom du roi d'Espagne et rappelle au capitaine britannique l'antériorité de la présence espagnole. Martinez confisque alors immédiatement l'*Argonaut* et consigne son capitaine dans sa cabine. Colnett insulte copieusement ses geôliers. Dans les jours qui suivent, le capitaine Colnett fait une tentative de suicide et on craint pour sa santé mentale. Tout va de mal en pis pour les Britanniques. Hudson, ignorant tout de la situation, décide de repasser par Friendly Cove pour y rencontrer son chef. Le *Princess Royal* est cette fois-ci définitivement confisqué ainsi que sa cargaison de fourrures.

Les Américains, témoins intéressés de ces semaines de conflit ne sont aucunement inquiétés. Le 14 juillet 1789, un équipage espagnol conduit l'*Argonaut* vers San Blas. Le 27 juillet, Lopez de Haro fait de même avec le *Princess Royal*. La victoire de Martinez semble totale. Le lendemain il peut la partager avec l'*Aranzazu* qui arrive enfin. Le capitaine José de Canizares apporte deux nouvelles d'importance : tout d'abord, la mort de Carlos III; mais surtout, un ordre de Flores, daté du 25 février, soit quelques jours seulement après le départ de San Blas. Le vice-roi demande à Martinez d'abandonner Nootka avant l'hiver. Le capitaine espagnol est stupéfait, mais, le 31 octobre, après avoir détruit le fort San Miguel et les autres bâtiments édifiés par ses hommes, Martinez quitte Nootka. Début décembre, le *San Carlos*, le *Princesa*

et le *Santa Gertrudis* ont regagné San Blas.

Martinez a la satisfaction d'apprendre que le 14 avril 1789 un ordre royal est parvenu à Flores : il faudra occuper définitivement Nootka et défendre la possession espagnole contre tout intrus. Ce sera pour l'année prochaine. La campagne sera préparée par un nouveau vice-roi, le comte de Revilla Gigedo qui a pris ses fonctions le 16 octobre. Son premier problème est le traitement à réserver aux prisonniers britanniques qui sont bien encombrants. A la mi-novembre, on les transfère à Tipic où le climat est meilleur et on attend les ordres de Madrid²⁷.

1789 est l'année durant laquelle Britanniques, Espagnols et Américains se retrouvent ensemble à Nootka. Chacun ignore, bien sûr, la position exacte des autres. Les deux premiers ont des intentions similaires : construire un poste permanent et s'assurer l'exclusivité du commerce des peaux de loutre de mer. Les aventuriers du Nouveau Monde sont là en francs-tireurs : leur intérêt est exclusivement commercial. Ils seront plus témoins engagés que protagonistes du conflit. Ordres, contre-ordres, désordres, insultes, colères, outrances, les événements de 1789 à Nootka ont été une succession de crises gérées localement par des hommes dont le sang-froid a laissé à désirer.

Cette première phase de Controverse de Nootka est limitée à la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord : elle reste localisée et les Espagnols sont maîtres du jeu. Ces querelles mineures et locales auraient pu rester sans conséquence, mais la scène du conflit va se déplacer vers l'Europe. Ce sera la Controverse de Nootka. Elle conduira le vieux continent au bord de la guerre

Quand Estevan Martinez rentre à San Blas pour obéir aux ordres de Manuel Florez, le 6 décembre 1789, il a la satisfaction de voir le nouveau vice-roi préparer une nouvelle expédition d'occupation permanente de San Lorenzo de Nutka. Le comte de Revilla Gigedo est un homme capable, un administrateur intelligent et novateur qui sait s'entourer des meilleurs collaborateurs. Il nomme Juan Francisco de la Bodega y Quadra gouverneur maritime de la base de San Blas qui contrôle la défense de toute la côte pacifique de l'Amérique espagnole. Une flottille de trois navires est confiée à Francisco de Eliza²⁸. Le 3 février 1790, l'expédition quitte San Blas. Le 5

²⁷ Ils seront libérés le 11 juin 1790.

²⁸ La frégate *Concepcion* est accompagnée de la *Princesa Real* (*Princess Royal*) confiée à Manuel Quimper et du *San Carlos* commandé par Salvator Fidalgo.

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

avril, Eliza mouille deux de ses bateaux à Nootka où ne se trouve aucun autre navire. Le 7 avril, le *Princesa Real* arrive à son tour. Le 3 juillet, le chef d'expédition fait son premier rapport. Il a repris possession du poste laissé par son prédécesseur. Les 76 soldats du premier régiment de volontaires de Catalogne ont bien travaillé. Commandés par le lieutenant-colonel Pedro de Alberni, ils ont reconstruit le fort et y ont installé 14 canons dont 6 de calibre 24; ils ont également édifié 8 bâtiments, dont un petit hôpital. Les charpentiers de marine ont entièrement radoubé le *Princesa Real*, puis ils ont entrepris la construction d'une nouvelle goélette de 32 tonneaux, la *Santa Saturnina*.

Eliza ne se contente pas de consolider à Nootka la présence espagnole, il envoie deux de ses navires en reconnaissance. Fidalgo, sur le *San Carlos* se dirige vers le nord et passe tout l'été à explorer la côte d'Alaska. Il y rencontre plusieurs marchands russes et prend possession de diverses criques inoccupées. Manuel Quimper se voit confier la tâche d'explorer le détroit de Juan de Fuca. Sur le *Princesa Real* il y consacre le printemps et l'été. Le rapport que les deux capitaines font au vice-roi complète les informations qu'il a reçues de Nootka par l'*Aranzazu* qui a ravitaillé la petite colonie espagnole. Quant à Eliza et son équipage du *Concepcion*, ils ont reçu l'ordre de passer l'hiver à Nootka

L'année suivante, le vice-roi poursuit dans la voie tracée. Le 4 février, Bodega y Quadra envoie le *San Carlos*, commandé par Ramon Saavedra, vers le nord. Il doit ravitailler le poste de Nootka et transmettre à Eliza des instructions pour la saison d'été. Le 12 mars, c'est le tour de l'*Aranzazu*. Entre temps, Revilla Gigedo a eu connaissance de la signature d'un accord entre son pays et la Grande-Bretagne. Le vice-roi complète donc ses instructions à Eliza en lui demandant de ne pas attaquer les éventuels navires britanniques. Mais il n'est pas question d'abandonner Nootka et la côte du nord-ouest. Au contraire, cette année de succès pour les marins espagnols est parachevée par la visite de Malaspina à Nootka entre le 10 et le 28 août 1791. Sur le terrain, les hommes de Revilla Gigedo et de Bodega y Quadra sont solidement implantés. Tout porte à croire que la baie de San Lorenzo de Nuca est bien une possession espagnole.

En 1792, Revilla Gigedo développe le programme de découverte, de reconnaissance et de prise de possession commencé dès son arrivée au Mexique. Cette fois, le vice-roi donne l'ordre à Bodega y Quadra de se rendre à Nootka lui-même pour y renforcer le poste espagnol. L'officier supérieur arrive à San Lorenzo le 29 avril. L'*Aranzazu* est envoyé vers le nord pour explorer les nombreuses baies qui se situent entre Bucareli Sound et les îles de la Reine Charlotte. Quant à Malaspina, il met deux de ses meilleurs officiers à la disposition du vice-roi. Dionisio Alcalá Galiano et Cayetano Valdés,

respectivement sur les goélettes *Sutil* et *Mexicana*, reçoivent l'ordre de procéder à un relevé complet du détroit de Juan de Fuca. Partis d'Acapulco le 8 mars, ils relâchent à Nootka le 12 mai. Puis, le 4 juin, les deux navires jumeaux entreprennent la première circumnavigation de ce qui va s'appeler l'île de Vancouver. Ils sont de retour à Nootka le 1er septembre 1792. Lors de leur périple, ils rencontrent les navires de George Vancouver.

EN EUROPE, LA CONTROVERSE DE NOOTKA

Quelle domination! Quelle présence! Et pourtant tout cela n'aura servi à rien. En confisquant les navires du Britannique John Meares et de ses associés, l'Espagnol Martinez a déclenché une crise qui, en 1790, conduit l'Europe au bord de la guerre. Il faut ici reprendre le cours des événements et voir comment Meares a su exploiter à son profit un incident mineur en faisant d'un préjudice matériel privé une affaire politique dont l'enjeu est la défense de l'intérêt national. Une fois que l'opinion britannique a été bien conditionnée, Pitt peut profiter du climat favorable pour tendre à l'Espagne un piège dont elle ne sortira que vaincue.

C'est en novembre 1789 que John Meares, qui est resté à Macao, apprend ce qui s'est passé à Nootka par l'intermédiaire de l'équipage du *North West America*. En effet, Martinez a fait embarquer les marins britanniques du navire saisi sur le *Columbia* qui est venue à Canton négocier sa cargaison de fourrures. Robert Funter et cinq de ses hommes déposent sous serment à Canton le 5 décembre 1789 et leur témoignage est une des pièces à conviction jointes au « Memorial ». John Meares prend immédiatement un bateau pour Londres et met au point son plan pour obtenir réparation. Cette remarquable entreprise de relations publiques et de propagande politique se matérialise par la publication de ses *Voyages*. L'auteur y fait le récit détaillé et commenté du périple de 1788. Puis il rassemble à la fin de l'ouvrage, sous la rubrique « Appendix », une série de documents, qui sont autant de pièces pour plaider sa cause. L'imprécision de la numérotation des divers écrits montre que Meares a agi dans l'urgence. Les pages ne sont pas numérotées, ce qui complique la consultation. Mais le retentissement du « Memorial » a été tel dans le monde politique londonien qu'il est indispensable de s'attarder un instant sur ce document²⁹. Il faut reconnaître que John Meares a beaucoup de talent et peu de scrupules. Il est inutile de passer le texte, présenté à la Chambre des communes le 13 mai 1790, au crible de la vérité. F.W. Howay l'a déjà fait dans son étude

²⁹ Texte intégral du « Memorial » dans Bernard PONTIER, *op.cit.*, Annexe F. pp. 405-414.

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

de la controverse entre Meares et George Dixon³⁰. L'important en la circonstance est de comprendre pourquoi les dirigeants britanniques, qui ont lu le texte de John Meares, l'ont cru et ont agi en conséquence.

Tout d'abord, Meares sait présenter les événements avec beaucoup de maîtrise narrative. Dès la première lecture, un lecteur qui ne connaît ni les lieux, ni le contexte, comprend ce qui s'est passé sans mettre un instant en doute la véracité de ce qui lui est raconté. Ensuite, l'auteur sait à merveille faire jouer la corde patriotique sans forcer la note, ce qui gâcherait l'effet. Dès la première ligne, il fait état de son grade de « lieutenant dans la marine de Sa Majesté », et il termine en exprimant sa confiance dans le gouvernement de son pays de faire respecter son droit de « sujet britannique ». Avec beaucoup de subtilité, Meares n'élude pas les points que d'aucuns auraient pu juger dangereux, mais les présente sous un jour tellement inattendu et avec tellement de détails véridiques que le mensonge le plus grossier devient vérité d'évidence. Un seul exemple suffira : si John Meares a utilisé le pavillon portugais pour ses navires qui sont britanniques, c'est uniquement pour se soustraire aux taxes portuaires excessives prélevées par les Chinois. D'ailleurs, il précise que son associé, le Portugais Juan Carvalho, était protégé par l'*East India Company*! Enfin et surtout, ce qui a emporté la conviction des lecteurs britanniques et de Pitt en particulier, c'est le fait que tout dans le texte désigne Don Martinez et les Espagnols comme des vilains sans foi ni loi. Un vocabulaire guerrier et agressif est utilisé pour présenter chaque saisie de navire dont les officiers et l'équipage sont chaque fois molestés, mis aux fers, forcés à travailler pour leurs geôliers, soumis à un chantage indigne. Chaque fois, les cargaisons sont confisquées et détournées au profit de Don Martinez et de ses hommes. Dans cette affaire, les Espagnols non seulement « ont violé un traité de paix », mais encore, n'ont pas respecté les plus élémentaires « lois de l'hospitalité ». Voilà un outrage qui mérite réparation!

Pour comprendre le délai entre la saisie des navires de Meares et de ses associés à Nootka, pendant l'été de 1789, et le début du bras de fer diplomatique entre Londres et Madrid, il faut se rendre compte des lenteurs de communication, dues en particulier aux contraintes de la navigation à voile. C'est par une dépêche diplomatique datée du 4 janvier 1790 que le chargé d'affaires britannique à Madrid, Anthony Merry, informe pour la première fois le duc de Leeds, Secrétaire aux Affaires étrangères, de rumeurs de la saisie d'un bateau britannique à Nootka. Rien n'est dit du propriétaire du navire et du

³⁰F.W. HOWAY, ed., *The Dixon-Meares Controversy*, Toronto : The Reyerson Press, 1929.

devenir de la cargaison³¹. Le gouvernement espagnol, sûr de son bon droit, joue la magnanimité : le 26 janvier, le ministre Valdes envoie à Revilla Gigedo une lettre lui conseillant de libérer les prisonniers britanniques et de restituer les navires à leurs propriétaires³². Le 10 février, le marquis del Campo, ambassadeur d'Espagne à Londres écrit au duc de Leeds une lettre qui présente clairement et sans acrimonie la position espagnole. Au même moment et dans le plus grand secret la flotte espagnole est mise en état d'alerte. Leeds a en effet répondu à son homologue espagnol que son pays attendait réparation pour « un acte injurieux pour la Grande-Bretagne ». La fermeté du gouvernement dirigé par Pitt montre que la Grande-Bretagne a l'intention d'utiliser l'incident de Nootka pour briser le monopole espagnol sur les côtes occidentales de l'Amérique. La bonne volonté de l'Espagne est interprétée à Londres comme une preuve de faiblesse qu'il faut exploiter. Le 30 avril, Pitt réunit le Cabinet qui examine le « Memorial » de Meares. Sa publication et sa présentation au Parlement font encore monter la tension et assurent au Premier ministre le soutien populaire dont il a besoin. Le 5 mai, l'enrôlement de tous les marins valides a commencé. Le même jour, Leeds écrit une note à Campo de Alange, ambassadeur d'Espagne à Londres, lui rappelant la position britannique : les citoyens de Sa Majesté britannique ont « un droit indiscutable à la liberté de commercer, naviguer, pêcher, ainsi que posséder des terres qui leur ont été librement accordées par les indigènes » sur la côte nord-ouest du continent nord-américain³³. Le lendemain un message du roi Georges III est lu aux deux chambres du Parlement. Sa Majesté y rappelle les faits, l'action diplomatique engagée, l'enjeu de la liberté de navigation et de commerce, et la ferme décision de défendre les intérêts de ses sujets³⁴. Pitt prononce ensuite à

31 Warren L COOK, *Flood Tide of Empire, Spain and the Pacific Northwest, 1543-1819*, New Haven : Yale University Press, 1973. p. 205.

32 Un ordre explicite dans ce sens porte la signature de Floridablanca; il est daté du 24 mars.

33 Warren L. COOK, *op. cit.* . p.213.

34 T.C. HANSARD, *The Parliamentary History of England from the Earliest Period to the Year 1803*, Vol. XXVIII, London, 1816 : « His majesty has received information that two vessels belonging to his majesty's subjects, and navigated under the British flag, and two others, of which the description is not hitherto sufficiently ascertained, have been captured at Nootka Sound, on the North Western coast of America, by an officer commanding two Spanish ships of war; that the cargoes of the British vessels have been seized, and that their officers and crews have been sent as prisoners to a Spanish port.

... His majesty ... having also received information that considerable armaments are carrying on in the ports of Spain, has judged it indispensably necessary to give orders for making such preparations as may put it in his majesty's power to act with

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

la Chambre des communes un discours enflammé dans lequel il insiste sur l'offense à l'honneur national et la nécessité de défendre « les intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne »³⁵. Même Charles James Fox, opposant résolu à la politique de Pitt, approuve la fermeté du gouvernement et évoque « la probabilité de la guerre ». On assiste à un de ces moments où l'unité nationale britannique transcende les intérêts partisans. Warren Cook cite un extrait d'une lettre d'un ami de Jefferson, présent sur les bords de la Tamise, qui permet de voir l'échauffement des esprits. John Rutledge écrit : « Ils étaient tous pour la guerre, parlaient beaucoup de la Vieille Angleterre et du Lion britannique, riaient à l'idée de rosser les 'Dons', commençaient à calculer les millions de dollars qu'ils seraient obligés de payer pour avoir insulté la première puissance mondiale³⁶... »

Le conflit armé semble alors inévitable. Chacun des ennemis se cherche des alliés sûrs. Le royaume de Georges III peut compter sur les Provinces-Unies, la Prusse, la Suède, la Pologne et la Turquie. Quant au roi espagnol, ses alliés devraient être l'Autriche, le Danemark, la Russie, les Etats-Unis et surtout la France. Cependant, la situation du cousin Louis et les violents bouleversements que subit son royaume donnent des inquiétudes à Carlos IV et à son principal ministre le comte de Floridablanca. Le 15 mai 1790, un débat, qui dure six jours, débute à la nouvelle Assemblée nationale pour « déterminer si le droit de paix et de guerre appartient au roi ou à la nation »³⁷. Après bien des discussions, le 26 août, un décret de la même Assemblée nationale déclare « caduc le pacte de famille entre Bourbons de France et d'Espagne ». Les affaires de l'Espagne ne s'arrangent pas. Une dépêche envoyée de St Petersbourg le 4 août par l'ambassadeur Miguel de Galvez indique que la Russie ne s'engagera pas militairement au côté de l'Espagne. Le royaume espagnol se retrouve alors très isolé.

vigour and effect in support of the honour of his Crown, and the interests of his people ». pp.765-766.

³⁵ T.C. HANSARD, *op. cit.* : « The bare mention of the facts ... must be sufficient to induce a British House of Commons to demand adequate satisfaction for the injury done to their fellow-subjects, and to resent the indignity offered to the British Flag ». p. 770.

³⁶ Warren L. COOK, *op. cit.* : « They were all for war, talked much of *Old England* and the British Lion, laughed at the idea of drubbing the 'Dons', began to calculate the millions of dollars they would be obliged to pay for having insulted *the first power on earth* ... ». pp. 213-214.

³⁷ Jean TULARD, Jean-François FAYARD, Alfred FIERRO, *Histoire et Dictionnaire de la Révolution Française, 1789-1799*, Paris : Robert Laffond, 1987. p. 324.

Depuis le mois de mai un plénipotentiaire a été envoyé à Madrid par Pitt. Dès le 24 juillet, Alleyne Fitzherbert et Floridablanca parviennent à un accord. Face au rapport de force défavorable, les arguments du principal ministre espagnol sont de peu de poids. L'Espagne accepte donc de présenter ses excuses à sa majesté britannique. De plus, elle s'engage à restituer à leurs propriétaires les navires saisis et à les indemniser des pertes subies³⁸. Quand le texte de l'accord parvient à Londres, Pitt refuse de l'accepter. La Grande-Bretagne veut profiter de son avantage pour faire triompher sur l'Espagne son principe de la colonisation et obtenir le droit de commercer et d'installer des colonies dans une zone que l'Espagne considérait comme son territoire exclusif. Pour Pitt, l'enjeu dépasse de beaucoup Nootka. Les deux négociateurs se remettent donc au travail. La dernière semaine d'août, la tension est extrême. La situation de Floridablanca devient précaire. Enfin, le 28 octobre, contre l'avis du Grand Conseil du roi, mais avec l'accord du souverain espagnol, Floridablanca accepte tous les termes de l'accord présenté par Fitzherbert. La « première convention de Nootka » est signée.

Une lecture attentive de cette convention³⁹ montre clairement que la Grande-Bretagne a obtenu tout ce qu'elle demandait. L'article I est à cet égard révélateur : il concerne la restitution des terres et des constructions de Meares à Nootka dont la saisie avait été à l'origine du conflit. Il faut noter que ni le lieu, ni le nom du propriétaire ne figurent dans le texte, ce qui laisse beaucoup de latitude dans l'application de l'accord. Cependant, le simple fait d'accepter que des sujets britanniques puissent posséder des terres dans une contrée qui était précédemment exclusivement espagnole prouve *de facto* que Madrid a renoncé à sa prétention de souveraineté exclusive au nord de la Californie. De plus, la formulation « sur la côte du nord-ouest du continent de l'Amérique du Nord, ou sur les îles voisines de ce continent », montre bien que la connaissance de la géographie des lieux est encore imprécise. Une des missions de George Vancouver sera de la préciser.

La question des réparations n'est abordée qu'à l'article II et elle est traitée de façon tellement générale qu'on voit bien que la saisie des navires de Meares n'a été qu'un prétexte. Il sera d'ailleurs bien difficile de préciser ce qu'est « une juste réparation » ou « une juste compensation ». Cela sera précisément l'objet d'un accord ultérieur qui ne sera signé que deux ans et demi

38 William Ray MANNING, « The Nootka Sound Controversy », Annual Report of the Historical Association for the Year 1904, Washington : Government Printing Office, 1905. p. 406.

39 Texte intégral des « Conventions de Nootka » dans Bernard PONTIER, *op.cit.*, Annexe G. pp. 415-422.

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

plus tard. Il faut également noter que la date du mois d'avril 1789, citée dans les deux premiers articles comme marquant le début des incidents, montre bien le peu de connaissance des négociateurs de la situation sur le terrain. En effet, en avril 1789, aucun conflit ne s'est encore produit à Nootka puisque Martinez n'y est arrivé que le 5 mai. A moins que ce ne soit une rouerie des Britanniques qui savent que les Espagnols sont contraints d'en passer par leur volonté. Cette question est en effet déterminante pour une application des trois articles suivants qui utilisent la même formule de « partie(s) de la côte occupée(s) » ou « non occupée(s) ». En avril 1789, la limite septentrionale de l'occupation espagnole se situait à San Francisco, alors qu'en mai elle était à Nootka! L'article V qui précise que les deux puissances auront libre accès à toute la côte « située au nord des parties de ladite côte déjà occupée par l'Espagne », sera un des éléments de friction lors de la Controverse de l'Oregon (les USA héritant des droits espagnols), comme le précise William Ray Manning⁴⁰. Les concessions apparentes faites à l'Espagne dans les articles IV et VI sont en réalité illusoire comme le montre l'article secret qui limite sérieusement leur portée.

On comprend pourquoi la signature de cette convention a provoqué la chute de Floridablanca. Elle marque le commencement de la fin de la puissance coloniale de l'Espagne. On peut par contre s'étonner de la vivacité des débats au Parlement de Londres lors de la séance du 14 décembre 1790 pour la ratification de la convention. Après la victoire, les intérêts partisans reprennent leurs droits. Un long discours de Fox⁴¹ critique le gouvernement de Pitt auquel il reproche de ne pas avoir communiqué à l'opposition les informations diplomatiques qu'il possédait. Les partisans du Premier ministre insistent sur deux points : ce succès est à la fois patriotique et commercial. Mr Stanley, représentant de Wootton Bassett déclare que « la supériorité de ce pays est reconnue universellement », reprenant le compliment fait la veille à la Chambre des lords par le comte de Coventry qui se félicitait que son pays ait été capable « d'équiper 70 navires de ligne en cinq mois ». Le député Watson ajoute « qu'il est évident que l'esprit d'entreprise des marchands britanniques et l'expérience des marins permettront d'en tirer de grands avantages ». Mais le commentaire le plus important se trouve dans les propos de Henry Dundas, futur lord Melville et Secrétaire d'état. Il déclare que ce qui était en cause ce n'était pas « quelques miles, mais un vaste monde »; il ajoute ensuite que « ce pays refusait d'être limité dans son marché », que « sa richesse était fondée sur le talent de ses manufacturiers et les risques pris par ses marchands »... et que « sa prospérité faisait l'admiration et l'envie du monde. » On comprend

⁴⁰ William Ray MANNING, art. cit. p. 461.

⁴¹ T.C. HANSARD, *op. cit.* pp. 983-999.

pourquoi Alan Frost voit dans l'attitude de Londres les premiers signes d'un impérialisme britannique fondé sur le libre-échange et inspiré des idées d'Adam Smith⁴².

La suite des événements et le règlement pratique des compensations prévues par l'article II de la convention de 1790 sont largement déterminés par les relations entre la France révolutionnaire et ses voisins. L'arrestation de Louis XVI le 10 août 1792, sa mise en accusation le 20 novembre, l'ouverture de son procès le 11 décembre, puis sa condamnation à mort le 19 janvier 1793, et enfin son exécution le 21 janvier, sont autant d'événements qui éloignent de plus en plus les monarchies européennes d'une France régicide. C'est dans ce contexte qu'est signé, le 12 février 1793, à Whitehall, l'accord qui permet l'indemnisation de Meares et de ses associés. Ce ne sont plus deux ennemis potentiels qui négocient dans la méfiance, mais deux futurs alliés. Il n'est donc pas surprenant que l'Espagne s'acquitte de sa dette et respecte ainsi sa parole. Meares avait estimé ses pertes à 653 433 dollars espagnols. Il avait habilement présenté son document en deux colonnes, détaillant 153 433 dollars de « pertes effectives » et 500 000 dollars de « pertes probables ». Il lui faut se contenter de 210 000 dollars, ce qui représente bien à la fois « une compensation et une indemnisation » justes et que certains ont trouvées généreuses. Les deux pays sont d'ailleurs en train de négocier un accord de coopération commerciale qui porte sur des sommes autrement plus importantes.

Au début de 1793, les événements se précipitent : le 1er février, la France révolutionnaire « déclare la guerre au roi d'Angleterre et au stathouder de Hollande », le 7 mars c'est la « déclaration de guerre de la Convention au roi d'Espagne »⁴³. Les deux royaumes concluent un traité d'alliance « commerciale, offensive et défensive » qui est ratifié par les deux parties le 5 juillet 1793. Ce sont donc deux alliés qui vont négocier l'accord de règlement final concernant Nootka. Depuis 1792, George Vancouver est sur place. Il a rencontré Bodega y Quadra dont les hommes sont solidement implantés à San Lorenzo, et a rendu compte à Londres de ses difficultés à trouver un accord concret. L'officier espagnol a présenté de solides arguments qui tendent à démontrer que Meares et ses associés n'ont pas acquis de terrains importants à Friendly Cove. Mais la situation locale ne compte pas pour les deux gouvernements qui décident de régler le problème une fois pour toutes. Le 11 janvier 1794, c'est chose faite. Le texte de la troisième convention concernant

⁴² Alan FROST, « Nootka Sound and the beginning of Britain's Imperialism of Free Trade », in Robin FISHER & Hugh JOHNSTON, Eds., *From Maps to Metaphors, the Pacific World of George Vancouver*, Vancouver : UBC Press, 1993. pp. 104-126.

⁴³ Jean TULARD, Jean-François FAYARD, Alfred FIERRO, *op. cit.* . p.352.

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

Nootka a été négocié au plus haut niveau. Il porte les signatures d'Alleyne Fitzherbert devenu baron de St Helens et de Manuel Godoy devenu duc d'Alcudia. Le premier est le Britannique qui connaît le mieux le dossier : on a vu avec quelle maîtrise il a fait triompher le point de vue de son pays dans les négociations de 1790. Le second est à l'origine du renvoi de Floridablanca; amant de la reine Marie-Louise, il est principal ministre d'Espagne depuis novembre 1792. Le texte fait directement référence à l'article I de la convention du 28 octobre 1790 qui reconnaissait explicitement la validité de la présence britannique à Nootka. L'Espagne confirme donc l'abandon du territoire à la Grande-Bretagne. Ce qui est nouveau, c'est la décision d'envoyer sur place des représentants officiels pour y régler le problème de façon radicale. Les deux plénipotentiaires y échangeront une déclaration par laquelle l'Espagne rend à la Grande-Bretagne les constructions et terres qui lui avaient été confisquées et une contre-déclaration par laquelle la Grande-Bretagne se dit satisfaite de la restitution. Alors on hissera le drapeau britannique. Ce geste symbolique confirme la reconnaissance par l'Espagne de l'antériorité des droits de la Grande-Bretagne à Nootka. Le contenu de la seconde partie de l'accord montre bien qu'il est conclu entre des alliés et non des ennemis. Les deux royaumes décident, en effet, de se retirer de la baie de Nootka. Ils s'engagent d'autre part à en garantir l'accès et le séjour temporaire aux sujets des deux souverains ainsi qu'à défendre le territoire contre toute tentative d'annexion par un pays tiers. On peut dire, avec Barry Gough, que Nootka devient une sorte de « port franc⁴⁴ ».

En février 1795, le lieutenant Thomas Pearce arrive à Monterey. Il y est accueilli par le brigadier-général Alava. Ce dernier invite l'officier britannique à bord de l'*Activa* qui conduit les deux plénipotentiaires à Nootka où ils arrivent le 16 mars. Dans une lettre au duc de Portland, l'officier britannique rend compte de sa mission. Il rencontre longuement les principaux chefs indiens pour se faire une idée exacte de la situation au moment de la crise de l'été 1789. Puis, le 28 mars au matin, les Espagnols démantèlent leur fort et embarquent leurs canons. Alors seulement, les deux officiers signent et échangent la déclaration et la contre-déclaration rédigées à Madrid par leurs deux gouvernements. Pearce fait enfin hisser le drapeau britannique qu'il confie à Maquinna. Le chef indien et son peuple sont ainsi placés sous la protection du roi Georges. Maquinna promet d'ailleurs de faire flotter l'*Union Jack* chaque fois qu'un navire entrera dans la baie de Nootka⁴⁵.

⁴⁴ Barry M GOUGH, *op. cit.* . p. 130.

⁴⁵ Derek PETHICK, *The Nootka Connection, Europe and the Northwest Coast, 1790-1795*, Vancouver : Douglas & McIntyre, 1980. pp. 219-220.

La première conséquence de la Controverse de Nootka est l'organisation par le Ministère de la marine de l'expédition de George Vancouver⁴⁶ qui confirme l'absence d'un passage du Nord-Ouest⁴⁷ et consacre pour longtemps la domination britannique sur l'île qui porte son nom⁴⁸, sur ce qui deviendra la Colombie-Britannique, et plus largement sur l'océan Pacifique.

Ensuite, le déroulement des événements qui ont conduit à la signature des conventions qui ont permis le règlement durable⁴⁹ du différend sans avoir recours à un conflit armé, a révélé que la situation locale compte peu à partir du moment où deux des plus grandes puissances européennes décident de faire du contrôle d'une île lointaine le symbole de leur pouvoir. La victoire diplomatique qui a mis Nootka au centre du monde a permis à la Grande-Bretagne d'exorciser définitivement la défaite de 1783 et de s'affirmer comme une puissance mondiale de premier ordre, sûre de la valeur de sa marine, du talent de ses marchands et de sa vocation à dominer un « vaste monde ». Albion s'est forgée dans la crise de Nootka un moral à toute épreuve qui lui permettra d'être bien armée pour affronter les orages qui se préparent en France.

Enfin, la Controverse de Nootka est l'illustration vivante d'un débat multiséculaire entre grands États colonisateurs⁵⁰ : d'un côté, ceux qui sont les

46 Bernard PONTIER, *op.cit.* . pp. 171-191.

47 Lors de son troisième voyage Cook en avait déjà eu l'intime conviction. Glyndwr WILLIAMS, « The Pacific : Exploration and Exploitation », in *The Oxford History of the British Empire*, volume II, P.J. MARSHALL, ed. *The Eighteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 1998. « He (George Vancouver) saw his mission not as an attempt to find the North-west Passage, but as one to prove that it did not exist, at least not in temperate latitudes. » p. 573.

48 Dans un esprit d'apaisement et d'ouverture, et pour témoigner des bonnes relations avec son partenaire espagnol, George Vancouver a baptisé l'île Quadra & Vancouver. Le fait que seul soit resté le nom de l'officier Britannique est un signe de plus du triomphe de Londres et de l'effacement de Madrid.

49 Même si, le 18 août 1796, l'Espagne signe avec la France le traité de San Idefonso qui conduit le royaume espagnol à une déclaration de guerre contre l'Angleterre (5 octobre), jamais l'accord de Nootka ne sera remis en cause.

50 Barry M. GOUGH, *op. cit.* . « The immediate cause of the dispute between Britain and Spain for the distant dominion of the Northwest Coast was the thorny question of freedom of the seas. Spain, reactionary and defensive, wanted to exclude rivals. Britain, industrial and expansive, championed the rights of all nations to trade on the high seas. Nootka Sound saw these two principles in conflict. The same place subsequently witnessed the tide of the Spanish empire fall and that of the British empire rise. » p. 100.

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

tenants de la doctrine du *Mare Clausum*⁵¹ (l'Espagne), c'est à dire des eaux fermées, de la nationalisation des mers, du monopole de pavillon ; de l'autre, les tenants de la doctrine du *Mare Liberum*⁵² (Grande-Bretagne), c'est à dire des eaux ouvertes, de la liberté totale des mers. La Controverse de Nootka constitue l'un des points forts de l'histoire mouvementée et complexe du Droit de la Mer⁵³.

Souvent méconnues, parfois ignorées, la Controverse de Nootka et les conventions qui y ont mis un terme, marquent le début d'une nouvelle ère. Pendant un siècle, la Grande-Bretagne dominera le monde en dominant les mers du monde⁵⁴. Elle se construira un empire « sur lequel le soleil ne se couche jamais ». Elle imposera progressivement le libéralisme prôné par Adam Smith. Sure de sa prééminence économique, elle supprimera petit à petit les entraves à la liberté du commerce⁵⁵. On peut dire que la Controverse de Nootka marque le début de la voie impériale du *Rule Britannia* et de la *Pax Britannica*.

51 John SELDEN, *Mare clausum*, 1635.

52 Hugo GROTIUS, *Mare liberum*, 1609.

53 J'emprunte l'heureuse formulation de cette idée au Professeur André-Louis Sanguin qui l'a développée le 2 décembre 2000 lors de la soutenance de ma thèse.

54 La Grande-Bretagne de Victoria réalise ainsi la phrase prophétique de Raleigh (?1554-1618) : « Whoever commands the sea commands the trade, whoever commands the trade commands the riches of the world, and consequently the world itself. »

55 Les « Actes de Navigation » sont abolis en 1849.

Bibliographie sommaire

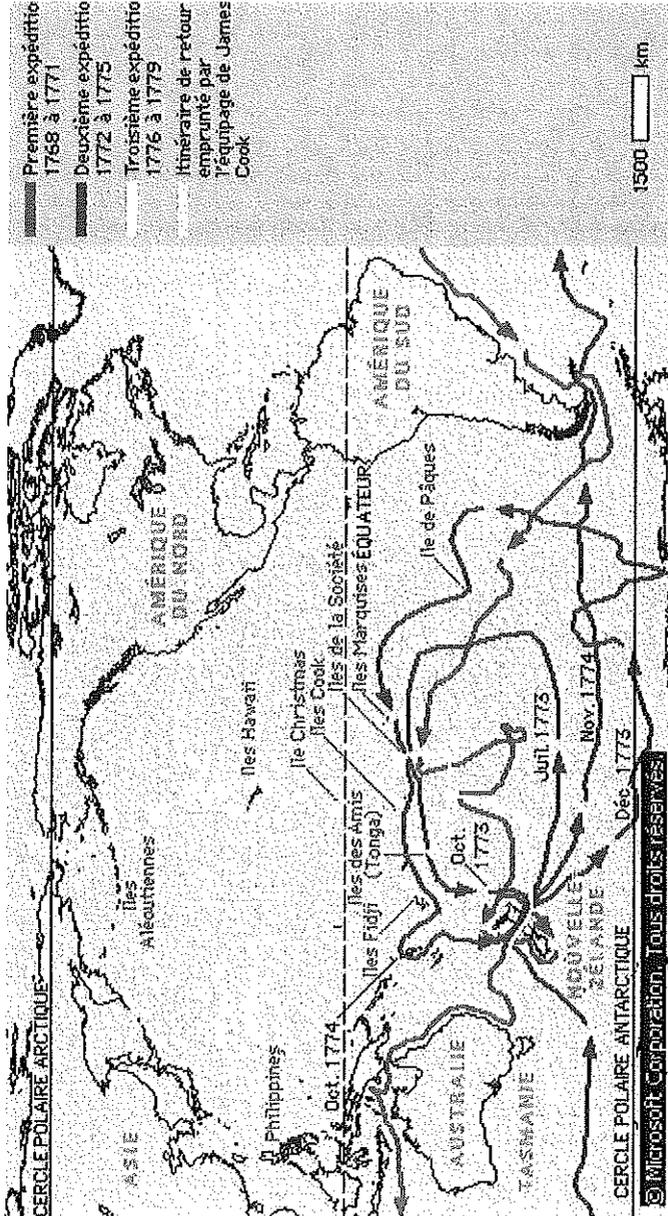
- AKRIGG G.P.V & Helen B., *British Columbia Chronicle, Vol.1 : 1778-1846, Adventurers by Sea and Land*, Vancouver : Discovery Press, 1975.
- BARMAN Jean, *The West Beyond the West, a History of British Columbia*, Toronto : University of Toronto Press, 1991.
- COOK James, *The Journals of Captain Cook on His Voyages of Discovery: The Voyage of the 'Resolution' and 'Discovery', 1776-1780*, John C. BEAGLEHOLE, ed, Vol. III, Parts I & II, Cambridge : Hakluyt Society, 1967.
- COOK Warren L., *Flood Tide of Empire, Spain and the Pacific Northwest, 1543-1819*, New Haven : Yale University Press, 1973.
- CUTTER Donald C., *Malaspina and Galiano : Spanish Voyages to the Northwest Coast, 1791 & 1792*, Vancouver : Douglas & McIntyre, 1991.
- FROST Alan, « Nootka Sound and the beginning of Britain's Imperialism of Free Trade », in Robin FISHER & Hugh JOHNSTON, Eds., *From Maps to Metaphors, the Pacific World of George Vancouver*, Vancouver : UBC Press, 1993.
- GOUGH Barry M., *Distant Dominion, Britain and the Northwest Coast of North America, 1579-1809*, Vancouver : UBC Press, 1980.
- HANSARD T.C., *The Parliamentary History of England from the Earliest Period to the Year 1803*, Vol. XXVIII, London, 1816
- HAUDRERE Philippe, *Le Grand Commerce Maritime au XVIIIe Siècle*, Paris : SEDES, 1997.
- HOWAY F.W., ed., *The Dixon-Meaures Controversy*, Toronto : The Reyerson Press, 1929.
- JOHNSTON Hugh J.M., ed., *The Pacific Province, A History of British Columbia*, Vancouver : Douglas & McIntyre, 1996.
- JONES Laurie, *Nootka Sound Explored, a Westcoast History*, Campbell River : Ptarmigan Press, 1991.
- MANNING William Ray, «The Nootka Sound Controversy », Annual Report of the Historical Association for the Year 1904, Washington : Government Printing Office, 1905.
- MEARES John, *Voyages Made in the Years 1788-1789 From China to the North-West Coast of America*, N. Israel : Amsterdam, 1967.
- MOZINO Jose Mariano, *Noticias de Nootka, an Account of Nootka Sound in 1792*, ed. & trad. Iris H. WILSON ENGSTRAND, 1970. Seattle : University of Washington Press, 1991.
- ORMSBY Margaret A., *British Columbia, a History*, Toronto : Macmillan of Canada, 1958.
- PETHICK Derek, *The Nootka Connection, Europe and the Northwest Coast, 1790-1795*, Vancouver : Douglas & McIntyre, 1980.

LA CONTROVERSE DE NOOTKA

- PONTIER Bernard, *Une île britannique, l'insularité et la « britannicité » de l'île de Vancouver entre 1778 et 1871*, Paris : Collection des Thèses du Centre d'Etudes Canadiennes de l'Université de Paris III - Sorbonne Nouvelle, 2001.
- THURMAN Michael E., *The Naval Department of San Blas, New Spain's Bastion For Alta California and Nootka, 1767 to 1798*, Glendale (California) : The Arthur H. Clark Company, 1967.
- VANCOUVER George, *A Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean and Round the World, 1791-1795*, 4 vols., ed. W. Kaye LAMB, London : The Hakluyt Society, 1984.
- WILLIAMS Glyndwr, « The Pacific : Exploration and Exploitation », in *The Oxford History of the British Empire*, volume II, P.J. MARSHALL, ed. *The Eighteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 1998. pp. 552-575.

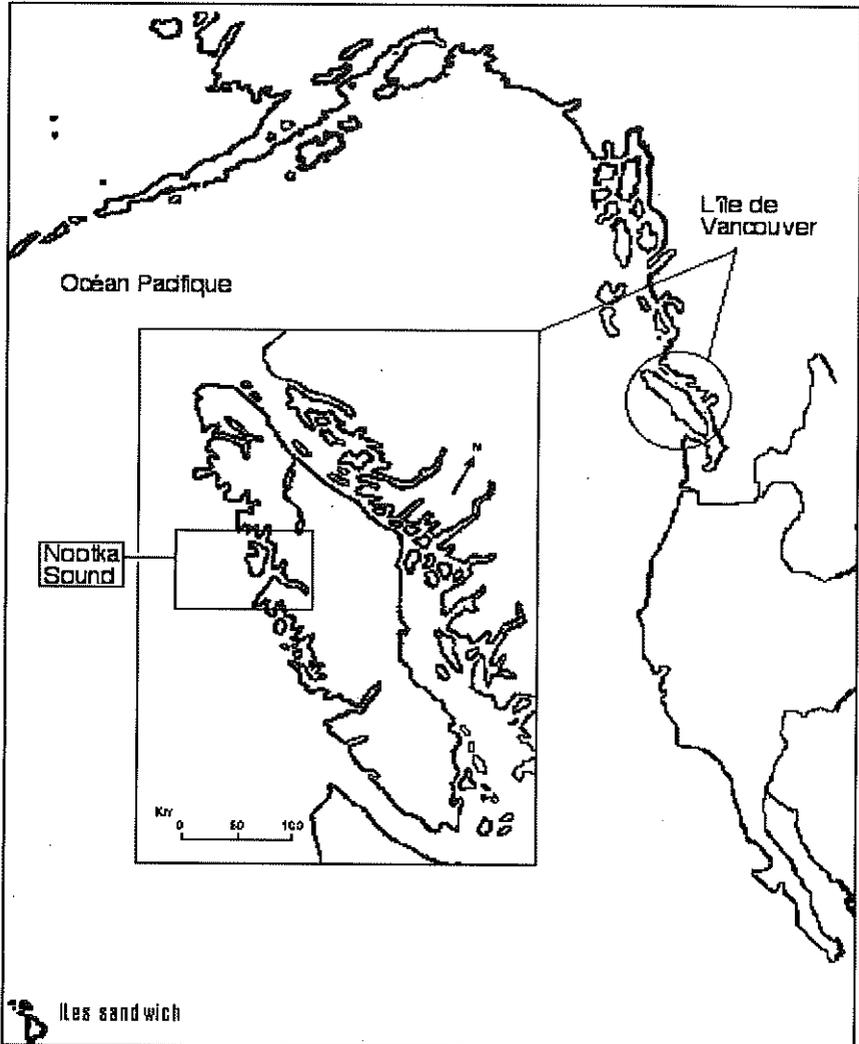
Bernard PONTIER

LES VOYAGES DE COOK



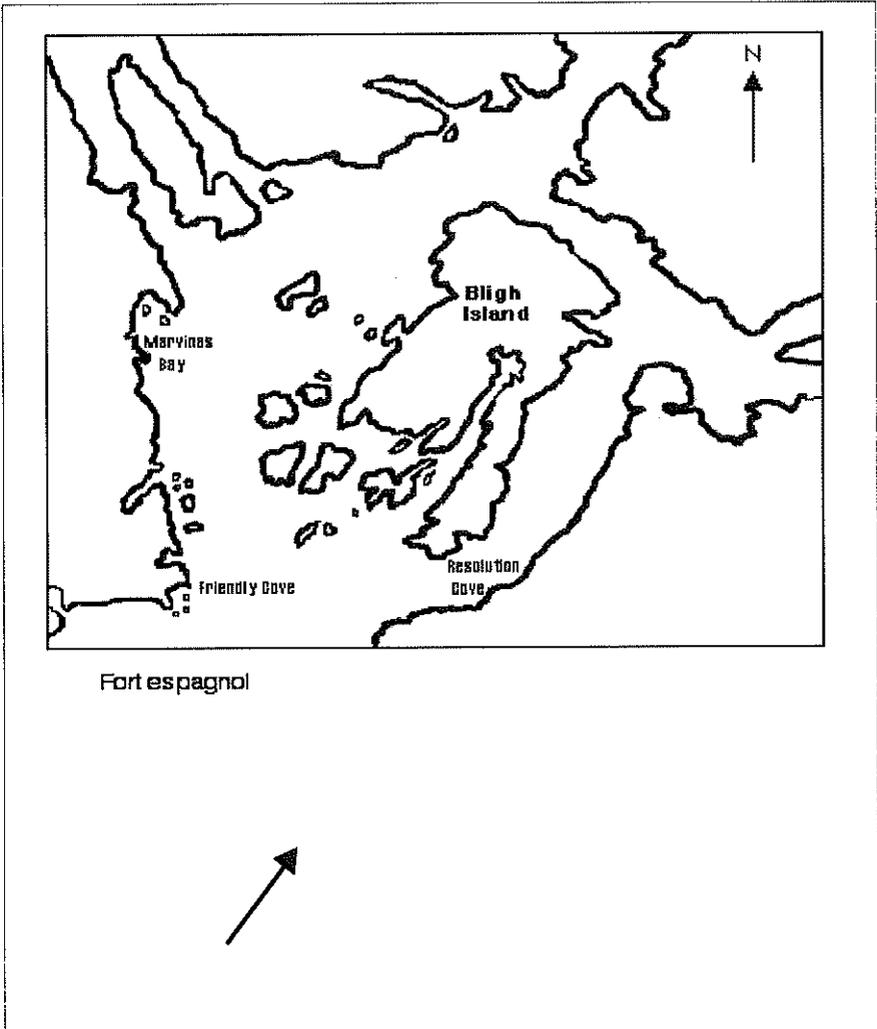
LA CONTROVERSE DE NOOTKA

LE NORD EST DE L'OCÉAN PACIFIQUE
ET L'ÎLE DE VANCOUVER



Bernard PONTIER

NOOTKA



CULTURE NORD-AMÉRICAINE ET PARCS NATIONAUX : L'EXEMPLE DE LA RÉSERVE DE PARC NATIONAL DE GWAAI HAANAS (Colombie-Britannique, Canada)

Hélène MARCHAND

Université de Paris-Sorbonne
CNRS-UPRESA 8064 Espace et Culture

C'est en Amérique du Nord et plus particulièrement dans les Rocheuses que naissent les premiers parcs nationaux du monde. Il semble que les caractéristiques culturelles de cette partie du continent ne soient pas étrangères à cette idée novatrice. Les idées de protection de la nature à travers les parcs semblent confortées par la culture indienne comme le prouve l'exemple de la réserve de parc national de Gwaii Haanas en Colombie Britannique. En effet, la culture traditionnelle des Indiens Haida repose sur une symbiose avec la nature. Ils deviennent alors de fervents défenseurs de cette dernière qu'ils protègent par l'intermédiaire de la réserve de parc national, renforçant ainsi certaines idées des parcs nationaux.

Mots clefs : Parcs nationaux, réserve, Indiens Haida, culture, Canada, Etats-Unis.

The first national park worldwide were initiated in North America, more precisely in the Rocky Mountains. The cultural specificities of that part of the continent appear to be at the origin of that new idea. The idea of protecting nature by creating parks seems to find a strong support in the Indian culture as the reserve of Gwaii Haanas national park in British Columbia shows it. Haida Indians' traditional culture is rooted in the symbiosis with nature. They then became fervent defenders of nature which they protect through the national park reserve, thence reinforcing certain ideas of national parks.

Key words : National Parks, Reserve, Haida Indians, Culture, Canada, United States.

Les parcs nationaux ont été inventés en Amérique du Nord à la fin du XIXe siècle. Depuis cette époque, ils ont connu un développement spectaculaire à la fois sur ce continent mais aussi dans le monde entier. Ce mouvement est d'autant plus surprenant que la civilisation industrielle est une forte consommatrice de ressources naturelles qu'elle utilise sans limite. Même si les parcs nationaux ne sont pas des structures parfaites, ils constituent néanmoins une des solutions pour la survie de notre environnement. Pour mieux les connaître, il faut remonter dans l'Histoire. Elle nous aide à comprendre leur fondement et leur rôle dans la société nord-américaine où ils ont vu le jour.

LES ROCHEUSES, SYMBOLE DES PREMIERS PARCS

Lors de la conquête du continent américain, les pionniers découvrent des espaces vierges et impressionnants. 1872 est l'année de création du premier parc national des États-Unis et du monde : Yellowstone. Des pionniers américains font la découverte de l'étrange et envoûtant décor volcanique autour

du lac de Yellowstone. En 1870, ils sont déterminés à entamer une campagne pour décider le Congrès à instaurer une réglementation fédérale afin d'assurer la survie de ces paysages naturels encore intacts. Ils sont appuyés par un groupe de pression et par l'opinion publique. Deux ans plus tard, en 1872, le parc de Yellowstone dans l'Etat du Wyoming est officiellement établi. En créant un parc national, le Congrès américain décide alors d'ériger un pan entier du territoire national en parc public pour le bénéfice et la jouissance de la population entière. Par la suite, Yellowstone va devenir un emblème national. En 1895, deux nouveaux parcs sont créés : le parc national de Yosemite et celui de Sequoia.

L'année 1885 voit la naissance de Banff, premier parc du Canada. Vers 1880, deux employés participant à la construction du chemin de fer, le Canadian Pacific Railway (CPR), découvrent des sources d'eaux chaudes thermales dans les Rocheuses connues sous le nom de "Cave" et de "Bassin". L'annonce de cette trouvaille et de ses possibilités touristiques circule rapidement. Le gouvernement prend alors la décision de ne pas accorder de droit de propriété privée pour ces terres. Il les préserve pour la population en créant une réserve de 26 km² autour des eaux thermales de Banff sur les flancs du Mont Sulphur. Les caractéristiques esthétiques de tout un territoire entourant cette réserve induisent, en avril 1887, un projet de loi. Celui-ci constitue l'établissement du premier parc national du pays. La Loi sur le Parc des Montagnes Rocheuses (aujourd'hui parc national de Banff) est adoptée le 23 juin 1887. Ensuite, les membres du Parlement et les représentants de la compagnie ferroviaire Canadian Pacific ont cherché à établir d'autres réserves. Entre 1887 et 1895, cinq réserves ont vu le jour. C'est grâce à de vastes territoires vierges de l'Ouest canadien qu'il a été facile d'installer ce type de parc.

Nous pouvons nous demander quels éléments de la culture nord-américaine ont poussé les habitants de ces régions à cette nouvelle idée? L'Europe ne voit la naissance de son premier parc national en Suède qu'en 1909. Il existe une distinction entre les mentalités canadienne et américaine mais, dans cet article, nous traiterons globalement ces deux pays car des traits restent communs à leur évolution.

LE RAPPORT HOMME-NATURE DANS LA RELIGION

Les hommes dans cette société en pleine croissance partent à la conquête de l'Ouest américain et rencontrent des espaces dénués de toute trace humaine. Au départ, cette nature sauvage se révèle comme un ennemi mortel pour ces pionniers. Elle représente les forces du mal. Elle est parfois assimilée aux

CULTURE NORD-AMÉRICAINE ET PARCS NATIONAUX

Indiens, aux bêtes sauvages et aux démons. L'essence de l'Amérique ne pouvait se réaliser qu'avec la destruction de cette nature sauvage (Conan, 1991). Parallèlement, cette nature semble être l'œuvre de Dieu dans sa pureté originelle sans trace (les massacres des Indiens et des bisons sont occultés !). N'est-ce pas la raison pour laquelle les parcs ne devaient pas être habités ? Le monde protestant semble accorder à la nature une attention particulière où le Créateur ne devient visible qu'à travers celle-ci (Viard, 1985). L'influence de la religion n'est donc pas étrangère au fait que les premiers parcs nationaux prennent naissance dans les pays protestants, traditionnellement plus portés que les pays latins à respecter l'ouvrage du Créateur. De fait, la vision catholique de la nature diverge car cette dernière place l'homme au-dessus de la nature, voire nie son existence (Pitte, 1999). La religion a joué un rôle dans la pensée américaine et dans l'idée des parcs nationaux mais l'explication est délicate et contradictoire. L'homme a exploité la nature à outrance mais, en même temps, il a voulu la protéger à travers la création d'immenses parcs nationaux (Richez, 1992). Autrement dit, d'un côté l'Homme impose sa suprématie car, à l'image de Dieu, il domine le monde (Dieu le lui a donné pour qu'il l'utilise). D'un autre côté, la nature est l'œuvre de Dieu, son aspect monumental le prouve, il faut donc la respecter. La domination de la nature est un défi pour l'Homme, mais face à sa magnificence et à sa puissance, l'Homme ne peut que réaliser sa petitesse. Il recherche ainsi une certaine communion avec l'œuvre du Créateur par sa contemplation et par la vie dans la nature sauvage, d'où l'attrait parfois - non avoué - pour la culture des Indiens. Etre en harmonie avec Dieu, c'est être proche de la nature car elle reflète "des vérités spirituelles et universelles qui nourrissent l'individu et la société" (Ghorra-Gobin, 1993).

La garder en l'état, c'est aussi la montrer aux générations futures. Elles peuvent apprécier comment l'Homme a œuvré sur cette terre grâce à son courage et aux nouvelles technologies. Son œuvre l'aide à se rapprocher de Dieu. L'homme a besoin de son passé et les parcs nationaux évitent d'effacer la marque du temps : ils constituent une protection contre ses traces.

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET LA QUÊTE D'UNE IDENTITÉ NATIONALE

Les premiers colons, en découvrant cette nature quasi vierge que les Indiens avaient très peu modifiée, ont eu quelques appréhensions. Elle leur semblait immense et hostile. Cette vision s'atténua avec les intellectuels et les artistes à l'origine d'un nouveau regard porté sur la nature. Les romantiques se considèrent déçus par la société et lui opposèrent les lieux solitaires, mystérieux, reculés où les hommes se retrouvent face à eux-mêmes. L'écrivain Henry David Thoreau a été soucieux d'un certain retour à la nature : il publi

Walden ou la vie dans les bois, fruit de son expérience de vie autonome en forêt entre 1845 et 1847. Les citadins se prirent alors à rêver de nature sauvage. La villégiature dans ces lieux devint une distraction fort appréciée par les élites urbaines.

Cette perception est à l'origine d'un mouvement de pensée favorable à la protection de l'environnement. En effet, les intellectuels, les artistes et les scientifiques, sensibles à la valeur de leur environnement naturel, déplorent sa destruction et s'opposent à toute exploitation. George Perkin Marsh est entièrement impliqué dans ce mouvement de conservation grâce en particulier à son ouvrage *Man and Nature*, publié en 1864. Selon ce géographe, respecter l'équilibre entre l'exploitation et la conservation est tout simplement une condition nécessaire à la reproduction des ressources (Conan, 1985). Il est vrai que nous sommes dans un contexte de forte utilisation de l'espace, de destructions, de transformations rapides et radicales des paysages. L'idée d'épargner certains espaces afin de les montrer aux générations futures semble logique. Frederik Jackson Turner (1896) va beaucoup plus loin. Même si sa théorie a été réfutée, elle marque les consciences. Il affirme que l'homme américain est supérieur à l'homme européen car il possède une expérience fondamentale de la vie au contact de la nature sauvage !

La grandeur sauvage est valorisée et s'affirme comme une distinction forte par rapport au vieux continent. Les défenseurs du concept de nation reprennent ces idées à leur compte afin de conserver leur patrimoine naturel, symbole de leur identité et emblème de la nation. La supériorité de la nature américaine sur la nature européenne s'érige en principe, garantissant la pureté et la vertu des moeurs des habitants. Cette mystique de la nature ne fait pas disparaître l'attitude antérieure, qui s'opposait à la nature, mais s'y superpose. C'est d'ailleurs la dualité de ces contradictions qui fonde l'identité nationale (Conan, 1991). Olmsted - à l'origine de Central Park (New York) et du parc national de Yosemite - contribue à l'établissement de la civilisation américaine en travaillant pour la protéger et l'élever au rang de patrimoine. Il voulait aussi qu'elle soit accessible à tous. Selon lui, la nature est indispensable à la vie des citoyens. Pour établir une démocratie, il est nécessaire de ne pas négliger les relations existant entre la société et l'environnement. Nature et démocratie sont pour lui indissociables (Ghorra-Gobin, 1993). Ce courant favorable à la nature comme fondement de la société apparaît lorsque la nation américaine élabore son identité distincte de celle du vieux continent. Contrairement à ce dernier, dépourvu d'espaces vierges de l'influence de l'homme, l'environnement américain se révèle original et exceptionnel aux yeux de la population. Son identité s'incarnant dans l'espace et non dans le temps, le paysage naturel devient un orgueil national, symbole de la nation américaine. Les

CULTURE NORD-AMÉRICAINE ET PARCS NATIONAUX

considérations écologiques sont également venues enrichir la connaissance des rapports entre l'homme et la nature. La population est toujours partagée entre l'exploitation et la préservation des ressources. Ce discours renforce cette identité nationale double.

L'UTILISATION DES PARCS NATIONAUX

La mise à la disposition du public est clairement établie dès l'ouverture des premiers parcs. Les parcs contribuent fortement à la culture car ils jouent un rôle éducatif. En créant ces entités, le gouvernement fédéral américain avait pour but de conserver en son état naturel une portion du territoire national afin de l'ériger "en parc public et zone de loisirs, au bénéfice et pour l'agrément du public". Les textes administratifs officiels précisaient clairement qu'il s'agissait d'un parc public pour la population c'est-à-dire un "parc national". D'ailleurs, pour le parc de Banff, le gouvernement du Canada procéda lui-même à l'aménagement des sources thermales de "Cave" et de "Bassin" désormais propriétés de l'État. John A. Macdonald, Premier Ministre canadien de l'époque, expliquait que "... l'endroit a toutes les qualités requises pour devenir un grand centre de villégiature" (Lothian, 1977). La loi sur le Parc des Montagnes Rocheuses de 1887 précisait que "la dite étendue de terrain est par la présente réservée et mise à part comme parc public et lieu de plaisance pour le bénéfice, l'avantage et la jouissance des habitants du Canada...". Depuis, différentes sortes d'utilisations récréatives ont été encouragées à l'intérieur des parcs nationaux. Elles posent aujourd'hui des difficultés réelles.

Les activités de loisirs furent amplement bénéficiaires au sein des parcs nationaux. Mais les premiers parcs incluent des orientations multiples pour l'utilisation du territoire et l'exploitation y est encore permise. Des activités économiques liées à l'exploitation des ressources naturelles comme la chasse, la pêche, la coupe du bois s'y déroulaient toujours. Par exemple, Wood Buffalo continuait à avoir des activités d'exploitation de la coupe du bois, comme beaucoup d'autres parcs à l'époque. Par contre, il est intéressant de constater que c'est le seul parc qui prenait en compte les activités traditionnelles des autochtones, à savoir la pêche et la chasse (à l'exception de celle du bison). Aujourd'hui, les parcs sont l'outil d'un développement économique global. Ils dynamisent l'activité locale voire régionale. Les populations comptent sur l'arrivée d'un parc pour stimuler une économie souvent difficile. Les résultats sont mitigés.

Les premiers parcs nationaux sont créés principalement pour leur beauté naturelle, comme les parcs nationaux de Banff ou de Yellowstone. Les parcs de ce type étaient des parcs paysagers, c'est-à-dire protégés pour la beauté de leur

paysage. La nature est vue comme une œuvre d'art. Cette culture du paysage est née en Angleterre (Conan, 1985) et transparaît parfaitement à travers l'admiration des paysages des parcs nationaux où l'on exalte la grandeur de la nature sauvage. Dans les premiers temps, aucun critère n'est utilisé pour désigner un emplacement possible. Des panoramas représentant des possibilités touristiques sont souvent choisis comme sites. Au contraire, d'autres servent à conserver des habitats uniques, fragiles, ou à protéger des espèces en voie de disparition. C'est avec l'essor des sciences naturelles durant la deuxième moitié du XIXe et au début du XXe que certains parcs sont mis en place avec une vocation de préservation. C'est le cas du parc national Elk Island, créé au Canada en 1913 afin de protéger les troupeaux de wapitis, presque entièrement exterminés par la chasse. Wood Buffalo, inauguré en 1922, a été établi pour préserver le bison des bois, espèce alors menacée. L'utilité d'une protection globale — apparue au début du XXe siècle lors de la mise en place de la loi sur les parcs nationaux — n'était pas encore perçue. Pendant de nombreuses années, la législation va donc rester imprécise.

Au fil des ans, grâce aux analyses scientifiques, une protection plus globale du milieu se fait ressentir. La compréhension des écosystèmes en est à l'origine. Les activités de recherches menées dans les parcs permettent de mieux comprendre les interrelations entre le biotope et la biocénose et d'avoir ainsi une protection plus juste. L'activité scientifique est aujourd'hui très présente dans les parcs. Avec le temps, la philosophie des parcs a évolué : les activités récréatives ont été au départ privilégiées, puis la conservation est devenu un objectif important. Cependant, l'utilisation à des fins de divertissement demeure un but majeur, justifié par le fait que les ressources n'ont de valeur pour l'homme que s'il peut les utiliser (Pearson, 1971). Plusieurs critères définissent l'importance accordée à ces activités : leur localisation, proche ou éloignée d'un centre urbain important, leur attractivité, renforcée ou non par la publicité, et leur gestion.

Actuellement, les parcs nationaux sont totalement ancrés dans la culture nord-américaine. Cependant, leur perception a évolué. Certains problèmes sont venus entacher leur image. L'afflux massif de touristes a des conséquences désastreuses sur l'environnement et sur la sécurité. Les conflits à l'intérieur des parcs se multiplient avec l'augmentation des activités récréatives, scientifiques et de conservation. Mais dans des sociétés démocratiques où le poids du nombre est important, il apparaît délicat de limiter leur accès (Nelson, 1970). Les parcs nord-américains tendent à vouloir réaliser le pari délicat de concilier protection de la nature et ouverture au public. Certains parcs ont l'avantage de se situer dans des endroits peu accessibles. L'impact touristique se fait moins sentir. Souvent, ils sont sous l'influence des populations autochtones. Leur

CULTURE NORD-AMÉRICAINNE ET PARCS NATIONAUX

culture ancienne les rapproche de la nature. L'attrait pour la culture des Amérindiens, l'attention portée à leur capacité d'harmonie avec la nature constituent, très certainement, des facteurs ayant pesé dans la revitalisation des politiques de gestion des parcs nationaux en Amérique du Nord. Aux Etats-Unis mais surtout au Canada, la grande révolution politique de la fin du XXème siècle et du début du XXIème siècle est marquée par la montée du pouvoir autochtone (*les Premières Nations*), par ses revendications territoriales et par son arrivée en force comme acteur majeur dans la gestion des grands espaces naturels sauvages (*wilderness*) (Graber, 1971).

L'IRRUPTION DES AMÉRINDIENS DANS LA GESTION DES PARCS NATIONAUX : LE CAS DE GWAI HAANAS (COLOMBIE BRITANNIQUE, CANADA)

La mise en place des parcs nationaux et leur utilisation ne semblent pas un emprunt direct à la culture amérindienne. Pourtant, sur ces grands espaces sauvages, les Indiens précèdent les colons. Ces derniers ont pris leur terre et les ont réduits à un état de soumission. Les Amérindiens se rebellent maintenant contre cette injustice et c'est au Canada que les revendications se cristallisent (Fohlen, 1985). D'ailleurs, la création du Nunavut, nouveau territoire de 350 000 km² attribué aux Inuit depuis le 1er avril 1999, le prouve. Les Indiens sont devenus un groupe ethnique vivant et actif. Autrefois oubliés, ils manifestent aujourd'hui leur existence et leur différence. Les Premières Nations ont une importance capitale dans l'évolution actuelle des parcs nationaux. La culture autochtone permet d'expliquer le fonctionnement de certains parcs canadiens et la vie sur les îles de la Reine Charlotte où les Indiens Haida résident depuis des siècles. Leur culture imprègne la vie quotidienne et notamment la gestion de la réserve de parc national de Gwaii Haanas déclarée *Aire du patrimoine Haida*.

L'archipel de la Reine Charlotte (en amérindien *Haida Gwaii*) se situe à environ 170 km de la côte nord de la Colombie-Britannique et à une cinquantaine de km de l'extrême sud de l'Alaska. Sa forme longiligne s'étend sur 250 km, elle s'élargit du sud vers le nord pour atteindre 85 km de large. Les Haida Gwaii ou "îles d'enchantement" sont composées de 150 îles dont les deux plus grandes sont Graham au nord (abritant la majorité de la population insulaire) et Moresby au sud. Ces îles sont soumises au climat océanique et présentent un relief puissant dont les altitudes atteignent plus de 1000 m. La réserve a été créée dans la partie méridionale de l'archipel, la plus découpée, comprenant un chapelet d'îles et d'îlots (Figure 1).

Au Canada, à partir des années soixante, l'influence des Indiens a commencé à se manifester concrètement. Elle est actuellement primordiale dans les prises de décision des parcs. Ceci n'est pas seulement dû à leurs revendications anciennes dans le Nord lors de la désignation d'un parc. Une situation similaire émerge dans le sud du pays où les revendications territoriales sont effectives. Les événements de Gwaii Haanas ou ceux survenus dans d'autres réserves de parc comme à l'Archipel de Mingan au Québec ou à Pacific Rim sur l'île Vancouver en témoignent (Dearden et Rollins, 1993). Les besoins des autochtones, leurs traditions, leur mode de vie, leur culture, sont enfin pris en considération.

L'entente entre les gouvernements fédéral et provincial sur la création d'une réserve de parc national et d'un parc national marin a été signée en 1987. En 1990, un accord est ratifié entre les membres de la nation Haida et le gouvernement fédéral. Toutefois, il n'y a pas eu de traité entre la nation Haida et le gouvernement fédéral concernant les revendications territoriales incluant les îles. Les Haida conservent donc des droits fonciers et de prélèvement sur les ressources naturelles. L'espace protégé possède alors le nom de "réserve de parc national". Il est vrai que le projet de parc se trouve sur une région habitée depuis des milliers d'années (McMillan, 1988). Les Haida nomment cette aire protégée "Aire du patrimoine Haida" (*Haida Heritage Area*). Pour cette réserve, les gouvernements sont devenus les partenaires du Conseil de la nation Haida. D'ailleurs, la gestion se réalise conjointement entre le gouvernement du Canada (par l'entremise de l'Agence Parcs Canada) et la nation Haida. C'est le premier parc au Canada où les Indiens sont pareillement impliqués : ils participent concrètement au système de gestion. Ils sont employés par Parcs Canada et reçoivent une formation pour atteindre des postes à responsabilités. La nation Haida et le gouvernement du Canada ont négocié l'établissement d'un Comité de Gestion de l'Archipel (C.G.A., 1996). Il comprend deux personnes représentant la nation Haida et deux du gouvernement du Canada. Ce comité examine toutes les initiatives relatives à la gestion de la réserve. Cette réserve sert par conséquent de référence au niveau du Canada. Elle attire la curiosité de gestionnaires de parcs localisés dans d'autres pays, tel l'Australie qui abrite de nombreux autochtones.

LES RICHESSES CULTURELLES ET LA PUISSANCE DES TRADITIONS AUTOCHTONES HAIDA

Terre ancestrale des Amérindiens Haida, les îles de la Reine Charlotte ont été découvertes en 1774 par le navigateur espagnol Juan Perez. En 1800, on comptabilisait 6 000 Haïda alors que ce chiffre descendit à 588 en 1915 pour atteindre dans les années 1990 environ 1 000 personnes (environ 4 000 dans

CULTURE NORD-AMÉRICAINNE ET PARCS NATIONAUX

toute la Colombie Britannique). La colonisation des îles par les Blancs débute entre 1830 et 1840, avec la perte de liberté pour ces populations auxquelles on imposa les idées de l'Église et de l'État. Les épidémies déciment à tel point les Haïda que la population est regroupée à la fin du XIXe au nord des îles à Masset et à Skidegate. Les villages abandonnés tombent en ruine. Les totems sont abattus. L'autorité des chefs est écrasée. Le shamanisme, la religion des sorciers, est raillée. Les potlachs, regroupements sociaux capitaux, sont interdits (Sanguin, 1991a). On dénombre plus de 500 éléments archéologiques Haïda sur les îles (Figure 1). Certains villages n'ont d'ailleurs jamais connu de Blancs car ils avaient disparu à leur arrivée. Auparavant, la population était répartie d'une façon plus homogène dans tout l'archipel, même si les villages étaient construits exclusivement sur son littoral, à l'abri des tempêtes hivernales se déchaînant sur la côte Pacifique ou dans le détroit d'Hécate. Ils sont construits en rangées parallèles, entre mer et montagne, ornés sur leur façade de totems orientés vers la mer. Sur la petite plage étroite s'étendaient les canots. En témoigne l'île de Sgan Gwaii-Anthony, dans la réserve de parc national, qui a reçu, avec l'accord de la nation Haïda, la dénomination de Site du Patrimoine Mondial de l'Humanité par l'Unesco en 1983. Le site du village de Ninstant, dans cette île, est réputé renfermer les plus beaux exemples du monde de pieux mortuaires Haïda, tous datant de plus d'un siècle. Ce village a été habité pendant 1500 ans puis totalement abandonné en 1884 par ses 30 derniers résidents alors qu'il comptabilisait plus de 300 habitants en 1860 répartis dans 20 maisons (Sanguin, 1991b). Une douzaine de mâts s'élèvent toujours à Sgan Gwaii (Photo 1).

La vie des Haïda est rythmée par le déroulement des saisons. La période s'étendant du printemps à l'automne est consacrée à ramasser et à conserver la nourriture. La fin de l'automne et l'hiver sont les périodes des cérémonies, principalement des potlachs et des danses. Le *potlach* marque un événement important comme la construction d'une maison, une scène importante de la vie des hommes, une commémoration en l'honneur d'une personne... Il réunit tous les villageois pendant plusieurs jours autour de danses, de jeux de bâtons, de chants; tout cela dans le respect des rites. Les invités reçoivent une quantité de cadeaux selon leur rang social. Il fallait des années de préparation pour accumuler la nourriture que l'on offrait aux invités. Le potlach est donc une occasion de confirmer ou d'obtenir un statut social, de partager les richesses et de stimuler l'économie (Drew, 1989). Les jeunes recherchent actuellement les anciennes croyances dans ces potlachs. Interdits jusque dans les années 1950, ils sont en pleine renaissance parmi les peuples de la côte nord-ouest, au même titre que les cultures et l'âme des Premières Nations (Photo 2).

Ce peuple a développé une culture complexe et davantage tournée vers la mer que les autres ethnies du littoral continental (Stearns, 1981). Cette culture orale accorde une place prépondérante aux chefs. Ces derniers possèdent une grande connaissance de l'Histoire. Les *shamans*, sorciers hommes ou femmes, ont une place importante car ils servent de jonction entre les simples mortels et les esprits. D'une manière générale, l'organisation sociale et le domaine artistique font le lien subtil entre les hommes, la nature et le monde spirituel. Socialement, les Haïda sont divisés en deux groupes ou moitiés appelées Corbeau ou Aigle, elles-mêmes divisées en lignages ou familles. Le mariage doit normalement se conclure entre un Aigle et un Corbeau, les enfants devenant membres de la moitié de leur mère. Aujourd'hui, les mariages avec des Canadiens sont fréquents surtout lorsque des Haïda ne vivent plus dans les réserves fédérales.

La mythologie et la cosmologie font partie intégrante de leur culture. Par exemple, les animaux et les oiseaux symbolisent les forêts et le ciel, les orques et les poissons, le monde souterrain. Dans la mythologie Haida, le Corbeau est un acteur central comparé aux autres peuples amérindiens. Ce n'est pas le créateur, mais il est responsable de l'ordre présent de l'univers. Il est un héros culturel, un changeur, un magicien et il est placé au centre de nombreuses légendes de ce peuple comme "La maison des Castors", "Les premiers hommes", "Le bec arraché"... (Reid et Bringham, 1989). Un des récits les plus connus est le "Corbeau vole la lumière" : déguisé pour pénétrer dans la maison du Chef du Ciel, il dérobe le soleil, la lune et les étoiles pour les donner à l'humanité. Ces récits racontent comment le Corbeau rencontre les êtres surnaturels avec lesquels il obtient des choses utiles pour les humains comme l'eau douce, la lumière, le saumon...

Les totems et les peintures témoignent des créatures du monde souterrain et aérien. La plupart des objets Haïda sont ornés de ces emblèmes qui identifient immédiatement la moitié (Aigle ou Corbeau) et souvent le lignage du propriétaire. Leur art symbolise la dimension spirituelle de leur société. Les motifs qui ornaient leurs objets marquaient leur identité sociale, ou rappelaient des droits et des prérogatives octroyés par leurs ancêtres par des êtres surnaturels, ou des leçons qu'ils avaient apprises lors de rencontres mythiques avec les mammifères, les oiseaux, les poissons ou d'autres êtres figurant sur les emblèmes transmis de génération en génération (MacDonald, 1982, 1983, 1989). Pendant des siècles, les Haïda furent des artisans exceptionnels. Ils excellaient dans la construction de pirogues, la fabrication et la gravure de boucliers de cuivre. Des coffres sculptés et peints, des bijoux d'argent et de cuivre, des bols, des louches et des cuillères en come constituaient les objets habituels de leur production. Bien évidemment, ils

CULTURE NORD-AMÉRICAINNE ET PARCS NATIONAUX

adaptèrent leur art au Européens et aux Américains en produisant, notamment, des petites sculptures en argilite (pierre tendre et noire), des articles en ivoire ou en argent et des souvenirs en bois. Les bijoux en or, en argent et en argilite sont aujourd'hui très appréciés.

Actuellement, force est de constater que leur culture tend à disparaître, dominée par la culture nord-américaine. Leur style de vie s'en rapproche fortement d'autant plus que de nombreux Indiens vivent uniquement dans des réserves fédérales. Dans ce cas, ils sont soutenus financièrement par le gouvernement car ils ne peuvent travailler lorsqu'ils sont à l'intérieur de ces réserves. Les Haïda sont des pêcheurs, des chasseurs, des bûcherons; ils vivent avec tous les moyens modernes et jouissent du même confort que celui des autres Canadiens. En outre, une nouvelle génération de chefs cherche à conserver la connaissance et le respect du milieu des ancêtres. En témoigne la mise en place des camps de base des *Haida Gwaii Watchmen* (les gardiens de Haïda Gwaii) dans le sud des îles et donc à l'intérieur de la réserve de parc national. Les Haïda peuvent alors se retrancher dans ces lieux extrêmement isolés pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois et se rapprocher de leurs racines. Ils en profitent pour sensibiliser les quelques touristes arrivés jusqu'à eux. Il est vrai qu'il est difficile d'aller jusqu'à la réserve de parc national, accessible seulement par mer ou par air. Le parc reçoit environ 2 000 visiteurs seulement par an sur une surface terrestre et marine d'environ 4 500 km² comprenant 138 îles !

Traditionnellement, les Haida font corps avec leur environnement dont ils tirent toute leur substance (naturelle, spirituelle). L'histoire de la réserve de parc national de Gwaii Haanas tend à refléter ce modèle de relation respectueuse entre l'être humain et la terre. L'homme est conscient de faire partie de l'ordre naturel et il respecte certaines valeurs sacrées et spirituelles. Il n'est donc pas étonnant qu'il partage les idées de protection de la nature qui sous-tendent la création des parcs nationaux. Les Haida sont de fervents défenseurs de la nature et freinent tout grand développement touristique. Il n'empêche que tous ne partagent pas cette vision et que les enjeux économiques qui règnent sur ces espaces viennent l'entacher. Globalement, les Haida veulent garder intact l'esprit des lieux de Gwaii Haanas. Pour eux, cette immense forêt est sacrée. En gardant ces lieux les moins perturbés possible, ils pourront ainsi, petit à petit, renouer avec certaines valeurs de leurs aînés et renforcer leur culture pour l'instant si fragile. Leur culture a failli disparaître avec l'arrivée des Blancs. Pourtant, les Haïda regardent maintenant le futur avec espoir. Les évolutions actuelles tendent à renforcer le renouveau de leur culture. Leur implication dans la réserve de parc national en est une.

L'avenir des parcs nationaux est en lien direct avec les Amérindiens et la population locale en général. Les gestionnaires des parcs ne peuvent négliger leur présence et leur culture. Il semble préférable qu'ils soient intégrés à la gestion des parcs qui ne peut être globale et durable sans leur soutien. Leur implication représente donc un des enjeux majeurs pour le maintien de ces grands espaces naturels, à l'échelle du continent comme à celle de la planète.

Bibliographie

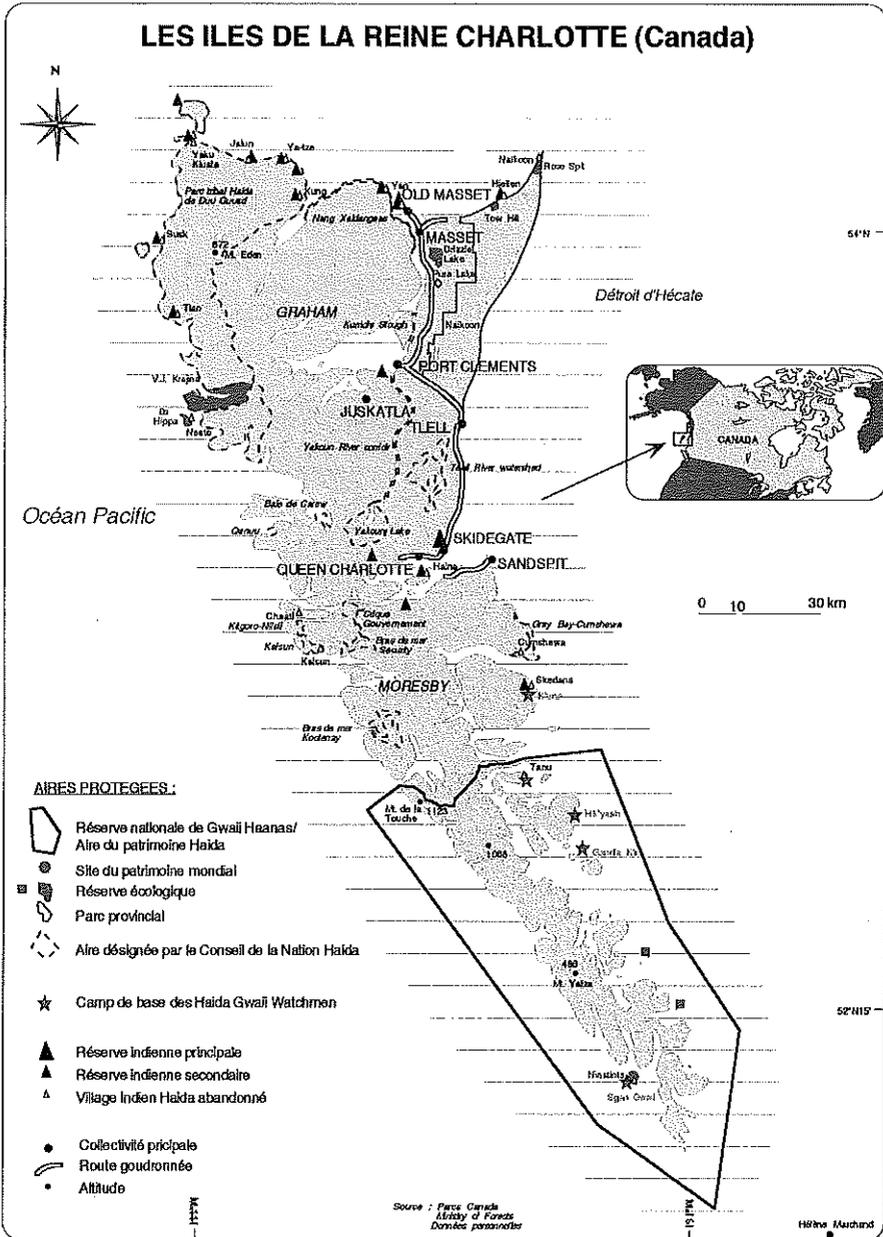
- BERG Lawrence, FENGE Terry, DEARDEN Phillip,, 1993, "The Role of Aboriginal People in National Park Designation, Planning, and Management in Canada", *Parks and Protected Areas in Canada, Planning and Management*, Toronto.
- BOURDAGES, Jean-Luc, BOUCHARD, André, TRÉPANIÉ, Marie-Odile, 1984, *Les parcs naturels du Canada et du Québec : politiques, lois et règlements*, Montréal, Université de Montréal.
- CADORET, Anne, 1985, "Découverte et invention du Yellowstone, esquisse de l'histoire de la création d'une culture visuelle aux Etat-Unis au XIXe siècle", in CADORET, A., *Protection de la nature : histoire, idéologie : de la nature à l'environnement*, Paris, L'Harmattan, pp. 175-192.
- CLAVAL, Paul, 1989, *La conquête de l'espace américain*, Paris, Flammarion.
- Comité de gestion de l'archipel Gwaii Haanas, février 1996, *Plan directeur provisoire (zone terrestre)*.
- Comité de gestion de l'archipel Gwaii Haanas, avril 1994, *Programme de planification public*, Bulletin n° 2.
- CONAN, Michel, 1991, "La nature sauvage, lieu de l'identité américaine", in *Maîtres et protecteurs de la nature*, Paris, Champ Vallon.
- DEARDEN Philip et Rick ROLLINS, 1993, "The Times They Are A-Changin's", *Parks and Protected Areas in Canada, Planning and Management*, Toronto.

- DREW, Leslie, 1989, *Haida, Their Art and Culture*, Toronto, Hancock House Publishers Ltd..
- FOHLEN, Claude, 1985, *Les Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, PUF.
- GHORRA-GOBIN, Cynthia, 1993, *Les Etats-Unis. Espace, environnement, société, ville*, Paris, Nathan.
- GRABER, Linda, 1971, *Wilderness as Sacred Space*, Washington, Association of American Geographers.
- LACHAUX, Claude, 1980, *Les parcs nationaux*, Paris, PUF.
- MACDONALD, George F., 1982, *Ninstints, Haida World Heritage Site*, Vancouver, University of British Columbia Press.

CULTURE NORD-AMÉRICAINNE ET PARCS NATIONAUX

- MACDONALD, George F., 1983, *Haida Monumental Art, Villages of the Queen Charlotte Islands*, Vancouver, University of British Columbia Press.
- MACDONALD, George F., 1989, *Chiefs of the Sea and Sky, Haida Heritage Sites of the Queen Charlotte Islands*, Vancouver, University of British Columbia Press.
- OCTEAU, Claudia, *Towards Increased Community Involvement and regional Integration in the Planning Process of Marine Protected Areas (MPAs) : A Case Study of the North Gulf Shelf Marine Region*, Research Proposal, University of British Columbia, Septembre 1996.
- PITTE, Jean-Robert, 1999, "La vision catholique de la nature et de l'environnement et ses conséquences sur l'aménagement de l'espace", in PITTE, Jean-Robert et André-Louis SANGUIN (sous la direction de), *Géographie et liberté, Mélanges en hommage à Paul Claval*, Paris, L'Harmattan, pp. 659-669.
- REID Bill et Robert BRINGHURST, 1989, *Le dit du Corbeau, recueil de mythes Haida*, Paris, Éditions Atelier Alpha Bleue.
- RICHEZ, Gérard, 1992, *Parcs nationaux et tourisme en Europe*, Paris, L'Harmattan.
- SANGUIN André-Louis, 1991a, "Feu dans le nid de corbeaux : ethnogéographie des Amérindiens Haida (Iles de la Reine Charlotte-Colombie Britannique)", *Etudes canadiennes*, n° 30, pp. 1-11.
- SANGUIN André-Louis, 1991b, "Montagne sur le Pacifique : le nouveau parc national Gwaii Haanas (Iles de la Reine Charlotte - Colombie Britannique)", *Etudes Canadiennes*, n° 31, pp. 21-30.
- STEARNS, Mary Lee, 1981, *Haida Culture in Custody, The Masset Band*, Vancouver, Douglas & McIntyre.
- VIARD, Jean, 1985, "Protestante la nature?", in CADORET, Anne, *Protection de la nature : histoire, idéologie : de la nature à l'environnement*, Paris, L'Harmattan, pp.161-173.

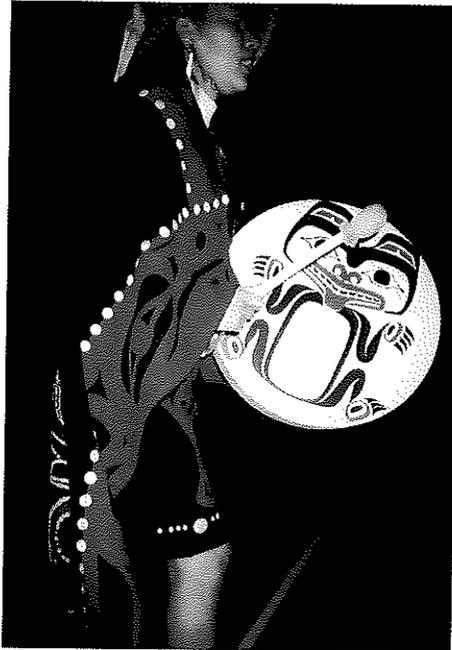
LES ILES DE LA REINE CHARLOTTE (Canada)



CULTURE NORD-AMÉRICAINNE ET PARCS NATIONAUX



LES TOTEMS HAIDA À NINSTINTS (Iles de la reine Charlotte)
Site inscrit au Patrimoine Mondial de l'Humanité de l'Unesco.



POTLATCH HAIDA À MASSET OU SKIDEGATE (CHARLOTTES)

MAPPING HAZARD EXPOSURE IN WATERTON LAKES NATIONAL PARK (Alberta, Canadian Rockies)

Stéphane HÉRITIER

Laboratoire de Géographie, Université de Savoie

Studies of natural hazards and their effects on the organization of a natural, protected area have yet to be fully developed. This thematic approach, applied to Waterton Lakes National Park, offers the possibility to draw conclusions from a century of natural occurrences in the park. When violent and rainy storms affect the area, flooding — facilitated by the instability of surface deposits — is very damaging to facilities and transportation networks, mostly located at the base of the slopes. These storms are responsible for frequent and substantial flooding in the park, especially at the Waterton Park townsite. In the present study, we will attempt to map the levels of exposure to natural hazards within the park, a preliminary step to any study of risk exposure within the park boundaries.

Key Words : Canada, national park, mountains, hazards, nature, risk.

L'étude des aléas et de leurs effets sur l'organisation d'un espace naturel protégé est encore peu développée. Appliquée au Parc national des Lacs Waterton (Rocheuses canadiennes), cette thématique rappelle que les événements recensés pendant la courte histoire du parc apportent des éléments suffisants pour proposer un premier bilan. La localisation des aménagements au bas des versants, la disposition des matériaux de surface favorisent l'instabilité des sols et aggravent les effets de la torrentialité lorsque de violentes tempêtes affectent le Sud-Ouest albertain. Elles sont à l'origine d'inondations importantes et régulières. L'analyse a permis de dresser une cartographie des niveaux d'exposition aux aléas, préliminaire à toute étude des risques dans l'espace du parc.

Mots clés : Parc national, montagne, risques, nature.

Waterton Lakes National Park, is located in the South-west part of Alberta. As a symbol of international co-operation for preservation and resource sharing between Canada and the United States of America (*figure 1*), an International Peace Park was created in 1932 joining Waterton with Glacier National Park (Montana, USA). Waterton Lakes national Park is located on the eastern slopes of the Canadian Rockies. The main part of the park is within the Oldman River watershed.

The park was created in 1895 as a 54 square mile Forest Park, later named Waterton Lakes National Park (*Lothian, 1987 ; McNamee, 1993*). Along the Canadian-American boundary, Glacier National Park was created in 1910. Known as a Biosphere Reserve (1979) and World Heritage Site (1995) (*UNESCO, 1995 ; Héritier, 1999*), the park offers protection to an original landscape where "*the Prairie meets the Mountains*". Mostly formed with bedrock and covered with varied superficial materials (*Harrison, 1976 ; Stalker & Harrison, 1977*), those displaced glacial, fluvial or fluvio-glacial materials are likely to be removed by heavy rains when violent storms occur in the area. A village of about 100 permanent residents was erected on the alluvial fan of

Cameron River, by the Upper Lake. In 1895, and after, when the park was created and Waterton Park community became an administrative center and a holiday resort, different categories of risks were identified, especially that of violent precipitation affecting the area.

Canadian geographers are interested in hazard studies as shown in *The Canadian Geographer's* feature issue (Volume 44, N° 4, Winter 2000). Most studies had been conducted on a very different scale from that of the present paper. In this essay, we will consider hazard as the natural process which is able to cause a disaster. Risk will be considered as the "possibility or probability of damage occurrence to human issues (population, properties, cultural values, for one)" (*D'Ercole & Pigeon, 1999*) Applied to a natural space, a study based on that definition of risks can be surprising because national parks in North America are supposed to represent NATURE in its original state, the true wilderness.

This paper aims at analyzing the risk concept with regard to the apparent paradox of "wilderness". In that regional context we can observe natural hazard processes. Studying natural phenomena recorded for the past century illustrates the variety of natural hazards. The 1995 flood in Waterton Park gives the opportunity to evaluate protection measures taken by the park administration in response to previous damage.

HAZARDS AND VULNERABILITY IN WATERTON LAKES NATIONAL PARK

Local conditions for flood event

Only a few developed areas are located in the park : Waterton Village and roads through Cameron and Blakiston valleys (*figure 1*). Parking lots and a few buildings represent the main permanent infrastructures on the foot slopes. For example, Waterton Village is located on Bertha Peak foot slopes, downstream of Cameron Creek. Four tributary streams, fed by glacial lakes or moraine lakes, attain a powerful flow in cases of violent precipitation. The village was erected on the vast Cameron Creek alluvial fan, Northwest shore of Upper Cameron Lake. Nowadays, alluvial processes occur in the west part of the fan where the terminal streambed is located. In case of violent precipitation, the community is threatened with flood hazard exposure.

Climatic location conditions are under two conflicting air masses : arctic air (dry and cold) and the major dominant maritime air masses (hot and humid). The latter is responsible for high precipitation (1072 millimeters

MAPPING HAZARD EXPOSURE IN WATERTON LAKES NATIONAL PARK

average annual precipitation for the park), compared to Banff (478 mm/year) or Jasper (402 mm/year) (*Janz & Storr, 1977, p. 321*). That area, and especially the higher part of the range, is subject to high precipitation. Snowfalls represent about a half of this precipitation and snow cover remains, usually until the month of June, and sometimes July (*Heritage Canada, 1997*). *Figure 2* presents the annual precipitation curves of Waterton Parks and Waterton Lakes Belly River station showing different precipitation regimes. Those centres are both subject to a strong orographic regime (*Reinelt, 1968*).

Humid air masses, arriving over the ranges from the south-west and south (cf. wind rose, *figure 1*), result in abundant precipitation on the ranges located in the southern and the western parts of the park, east of the Great Divide. The drainage area of Waterton River is mainly located in the park and rain water is collected by the three Waterton Lakes (*Poliquin, 1973*). At normal times, precipitation is abundant and the storage capacity of the lakes is enough to regulate the flow. When a violent, unusual and rainy storm occurs, the Upper Lake is quickly overflowing. Blakiston and Sofa creek alluvial fans fill up the major part of a glacial flooded valley, where Waterton lakes were created. Alluvial deposits accumulated by these creeks had built a natural dam that actually separates Lower and Middle Waterton Lakes. Water discharge flows through a narrow channel. In case of high precipitation, water discharge exceed Upper and Middle Waterton Lakes capacity.

Avalanche, Fire and Earth flow

Avalanches, fire, mud flow and flood have been reported during the past century. Most hazards occurred in sections of the park where tourism or living infrastructures were sparse. Only a few backcountry visitors usually stay within the park, except in the summer period, reducing potential damage to individuals. Avalanche corridors on Bertha Peak's Northeast slopes represent one of the main threats for Waterton Park community (*figure 5*). The western part of the village and especially the campground area are threatened by avalanches. In 1951 and 1966, avalanches coming down Bertha's slopes destroyed buildings located on the sector drawn on *figure 5*. The tracks of those avalanches are still apparent on the slopes (*Schaerer, 1988; Parks Canada, 1989; Butler, 1989*). There was no human damage because these buildings were not occupied at that time.

Secondly, a vast part of the pine forest on Bertha's slopes had been invaded in the nineteen eighties by the mountain pine beetle. That insect infested large areas of the subalpine forest in Waterton Lakes national Park (*Pringle H., 1986, Waterton Lakes National Park, Vancouver, Douglas and*

McIntyre Ltd., quoted in *Butler*, 1989). The combination of slopes partly deforested by avalanches with a forest cover weakened by insect attacks could contribute to increase avalanche frequency on Waterton Village. Moreover, infested trees are more sensitive to fire hazard (*Butler*, 1989 ; *Luckman*, 1998).

Within the park, fire¹ risk is a debatable point except when a fire threatens the village and its buildings. Apart from those cases, park managers have readapted the way they used to think about forest fire in a protected area like Waterton (whether a fire should start naturally or be set by human). Forest fire was long considered as a high level threat that had to be fought by park wardens (Waterton lakes) or park rangers (Glacier national park). Studies on forest fires was initiated by park scientists. From their studies forest fires were understood as a new way of thinking ecosystem management (*White & Pengelly*, 1992 ; *Parks Canada*, no date). Natural fires are also considered natural processes having a fundamental impact on vegetation regeneration. They are also essential in maintaining the ecosystem biodiversity (*Environment Canada*, 1992).

Since the construction of Waterton community only one mud flow endangered the village. Ground failures were recorded after some powerful seismic events, the epicenter of which was located in the Yellowstone park area (*Parks Canada*, 1989). Yet, those events had been rarely recorded for the past hundred years, whereas storm and flood events represent the main damaging hazards for Waterton Lakes community.

¹ For further information on fire history in Waterton Lakes national Park, see *MacDonald*, 1992, p.88-91.

MAPPING HAZARD EXPOSURE IN WATERTON LAKES NATIONAL PARK

Major events recorded since 1895

Abundant and violent precipitation are responsible for the major hazards damaging human infrastructures within the park boundaries. The historical background referred two floods in 1902 and 1908. There was no significant damage due to a low level of infrastructure in the park at that time. In 1919, Cameron Creek's swelling water threatened Oil City — the small town no longer exists today — where oilfields were exploited (*MacDonald, 1992*). Higher levels were to be recorded during successive floods in 1938, 1953, and especially 1964, 1975 and 1995, which were the most damaging floods.

We will first focus on the storm that happened on the 7th and 8th of June 1964 when torrential rain and violent winds blowing from the northwest fell on the park ranges. 250 millimeters of rain fell on the park for two days on end. Rain increased snowmelt (the snowpack was still thick at the beginning of June) and increased water flow on the slopes; creeks were swollen. Rising creeks carried large quantities of debris (rocks, dead trees, stumps from the banks). The process drained the low-water channel of those creeks (*Lothian, 1979, MacDonald, 1992*). On *Bear Hump* south slopes, heavy rain had produced a mud flow in a presumably secure area because, on the lower part of the slope, bedrock was covered with glacial deposit. The sodden soil filtered into the buildings located on the northwest part of the village (*figure 5*).

In June 1975, from the 18th to the 20th, a very similar situation happened in Waterton Lakes National Park. A storm was located over the continental divide (SW of Alberta – BC boundary). During the storm, the rain level was very high — although it remained lower than in 1964 — with 170 mm of total precipitation in two days. That year lower temperatures had maintained a thick snowpack. Rain accelerated the snowmelt of a snowpack which was thicker than usual. In some cases, water from snowmelt reached 20% of the total flowing water (*Kuhnke & Vos, 1975; Hill, 1975; Smith, 1993*).

SAFETY DEVICE AS A BALANCING ELEMENT FOR EXCEPTIONAL EVENTS :

Risk management : a rational attitude

The 1964 and 1975 disasters prompted the park's administration into operations likely to reduce further damage and Waterton Village's vulnerability.

After the floods downstream of Cameron Falls, the Cameron Creek channel was rebuilt. The falls restrict a long and deep canyon. In case of high flow rate, the water level rises for a few meters in the canyon before overflowing through the falls.

To reduce the upstream threat, the park administration resized the lower part of Cameron streambed. The lower channel was deepened and enlarged in order to be able to evacuate the waters in case of high water level. Banks stabilization and embankment — to limit scouring — completed the protection.

Emergency procedures were also taken. According to the flood experience, the month of June proved to be the most sensitive. *Figure 6* shows that June begins the tourist period in the park, which suggests a high level of vulnerability. Furthermore, the camp ground area is located directly under flood threat. Crandell Campground, beside Blakiston Creek is also threatened should the water level rise. Alert and evacuation procedures concerning the campground and the village were established and placed in a park emergency procedure (*Kozachenko, 1991-a*).

Emergency procedures are to be engaged when Upper Waterton Lake level reaches 1280.20 meters (*figure 4*) of elevation or/and on specific meteorological conditions (violent rain in June, heavy snowpack, warming temperatures), evacuation can be decided. Backcountry and park facilities are also closed to the public (*Kozachenko, 1991-b*).

1995 flood damage

The June 1995 storm occurred in similar conditions to those of 1975. From June 5th to June 7th, heavy rain falling on park ranges accelerated snowmelt. Rising water and high discharge damaged park facilities, roads, and buildings, especially in Cameron and Blakiston Creek. Both Creeks overflowed the river banks, and spread on the flood plain where access roads were built.

As expected, the flow destroyed large sections of the paved roads, especially on downstream junctions, coming down from Lineham and Rowe Mountain for Cameron Creek and from Galway and Dungarvan Mountain for Blakiston Creek. In some places (Blakiston Creek downstream Crandell Campground), superficial formation composition (fine material accumulated at the bottom of the slopes) was a major factor in road collapse. Streams carried or moved alluvial deposits, dug the banks and uprooted trees. Those elements

MAPPING HAZARD EXPOSURE IN WATERTON LAKES NATIONAL PARK

had been transported downstream, especially in the lower part of the valley and on the delta fans of the creeks (*figure 3*).

As a consequence of heavy rain, the level of the lake rose. As shown on *figure 4*, the water level rose by 1,64 meters higher than a few days before (June the 4th) which is considered an average level for the upper lake at that period of the year. *Figure 5* shows the part of the village that was overflowed in 1964 and 1995. 1995 levels remained lower than that of the 1964 referenced flood and only some buildings suffered from water damage.

Obviously, the protective measures taken to protect Waterton village community proved to be efficient as the 1995 flood caused less damage than the 1964 flood. The spits reinforcing Cameron channel were very resistant to flowing water. In some places, the embankment collapsed but created no major damage. The water level in Cameron channel rose up to the top of the embankment causing no major incidents.

The power of the flow increased material movements. The channel was filled. On June 7th in the morning, the channel was reduced to a tight channel, from the falls to the lake, where the water was running. A large alluvial fan, reaching up to 70 centimeters, made of coarse and fine material, appeared in the area where lake and creek waters had mixed (*figure 5*).

Damage evaluation shows the efficiency of the protection works for the 1995 flood and highlight the positive impact on the lower level of damage. But it seems important to remember that the lake elevation remained lower than in 1964, so did the rainfall. Thus we can suggest that the flood protections had not been tested under the toughest situation...

High financial impact for 1995 flood

A study on run-off material and torrential flow showed the high cost of damage in the Rockies (Van Dine D. F., 1985, « Debris flows and debris torrents in the Canadian Cordillera », *Canadian Geotechnical Journal*, 22, p. 44-68, quoted in *Kostaschuk & alt.*, 1987). After the 1995 storm, park facilities and infrastructures (roads, bridges...) repair cost was assessed by a park administrator at one to two million Canadian dollars (quoted in Park newspaper : *Waterton-Glacier Views*, July 12 to July 18, 1995, Vol. 4, N° 8).

Repairing roads (Cameron and Blakiston valley roads had been destroyed in many places (*figure 3*)), strengthening bank sections, building new flow channels where streams are supposed to cross roads in order to guide

and control future flows, clearing of lower channel and stream mouth where deposits had been accumulated are the major explanations for the repair cost.

Despite fishermen dissatisfaction, a gravel road driving through Blakiston Creek delta was not reopened. That road and the surrounding area was redesigned for recreation activities (sport fishing).

PROPOSAL AND PERSPECTIVES

Zoning hazard exposure at Waterton Park Townsite

Figure 7 was drawn in regard to the twentieth century events. It presents the hazard exposure degree zoning for Waterton Village. As a reference to the past events and past studies (*Hill, 1975 ; Schaerer, 1988, Butler, 1989, Canadian Heritage, 1989 & 1994 ; Smith, 1993*), we gathered information concerning the “probability for a damage occurrence” (*Pigeon, 1994*) of different origins (flood, mud flow, avalanche, fire) in a highly seasonal space (*figure 6*).

The blending of the information collected resulted in a map showing a differential zoning of hazard exposure :

- The “low exposure zone” is under the threat of fire during summer. Wooden buildings and houses increase the level of vulnerability for the whole community. The mountain pine bark beetle had recently devastated large portions of forest in Waterton Lakes area, weakening forest cover. Dead wood volume increases fire hazard. The higher temperatures recorded for the past thirty years increase even more fire threat for Waterton Village (*Butler, 1989 ; Luckman, 1998*).

- A “moderate hazard exposure zone” can be considered in the part of the village where only one hazard had been recorded for the past century, like the lake water rising, Cameron Creek overflow or mud flow (Northeast part of the Village). Since Cameron Creek had been dug and reinforced, the threat is much reduced.

- The “High hazard exposure zone” delineates spaces that had been affected by two catastrophic events – with cumulative effect or not : along the Upper Lake and in the northwest part of Waterton Campground. NOTE : the “higher exposure level zone” (Southwest of Waterton Village) shows a section where potential damage can occur on a regular basis, and from different origins

MAPPING HAZARD EXPOSURE IN WATERTON LAKES NATIONAL PARK

(avalanche, flood, material deposit...) with partial or complete damage to facilities and private or public properties.

Limits of the study

In this study, we followed a phenomenological approach based on the information collected and background experience recorded. Mapping hazard exposure had not been systematically realised in mountain parks. Some studies had performed an elementary mapping on avalanches. *Schaerer*; *Schleiss*, (1989) and *Saczuk* (1998) wrote a complete study on debris flow risks on Trans Canada Highway n° 1 and Highway 93 in Banff National Park. This essay follows these studies and appears as a very micro-scale study that will initiate future studies concerning risk zoning in the park. If we assume that issues are based on a homogeneous space — which can be put forward at this point — we can consider that *figure 7* shows the risk levels for Waterton Park village.

However, issues are not consistent. It should be interesting to consider an evaluation using other elements such as the exposed site, the village attendance and Waterton Village campground occupation related to the period of the year when hazards occur. In case of some major event under a high visitation time, there is no doubt the effect would become much more destructive for people and properties. The timing of any events can be considered an increasing damage factor. For example, the consequences of the 1975 storm, which happened late during the month of June (18th-20st), were more damaging for people and properties in the village campground (RV, caravans had been smashed, tents and vehicles had been blown away). By comparison, human properties and visitors were less affected during 1964 and 1995 storms, which happened earlier in the month of June, with a lower level of visitation. In Waterton events, as often happens, we can notice that “the probability of damage to human issues” have to be related to three factors (time, place and level of visitation). The elements collected to map risk zoning which would integrate those four elements (event, time, place and visitation) would provide different risk zoning maps because the different factors are under fluctuation during the year and the season. However, it represents an interesting challenge for future research.

On the second hand, even if different hazards were mentioned, lake or torrential floods appear as the most frequent. Natural hazard frequency and damage observed for the past century incites the park's administration to conduct protection works, essentially in Waterton Village and along the roads within the park. As noticed before, protection measures taken after 1964 and especially 1975 floods took an important part in reducing the destructive

effects of 1995 flood. Looking at 1995 damage, new elements can be considered : the protection measures had a direct impact on reducing damage in the Village, however the cost of the damage caused by the flood on these infrastructures still needs to be considered in future risk analysis assessment.

The analysis was suggesting a paradox in analysing risk in a natural protected space. Considering the values involving "wilderness" in North America, cultural values are some of the most important values attached to the park and are not really affected by natural hazards. On the contrary, those hazards do not represent a real threat because, in terms of ecosystem, natural hazard can be considered as a natural phenomenon and as a natural process. Even if the consequences are sometimes difficult to accept, they are mainly strong beats in mountain environment process. This demonstration gives an importance to cultural values involved in wilderness and nature preservation in Canada while minimizing at the same time human activities – and the facilities used to practice those activities.

Park managers have thus to face a very sensitive situation. Their responsibility, in terms of ecological integrity preservation within the park, limits the possible actions to prevent and reduce future damage. Protection measures cannot be too "visible" because they are not supposed to affect landscape. They also have to fit in a logic of environmental sustainability (controlled fires).

There is no opposition to recognizing the vulnerability of the park or of a part of it and the legitimate — and legal — need for ecological integrity preservation. This point aims at recognizing the societal conception of space (space as produced by societies which are living on it). Therefore, we can suggest the hypothesis based on this point, that natural/national parks are also social spaces. Protection practices (against hazards, ecological integrity threats) should highlight space appropriation behaviour based on partial physical and cultural control as a reflection of territorial process.

Bibliography

- ANGUS REID, 1997, *National Parks – Report of Finding*. Ottawa, Angus Reid Group, Inc., study realised for Parks Canada, 26 p.
- BAILLY A. (dir.), 1996, *Risques naturels, risques de société*. Paris, Economica, 103 p.
- BUTLER D. R., 1989, “Canadian Landform Example: Subalpine Snow Avalanche Slopes”. *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, vol. 33, n° 3, p. 269-273.
- D'ERCOLE R. & PIGEON P., 1999, “L'expertise internationale des risques dits naturels : intérêt géographique”. *Annales de Géographie*, n° 608, juillet-août 1999, p. 339-357.
- ENVIRONNEMENT CANADA, 1992, *Parc National des Lacs-Waterton, Plan Directeur*. Environnement Canada : Service des Parcs, 112 p.
- HÉRITIER S., 1999, « La gestion de l'environnement et du patrimoine dans le Parc National des Lacs-Waterton (Alberta, Rocheuses canadiennes) ». *Revue de Géographie Alpine*, Tome 87, n° 4, pp. 49-64.
- HILL M. C., 1975, *Late Spring Flood at Waterton Park Townsite*. Calgary, décembre 1975, 10 p. [étude réalisée sous la direction du Dr. D. G. Smith, University of Calgary, non publiée].
- HARRISON J. E., 1976, *Evolution of a Landscape : The Quaternary Period in Waterton Lakes National Park*. Ottawa, Energie, Mines et Ressources Canada : Commission géologique du Canada, 33 p.
- JANZ B. & STORR D., 1977, *The Climate of the Contiguous Mountain Parks, Banff – Jasper – Yoho – Kootenay*. Ottawa, Environment Canada : Atmospheric Environment, unpublished manuscript, 324 p.
- KOSTASCHUK R. A., MACDONALD G. M., JACKSON Jr L. E., 1987, “Canadian Landform Example: Rocky Mountain Alluvial Fans”. *The Canadian Geographer/Le Géographe Canadien*, vol. 31, n° 4, p. 366-368.
- KOZACHENKO B., 1991-a, *Emergency Contingency Plan - Waterton Lakes National Park*. Waterton, Resource Conservation, Waterton Lakes national park, 22 p.
- KOZACHENKO B., 1991-b, *Evacuation Plan - Waterton Lakes National Park*. Waterton, Resource Conservation, Waterton Lakes national park, 4 p.
- KUHNKE W. & VOS P., 1975, *Flood of June 1975 in the Oldman River Basin*. Alberta Department of Environment, Technical Services Division : Flow Forecasting Branch, rapport non paginé.
- LOTHIAN W. F., 1977, *Histoire des parcs nationaux du Canada*. Parcs Canada, volume 1, 129 p.

- LOTHIAN W. F., 1979, *Histoire des parcs nationaux du Canada*. Parcs Canada, volume 3, 123 p.
- LUCKMAN B. H., 1998, "Landscape and Climate Change in the Central Canadian Rockies during the 20th Century". *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*. - vol. 42, n° 4, p. 319-336.
- MACDONALD G. A., 1992, *Where the Mountains meets the Prairies : A History of Waterton Lakes National Park*. Historical Services, Western Regional Office, Parks Canada, Heritage Canada, 165 p.
- MCNAMEE K., 1993, "From Wild Places to Endangered Spaces", pp. 17-44, in DEARDEN P. & ROLLINS R. (dir.), 1993, *Parks and Protected Areas in Canada, Planning and Management*. Toronto, Oxford University Press, 336 p.
- MINISTER OF ENERGY, MINES AND RESOURCES, 1973, Waterton Lakes National Park – 1/50.000 map. Ottawa, Minister of Energy, Mines and Resources, [5^{ème} édition].
- NASH R., 1982, *Wilderness and the American Mind*. New Heaven & London, Yale University Press, (3^e édition), 425 p.
- PARKS CANADA,
- no date, *Fire Management in Canada's National Park – An Overview*. Ottawa, Parks Canada, Canadian Heritage, 21 p.
 - 1989, *Natural Hazard Assessment and Evaluation, Waterton Lakes National Park*. Waterton Lakes National Park, Resource Conservation, 28 p.
 - 1995, *Park Use Statistics*. Monthly and annual reports, Ottawa, non paging.
- HERITAGE CANADA,
- 1994, *Plan directeur de la communauté du Parc National des lacs-Waterton*. Patrimoine Canadien, Parcs Canada, 61 p.
 - 1997, *Waterton Lakes National Park, Resource Guide*,. Heritage Canada, Parks Canada (authors : Waneeta Fisher ; Editor, Janice Smith ; Design, Karin Campbell), specific paging from de 1-1 to 12-6.
- PIGEON P., 1994, *Villes et environnement*. Paris, Nathan : Géographie d'aujourd'hui, 192 p.
- POLIQVIN W. H., 1973, *The Climate and Hydrology of Waterton Lakes National Park*. Alberta, Calgary, Alberta, Canadian Park Service, 54 p.
- REINELT E. R., 1968, "The Effect of Topography on the Precipitation Regime of Waterton National Park". *The Albertan Geographer*, n. 4, p. 19-30.
- SACZUK E. A. R., 1998, *GIS Based Modeling of Debris Flows in Banff National Park – Alberta*, Winnipeg, Manitoba, Department of Geography, University of Manitoba (Thesis, Master of Arts), 101 p.
- SANGUIN A.-L. et GILL A. M., 1990, "Le Columbia Icefield et le Glacier Athabasca (Rocheuses Canadiennes), la géomorphologie glaciaire au service du tourisme". *Geographica Helvetica*, vol. 45, n° 3, pp. 95-104.

MAPPING HAZARD EXPOSURE IN WATERTON LAKES NATIONAL PARK

- SANGUIN A.-L. et GILL A. M., 1991, "Le Parc National Jasper (Alberta), Gestion et aménagement d'un grand espace récréatif des Rocheuses Canadiennes". *Revue de Géographie Alpine*, vol. 79, n° 2, pp. 121-136.
- SCHAERER P., 1988, *No title*. Study on avalanche hazard within Waterton Lakes National Park. Vancouver, Centre de recherche sur les avalanches, Institut de recherche en construction, Conseil national de recherches Canada, no paging.
- SCHLEISS V. G., 1989, *Roger Pass Snow Avalanche Atlas : Glacier National Park, British Columbia, Canada*, Canadian Parks Service, Revelstoke, 313 p.
- SMITH T. W., 1993, "Flooding in Waterton Lakes National Park", p. 52-57, in ANDREWS Jeanne (Edited by), 1993, *Flooding*. Ottawa, Environment Canada, 171 p.
- The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, "Canadian Hazards Geography", vol. 44, n° 4, Features Issues, Winter 2000.
- UNESCO, 1995, *Orientations devant guider la mise en oeuvre de la convention du patrimoine mondial*. Comité intergouvernemental pour la protection du patrimoine mondial culturel et naturel; Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, 47 p. et 2 annexes.
- WATER SURVEY OF CANADA, no date, *Daily Gauge Heights, Waterton Lake — Lonesome Lake, data from 1959 to 1996*, Waterton National Park Library, unpublished, no paging.
- WHITE C. A., PENGELLY I. R., 1992, "Fire as a Natural Process and a Management Tool: the Banff National Park Experience", p.54-69, in DICKINSON Dawn, GAUTHIER David A., MUTCH Bob, 1992, *Proceedings of the Cypress Hills Forest Management Workshop*. Medicine Hat College, Medicine Hat, Alberta, XX p.

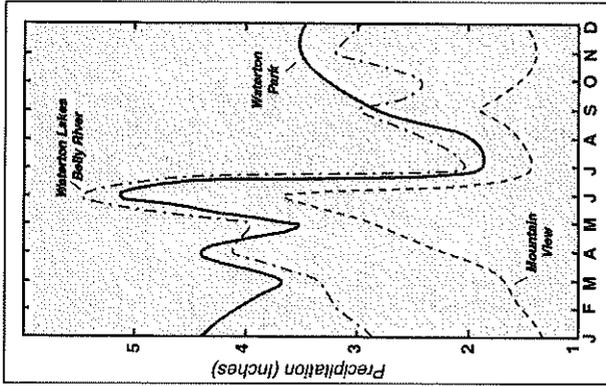
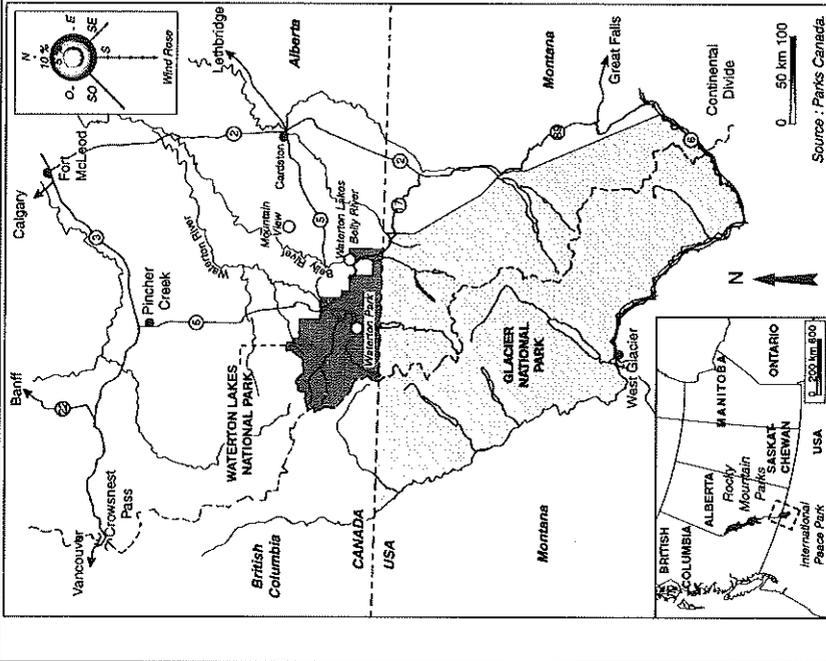
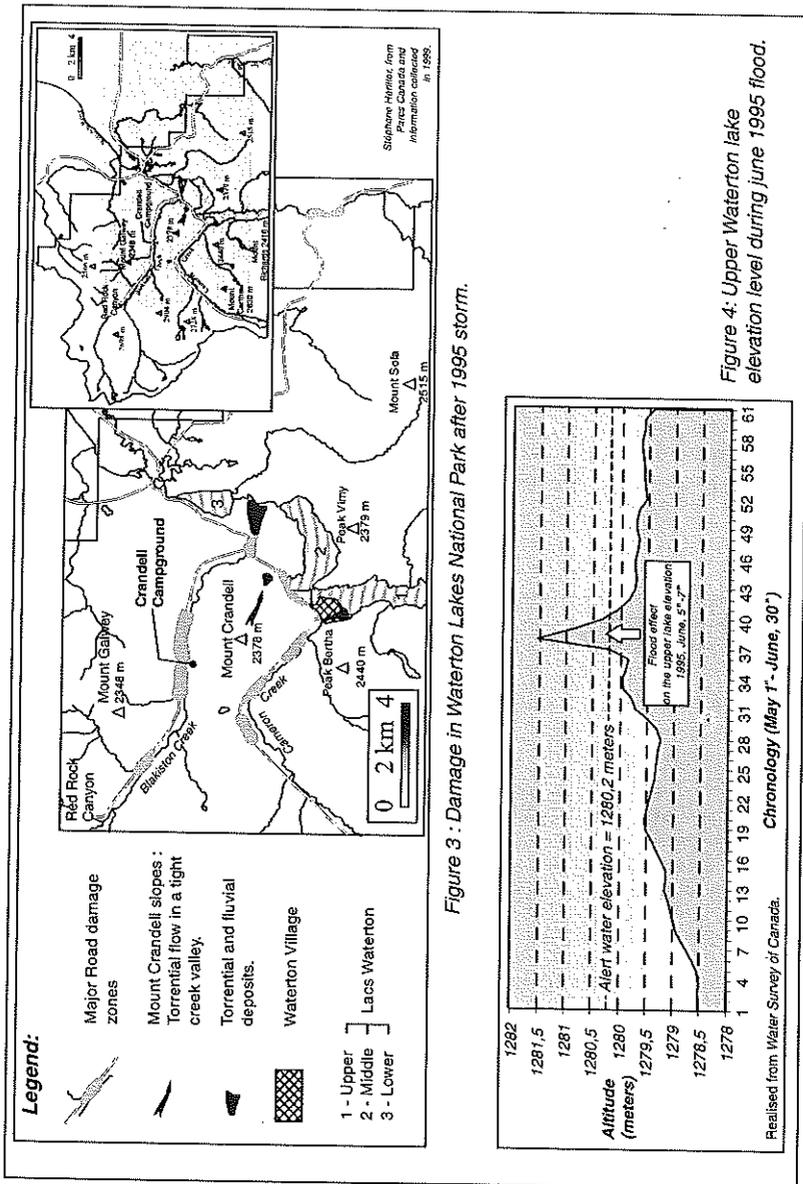
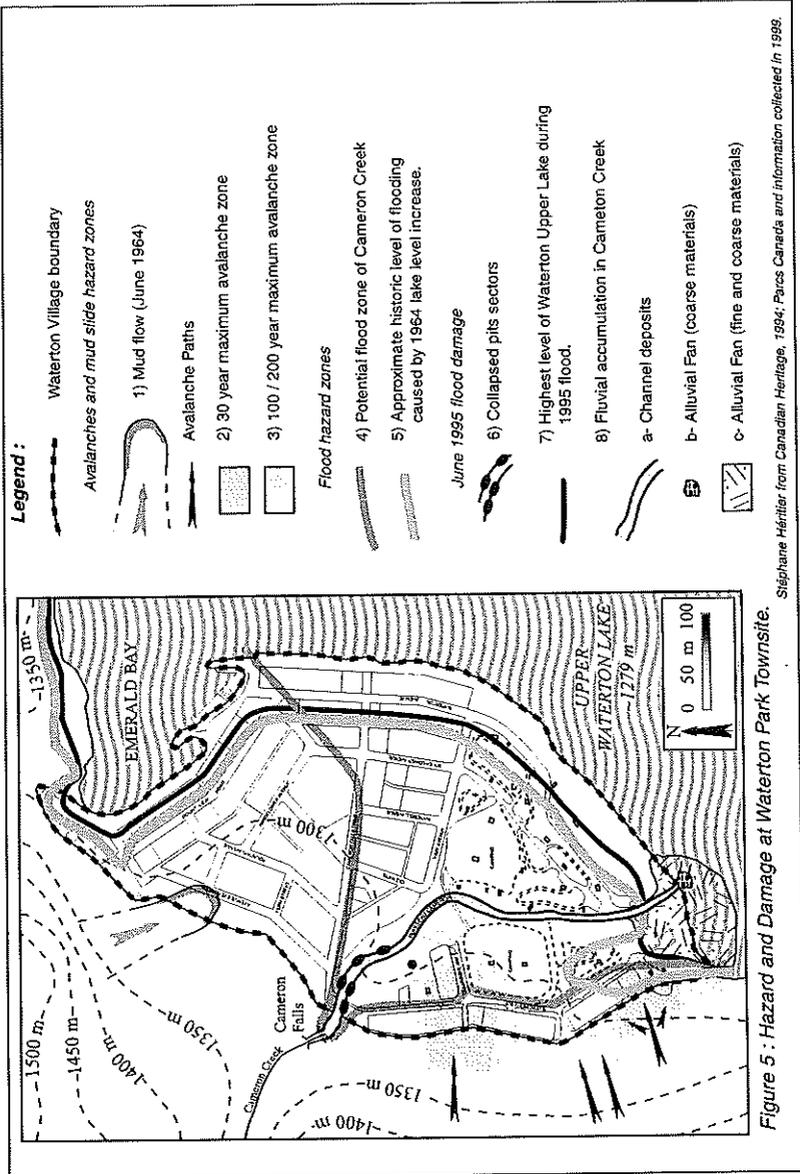


Figure 2 : Annual precipitation curves for Waterton Lakes Belly River, Waterton Park (H. Q.) and Mountain View (from Reineit, 1968).

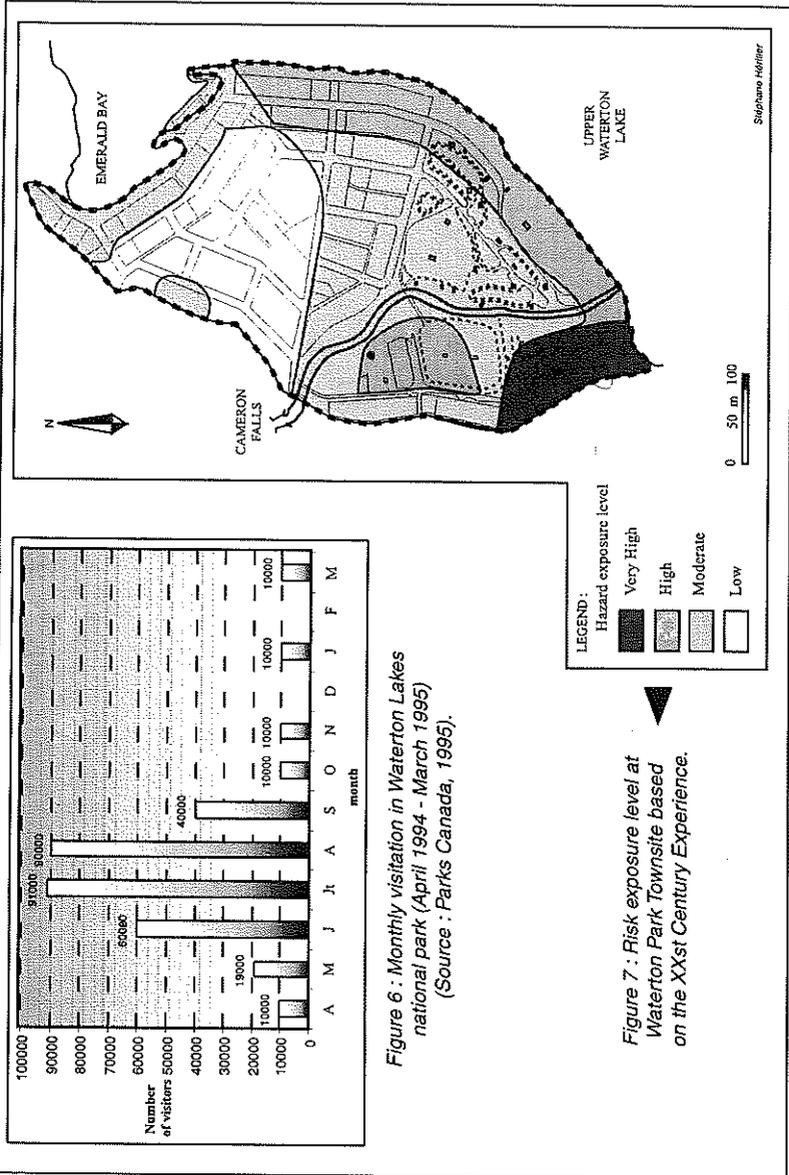
Figure 1 : International Peace Park (Waterton Lakes National Park and Glacier National Park), regional setting.

MAPPING HAZARD EXPOSURE IN WATERTON LAKES NATIONAL PARK





MAPPING HAZARD EXPOSURE IN WATERTON LAKES NATIONAL PARK



LES OBJECTIFS DE LA POLITIQUE D'IMMIGRATION CANADIENNE DANS LA LOI DE 1976 : INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES ET RÉUNIFICATION FAMILIALE

Dominique DANIEL
Université François Rabelais

En 1976 le Canada a adopté une loi sur l'immigration qui avait pour but de clarifier les objectifs de la politique nationale dans ce domaine et d'établir un programme d'immigration cohérent et solide. Les trois catégories créées par cette réforme — les réfugiés politiques, les immigrants à titre familial et les « indépendants » sélectionnés en fonction de leurs caractéristiques socio-économiques par un système de points — sont officiellement complémentaires, mais se sont, en pratique, souvent trouvés en concurrence dans des controverses politiques confrontant deux traits de la nation : la générosité et la compassion d'une part, et l'intérêt national de l'autre. Tandis que les pays du Tiers-Monde remplaçaient l'Europe en tant que principale source d'immigration, et selon la conjoncture économique et les acteurs en présence — associations ethniques, partis politiques, provinces — la réunion des familles a été plus ou moins favorisée et a suscité des débats sur l'impact économique, social et culturel d'une immigration qui n'est pas, ou peu, sélectionnée ; mais la clarification annoncée en 1976 ne s'est pas véritablement réalisée.

In 1976 Canada passed an immigration act which aimed at clarifying the objectives of the federal immigration policy and at setting up a coherent and stable immigration program. The three categories created by this reform — political refugees, family reunification and independent immigrants selected according to certain social and economic characteristics — are officially complementary but in practice have often clashed in the context of political controversies opposing two of the nation's features: generosity and compassion on the one hand, the national interest on the other. Even as Third World countries were replacing Europe as the main source of immigration, and depending on the economic situation and the political participants — ethnic associations, political parties, provinces — family reunification has been more or less favored and has triggered debates on the economic, social and cultural impact of such immigration, which is not submitted to any significant selection. In any case, the clarification announced in 1976 has not truly been achieved.

Grand pays d'immigration dès le début de son histoire, le Canada n'a pourtant formulé officiellement les objectifs saillants de sa politique que depuis peu. La loi sur l'immigration présentée en novembre 1976 et entrée en vigueur le 10 avril 1978 définit trois objectifs principaux : la « réunification des familles », le principe « d'humanité et de compassion » d'accueil des réfugiés, et la satisfaction des intérêts nationaux d'ordre économique, social, démographique et culturel. Ainsi ont été formalisées des tendances qui étaient déjà manifestes dans le Canada d'après guerre, mais qui n'avaient jamais fait l'objet d'un programme systématique. Cependant, la loi n'indique nullement les priorités nationales, un silence qui devait sans doute suggérer l'égalité

importance des trois objectifs mais qui, en pratique, a provoqué incertitudes et controverses¹.

La réunification familiale, pour sa part, a toujours eu une valeur particulière au Canada : depuis la Deuxième Guerre mondiale, les Canadiens se sont posés sur la scène internationale en défenseurs des familles séparées, et n'ont cessé de souligner leur attachement à ce principe qui, tout comme l'accueil généreux des réfugiés, manifeste la « compassion² » qui caractérise la nation toute entière. Comme aux États-Unis, le droit à la réunification se distingue du regroupement familial pratiqué dans d'autres pays d'accueil tels que la France, dans la mesure où il est reconnu au-delà du cercle restreint du conjoint et des enfants mineurs, au profit de divers membres de la famille étendue.

Pour l'essentiel de l'histoire canadienne, pourtant, ce sont les facteurs économiques qui ont été les plus importants dans la définition de la nature et de l'orientation de la politique de l'immigration : des bras et des compétences, voilà ce que la jeune nation recherchait en priorité, mettant l'accent tantôt sur la demande à court terme, tantôt sur les besoins à long terme³. Jusqu'au milieu des années 1960 au moins le programme d'immigration fut largement réglé par ce que le politologue Gerald Dirks qualifie de système du « robinet » (« tap-on and tap-off system »)⁴. Ce n'est donc que tout récemment que les autres objectifs de l'immigration sont devenus déterminants.

Aujourd'hui existent deux systèmes d'admission au Canada, outre celui réservé aux réfugiés politiques. Dans celui des « indépendants », une sélection est opérée à partir de critères tels que l'éducation, l'âge, les qualifications ou l'expérience professionnelle. En revanche la réunification familiale ne fait l'objet d'aucune sélection, ce qui lui a valu d'être soupçonnée de desservir ou de négliger les intérêts économiques du pays. Ainsi, alors même que les objectifs économiques et familiaux sont officiellement justifiés comme étant d'égale importance pour la construction nationale, dans le débat politique ils sont souvent présentés comme divergents, voire contradictoires. Dans le cadre

1 C'est ce que souligne le titre de l'ouvrage de Gerald E. Dirks, *Controversy and Complexity: Canadian Immigration Policy during the 1980s* (Montreal: McGill-Queen's University Press, 1995).

2 C'est le terme utilisé officiellement.

3 Alan G. Green et David A. Green, « The Economic Goals of Canada's Immigration Policy, Past and Present, » *Research on Immigration and Integration in the Metropolis Working Paper Series* n° 96-04. Vancouver, juillet 1996.

4 Dirks 13.

des plafonds qui limitent chaque année le nombre d'admissions, un esprit de « concurrence » s'est installé entre eux. L'histoire de la politique d'immigration canadienne des dernières décennies est largement l'histoire des dilemmes qui en découlent. Depuis 1976, l'équilibre entre les différents objectifs officiels a fluctué en fonction de la conjoncture économique, du parti au pouvoir, de l'attitude des provinces et des rapports de force entre les groupes de pression concernés, en particulier le patronat et les minorités ethniques. Il a également subi l'influence des tensions qui ont partagé le Ministère de l'Immigration dans sa gestion des flux, ainsi que le Parlement dans l'élaboration des textes de loi, entre une volonté de contrôle des frontières semblable à celle de la plupart des pays occidentaux et un désir particulier au Canada de faciliter et de multiplier les entrées⁵.

À LA RECHERCHE D'UN ÉQUILIBRE : LES ORIGINES DE LA LOI SUR L'IMMIGRATION DE 1976

Le principe de la réunification des familles — l'autorisation accordée à des membres de la famille d'entrer au Canada sans subir aucune sélection — a toujours été pris en compte par le Canada. Même pendant la Grande Dépression, la réunification constituait la seule faille dans la politique de fermeture des frontières. Cependant, elle a été appliquée de façon plus ou moins généreuse : des restrictions ont été imposées en fonction de l'origine raciale ou nationale des candidats et du degré de parenté. Jusqu'en 1967, la plupart des groupes de couleur ne pouvaient bénéficier de la réunification⁶. En 1962, la liste des parents proches pouvant être parrainés (*sponsored*) fut réduite, excluant en particulier les frères et sœurs de citoyens ou résidents canadiens. À partir de 1967, les immigrants souhaitant être parrainés par un parent au Canada dont ils n'étaient pas directement « dépendants » furent soumis à une sélection. Cette année-là, en effet, de nouveaux règlements instituèrent trois catégories d'immigrants : les immigrants indépendants,

⁵ Dirks définit ainsi deux tendances (celle des « facilitators » et des « gatekeepers ») au sein du Ministère de l'Immigration : « Not only managing the flow of newcomers but being seen to do so effectively remains a fundamental aspiration [...] of immigration officials [...]. However, as profound as the desire for control and orderliness is among officials, the fact persists that Canada is one of the few remaining traditional states of immigration. [...] Thus management must also make efforts to put a human face on what would otherwise be an impersonal, solely control-oriented application process. » (Dirks 124)

⁶ David M. Reimers et Harold Troper, « Canadian and American Immigration Policy since 1945, » in *Immigration, Language and Ethnicity*, ed. Barry R. Chiswick (Washington, D.C.: American Enterprise Institute Press, 1992) pp.15-54.

parrainés (les membres de la famille proche⁷), et désignés (*nominated*). C'est dans cette catégorie que les personnes « non dépendantes », c'est à dire des parents plus éloignés tels que frères et sœurs ou encore oncles et tantes, considérés comme matériellement et moralement autonomes, devaient désormais être canalisés. Comme les immigrants indépendants, ces personnes devaient être soumises au système de points nouvellement créé — un système selon lequel le candidat à l'immigration se voit attribuer des points sur des critères « qualitatifs » tels que l'éducation, les qualifications ou l'expérience professionnelles, le secteur d'activité, la langue maternelle ou encore l'âge, et doit totaliser un certain nombre de points pour obtenir un visa.

Cette réforme, destinée surtout à substituer des critères qualitatifs aux critères raciaux et nationaux qui prédominaient jusqu'à lors, fut adoptée à une époque où l'augmentation rapide du nombre d'entrées amenait les gouvernements successifs à proposer un contrôle plus strict et une réduction du droit à la réunification. C'est ce dernier qu'ils blâmaient pour la croissance anarchique de l'immigration non qualifiée due à l'admission automatique des familles. Dès 1959, le gouvernement conservateur avait par un ordre en conseil tenté de limiter la réunification à la famille immédiate⁸. En 1966, un libre blanc avait également proposé des restrictions. Dans les deux cas, le gouvernement dut renoncer devant la résistance active de l'opposition au Parlement et des associations ethniques et religieuses de défense des immigrants, en particulier celles des Italo-canadiens qui étaient alors les principaux bénéficiaires de la réunification — une coalition qui allait s'affirmer comme une « troisième force » dans la société canadienne : l'ensemble des Canadiens d'origine autre que britannique ou française⁹. Grâce à la nouvelle catégorie désignée, le règlement de 1967 permit au gouvernement — libéral cette fois — de contourner partiellement cette résistance : tout en admettant le droit à la réunification de la famille étendue, il le soumit à la sélection par le système de points. La préférence du patronat, mais également de la majorité des Canadiens qui prenaient conscience des transformations et difficultés de leur économie, semblait aller aux compétences et à l'éducation. Jusqu'en 1976, d'ailleurs, le terme de « travailleur (et non immigrant) désigné » fut

⁷ Le règlement définit ainsi les parents dépendants : le conjoint, le ou la fiancé(e), les enfants célibataires de moins de 21 ans, les parents ou grand-parents de plus de 60 ans (sauf s'ils sont veufs ou incapables de travailler), les frères et sœurs, neveux et nièces et petits enfants orphelins de moins de 18 ans. Cf. Freda Hawkins, *Canada and Immigration: Public Policy and Public Concern* (Kingston : McGill-Queen's University Press, [1972] 1988), 404.

⁸ Hawkins 6, 121.

⁹ Hawkins 348-349 ; Reimers et Troper 35-36.

POLITIQUE D'IMMIGRATION CANADIENNE DANS LA LOI DE 1976

fréquemment employé pour désigner les bénéficiaires de la nouvelle catégorie — le signe que l'intention de ses créateurs était d'en faire une catégorie économique plutôt que familiale.

Pourtant, le Ministre du Travail et de l'Immigration, Jean Marchand, certifiait en 1967 que le changement qu'il introduisait ne réduirait pas la réunification familiale et affirmait sa volonté de promouvoir simultanément tous les aspects de l'immigration canadienne :

Nous pouvons abolir la discrimination et prendre davantage en compte les exigences des relations familiales ; nous pouvons à la fois agir avec davantage d'efficacité et de compassion que par le passé, et, par une politique d'immigration progressive, satisfaire les besoins de notre économie canadienne en pleine expansion.¹⁰

L'ambiguïté de la nouvelle classe d'immigrants désignés permettait au Ministre de prétendre servir la réunification. Cette catégorie intermédiaire, distincte de l'immigration indépendante et familiale mais relevant des deux, pouvait en effet être interprétée de façon positive ou négative : en un sens — celui que Marchand avait adopté — les immigrants désignés avaient « les atouts des indépendants, mais bénéficiaient d'une admission prioritaire », en raison de leur base familiale au Canada, qui devait faciliter leur intégration¹¹ ; d'un autre côté, ils pouvaient être considérés comme des immigrants familiaux dont le droit d'entrée était soudain restreint par des conditions draconiennes. Ce point de vue, que le gouvernement libéral minoritaire avait choisi d'ignorer mais que certains Libéraux et surtout les membres du Nouveau Parti Démocrate, fondé en 1961 et à tendance socialiste, soulignèrent avec indignation, allait devenir le leitmotiv des associations de défense des immigrants au cours des décennies suivantes.

Ainsi, les mesures adoptées en 1967, résultat d'un compromis politique lié à la faiblesse du gouvernement libéral face à un Parlement à majorité conservatrice, ont renforcé dans le système d'immigration canadien une ambiguïté latente mais fondamentale. Source de dysfonctionnements sur le terrain et de flou dans la législation, cette ambiguïté a néanmoins eu une utilité politique, dans la mesure où elle a permis aux gouvernants de se présenter selon les circonstances en défenseurs ou en réformateurs de la réunification familiale — un paravent politique permettant de prendre certaines mesures sans en avouer le but véritable et de minimiser les risques d'une levée de bouclier.

¹⁰ Cité par Hawkins 11.

¹¹ Reimers et Troper 37.

Cette ambiguïté a pu s'épanouir dans un cadre institutionnel très favorable à l'exécutif : avant et même après la loi fondatrice de 1976, l'essentiel de la politique d'immigration s'est fait par règlements et décisions administratives plutôt que par législation. A l'origine, la faible participation de la Chambre des Communes et du public était justifiée par le Ministère par le besoin de flexibilité et de rapidité dans le domaine complexe et sensible de l'immigration¹². Si l'adoption du texte législatif de 1976 a permis de consolider le principe de la consultation populaire et de la participation du Parlement, le rôle de l'exécutif est resté essentiel : la législation se contente de définir des objectifs généraux, et la structure d'admission est pour une grande partie élaborée par le Ministre et ses collaborateurs.

En pratique, le système mis en place en 1967 n'eut pas les effets escomptés. En effet, dans les années qui suivirent de profonds changements se produisirent dans la composition des flux. L'Asie et les Caraïbes devinrent les principales sources d'immigration, la part des immigrants européens passant de 76 pour cent en 1966 à seulement 39 pour cent en 1973. Simultanément le niveau moyen de qualification des nouveaux arrivants baissait de façon significative¹³, et ce malgré le système de points sélectionnant les immigrants indépendants et désignés. L'explication avancée par une commission d'enquête chargée d'examiner ces phénomènes mit l'accent sur les récentes réformes anti-discriminatoires et sur l'immigration désignée : en période de faible croissance économique, le nombre d'indépendants diminuait tandis que les immigrants désignés n'étaient pas affectés.

La perspective était renversée : ces immigrants n'étaient plus des indépendants avec un « plus », mais des hommes et des femmes de moindre qualité, compensant leur faible niveau d'éducation et de qualifications par des liens familiaux qui suffisaient à leur donner un droit d'entrée. Alors que le statut d'immigrant désigné devait permettre de soumettre des immigrants « libres » à une sélection qualitative, en pratique il faisait tampon en minimisant le poids des critères économiques pour des gens qui auraient dû y être soumis. Le rapport officiel de la commission soulignait ainsi l'ironie de la situation :

Dans des périodes de ralentissement économique, la proportion d'immigrants désignés dans le total des arrivées a eu tendance à

¹² Hawkins 326.

¹³ Main d'œuvre et immigration. *Perspectives de la politique d'immigration, Rapport de l'étude sur la politique d'immigration*, vol. 1 (Ottawa: Information Canada, 1974) pp. 32-33.

POLITIQUE D'IMMIGRATION CANADIENNE DANS LA LOI DE 1976

augmenter, alors que ce sont précisément les membres de cette catégorie — puisqu'ils sont sélectionnés sur des critères économiques moins stricts — qui se sont révélés être les moins bien pourvus en compétences et en qualifications indispensables pour s'adapter aux conditions plus difficiles du marché de l'emploi¹⁴.

Par un retournement pervers, la catégorie désignée avait donc un effet inverse de celui recherché. Sa nature ambiguë donnait aux membres de la commission un sentiment de tromperie :

On pourrait soutenir que ceci ne devrait être qu'une préoccupation secondaire tant que la cause de la réunion des familles est servie. Cependant, il est important de noter que [...], contrairement à la situation des immigrants parrainés, ce sont dans la plupart des cas des raisons économiques, et non le désir de rejoindre leurs parents, qui sont les mobiles principaux poussant les membres de la catégorie désignée à émigrer.¹⁵

Ce sentiment de tromperie provenait donc d'un constat d'échec : celui de l'incapacité à imposer une grille administrative univoque à une réalité humaine complexe. Pour remédier à cette perte de contrôle, la commission recommandait le rétablissement d'une distinction plus nette entre les deux types d'immigration. A cette occasion elle renouvelait le défi exprimé quelques années plutôt par Marchand :

Il est légitime que la politique canadienne respecte l'importance attribuée depuis toujours aux valeurs familiales quand elle définit ses règles de sélection des immigrants. Mais il doit être faisable de sauvegarder ces valeurs tout en appliquant ce haut degré de sélectivité qui est aujourd'hui indispensable pour l'admission d'immigrants destinés à entrer sur le marché du travail.¹⁶

C'est cet état d'esprit et la conviction que la législation de 1952 était trop dépassée pour pouvoir être adaptée par simple ajustement réglementaire qui expliquent la volonté de réforme fondamentale qui s'exprima à Ottawa dès 1973. A cette date, pourtant, la politologue Freda Hawkins dénonçait le silence des Canadiens sur les questions d'immigration :

¹⁴ Main d'œuvre et immigration 34.

¹⁵ Main d'œuvre et immigration 34.

¹⁶ Main d'œuvre et Immigration 35.

La plupart des Canadiens n'ont aucune idée de la nature exacte de notre politique d'immigration ou de la façon dont les flux sont gérés. Ils ne savent ni d'où viennent nos immigrants, ni où ils s'installent précisément. Le fait que le Canada soit un grand pays d'accueil dans le cadre des migrations internationales, doté d'une politique d'immigration libérale et d'un long passé d'aide aux réfugiés, est mieux connu hors de nos frontières que sur la scène intérieure. Et puisque les hommes politiques canadiens de tous les partis gardent un silence respectueux sur ce sujet et que la presse ne l'examine que par intermittence, les discussions publiques sur l'immigration au Canada sont réduites au minimum¹⁷.

Il est vrai que dans l'histoire canadienne l'arrivée d'étrangers fut pendant longtemps considérée dans la perspective pragmatique et conjoncturelle du recrutement de main d'œuvre et que l'immigration n'occupait pas une place centrale dans l'imaginaire collectif comme aux États-Unis. Au-delà de quelques clichés l'immigration restait largement « invisible » auprès du grand public¹⁸, ce qui favorisait la main-mise de la bureaucratie sur ce secteur et l'ambiguïté persistante du programme national.

C'est pourquoi l'initiative prise en 1973 par le nouveau Ministre libéral de la Main d'Oeuvre et de l'Immigration, Robert K. Andras, apparut quasi révolutionnaire : partant du constat d'échec des tentatives antérieures et de la conviction que les désaccords en matière de politique migratoire s'appuyaient sur des différences entre les régions et les groupes d'intérêt plutôt qu'entre les partis nationaux¹⁹, il lança alors un vaste processus national de consultation et de réflexion pour accomplir « une tâche énorme et urgente » : l'adoption d'une nouvelle législation²⁰. Cinq années furent nécessaires pour mener ce projet à bien, grâce aux efforts d'un groupe de recherche qui produisit un livre vert, puis d'un comité mixte du Sénat et de la Chambre des Communes qui entreprit une tournée à travers tout le territoire national et entendit des centaines

¹⁷ Hawkins xi [ma traduction]. Le livre de Hawkins, *Canada and Immigration*, fut le premier ouvrage universitaire tentant de retracer l'histoire de la politique d'immigration canadienne d'après-guerre.

¹⁸ Hawkins 355.

¹⁹ Valérie Knowles, *Strangers at Our Gates: Canadian Immigration and Immigration Policy, 1540-1997* (Toronto: Dundurn Press, 1997) 165.

²⁰ Canada. Parlement. Chambre des Communes. *Débats de la Chambre des Communes* [désormais abrégé en DCC], 1973. Vol 6, 29^e Parl. 1^{ère} Sess. (Ottawa: Queen's Printer, 1974), 6611.

de témoignages. Son rapport au Parlement, présenté en novembre 1975, représentait une masse d'informations jamais égalée en matière d'immigration, et fournit la base du projet de loi²¹. Ces nouvelles connaissances laissaient espérer une législation plus solide et plus précise.

LA LOI SUR L'IMMIGRATION DE 1976 : L'EQUILIBRE INATTEIGNABLE

Le contexte dans lequel le projet fut élaboré et discuté était peu favorable : la récession économique rendait les Canadiens peu réceptifs à un discours promouvant l'immigration et valorisant les besoins économiques nationaux à long terme plutôt que la conjoncture ; l'arrivée en nombre croissants d'immigrants non européens provoquait des réactions racistes et xénophobes. L'autorisation de déposer les demandes de visas sur le territoire canadien même plutôt qu'à des bureaux d'immigration à l'étranger, accordée en 1967, avait précipité une augmentation des entrées illégales et provoqué une crise politique qui se solda par l'abrogation de la mesure concernée et par une amnistie — crise qui ne fit qu'amplifier la xénophobie latente²². Dans les années 1974-1976, le nombre d'admissions connut une chute spectaculaire (de 218,000 à 140,000) en raison de l'adoption de règlements de plus en plus stricts sur la sélection des indépendants²³. Le pays était partagé entre une certaine frilosité et la volonté des dirigeants politiques, conservateurs et libéraux, d'établir une politique d'immigration plus cohérente et soutenue sur le long terme — position défendue par Robert Andras au Parlement et justifiée dans le rapport du comité mixte.

Outre l'efficacité de la sélection des indépendants, le point le plus controversé fut le maintien de la catégorie d'immigrants désignés. Au milieu des années 1970, l'immigration familiale (parrainée et désignée) représentait les deux-tiers du total annuel, et à la lumière de ce constat la baisse du nombre d'indépendants paraissait spectaculaire, voire inquiétante. Selon le patronat et le Parti Conservateur, favorables à un système d'immigration privilégiant le recrutement de travailleurs étrangers qualifiés et d'investisseurs, la catégorie

21 Hawkins 374-377, Knowles 167-168.

22 Knowles 164.

23 Canada. Parlement. Chambre des Communes. Comité permanent du travail, de la main d'œuvre et de l'immigration [désormais abrégé en CPTMI]. *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent du travail, de la main-d'œuvre et de l'immigration*. 28 avril 1976, 30^e Parl. 2^{ème} Sess. (Ottawa: Queen's Printer, 1977) ,34:16.

désignée, de nature « hybride », était inefficace sur le plan économique et injustifiée sur le plan familial²⁴. Dans leurs interventions publiques, ils constataient fréquemment l'injustice de ce système où des liens familiaux permettaient de gagner des points au point d'être dispensé des barrières élevées devant les candidats indépendants. Jake Epp, porte-parole du Parti Conservateur en matière d'immigration, soulignait le caractère arbitraire d'une procédure fondée sur les aléas de la naissance et de l'histoire familiale : « Cela permet à quelqu'un de 'couper la queue' parce que l'immigrant indépendant doit, lui, se plier au système des points. »²⁵ La réunification familiale, ainsi étendue, faisait en quelque sorte une concurrence déloyale à l'immigration indépendante. De plus, elle apportait au Canada des gens moins instruits et moins qualifiés, donc moins aptes à s'intégrer dans leur pays d'accueil et risquant d'avoir davantage recours aux services d'aides sociales : telle était la thèse — certes peu nouvelle mais désormais étayée par certains résultats d'études statistiques publiées en nombre croissant à ce sujet — présentée par les adversaires d'une réunification familiale étendue²⁶.

Dans cette optique, le comité mixte recommanda la suppression de l'immigration désignée, afin d'éviter que « avec le temps, les catégories parrainées et désignées actuelles, qui ont un avantage substantiel grâce à leur famille au Canada, n'absorbent une part toujours croissante du nombre de places disponibles chaque année », et ce au détriment des indépendants. Selon le comité, les liens familiaux étendus pourraient être pris en compte à l'avenir, mais « sur une base plus juste avec les candidats indépendants »²⁷. Dans cette perspective il proposa l'élargissement de l'immigration parrainée pour compenser la disparition de la catégorie désignée.

Cette double recommandation fut certes incluse dans le projet de loi, mais elle fut abandonnée par la suite sous l'effet de pressions émanant de l'entourage du nouveau Ministre de la Main d'Oeuvre et de l'Immigration, Bud Cullen, qui succéda à Andras en septembre 1976, soit deux mois seulement avant que le projet de loi ne fût introduit au Parlement. Cullen reprit les propositions d'élargissement de la catégorie parrainée, mais pas la mesure complémentaire supprimant le système désigné. Le Ministre libéral et ses collaborateurs durent alors défendre cette décision devant les attaques

24 CPTMI ,16 juin 1977, 30^e Parl. 2^{ème} Sess., 37:19.

25 CPTMI ,14 juillet 1977, 30^e Parl. 2^{ème} Sess., 52:71.

26 Voir par exemple le rapport de la Chambre de Commerce Canadienne, in CPTMI, 2 juin 1977, 30^e Parl. 2^{ème} Sess., 30:75.

27 Canada. Parlement. Comité spécial chargé de la politique sur l'immigration. *Rapport au Parlement*. 30^e Parl. 1^{ère} Sess. (Ottawa: Queen's Printer, 1975) 21.

POLITIQUE D'IMMIGRATION CANADIENNE DANS LA LOI DE 1976

vigoureuses des Conservateurs au Parlement, en particulier celles de Epp qui avait été un des membres les plus importants du comité mixte. Ce dernier dénonça le « détournement » des recommandations du comité à des fins politiques. Le système proposé par Cullen, doublement favorable aux familles (par le parrainage élargi et par l'octroi de points spécifiques pour l'admission des parents plus éloignés dans la catégorie désignée) pouvait faire craindre le déclin des « vrais » immigrants indépendants²⁸.

Dans ses réponses, le nouveau ministère chercha à minimiser le caractère familial de l'immigration désignée, qui fut souvent présentée comme un apport de travailleurs bénéficiant à l'économie canadienne. Mais Cullen et ses collaborateurs durent admettre le caractère politique de leur décision, influencée par le lobbying des organisations ethniques et religieuses, plus que jamais attentives au respect de la réunification familiale. R.M. Tait, sous-ministre adjoint et président du groupe responsable du livre vert de 1975, répondait ainsi à Jake Epp, en manœuvrant entre défenseurs et adversaires de la catégorie désignée :

[Les] immigrants désignés [...] constituent une proportion relativement stable et directement rattachée au marché du travail. En fait, ceux qui sont plus en faveur que vous de ce système, monsieur Epp, ont parfois reproché au ministère de détruire le système de désignation, en accordant tellement d'importance aux facteurs liés au marché du travail. Nous rejetons le terme « détruire », nous disons simplement que ce groupe est véritablement un groupe d'immigrants actifs qui peuvent profiter, à un degré très restreint, de liens familiaux qui, il faut bien l'avouer, sont parfois très lâches.²⁹

Cette intervention reprenait habilement un double point de vue : d'une part, celui des défenseurs de la réunification étendue, forçant ainsi ses adversaires à regarder la catégorie désignée selon un angle inhabituel qui mettait en évidence ce qu'elle pouvait avoir de non familial et donc de bénéfique sur le plan économique ; d'autre part, celui des adversaires de la réunification, en détournant leurs propres arguments, c'est à dire en soulignant que le fait même que ces derniers dénonçaient — le caractère lâche des liens familiaux —, loin de constituer une tromperie ou une perversion du système, servait la cause de l'immigration économique qu'ils préconisaient.

²⁸ DCC 10 mars 1977, 30^e Parl. 2^{ème} Sess., 3872-3874.

²⁹ CPTMI, 21 juin 1977, 30^e Parl. 2^{ème} Sess., 39:7.

Prenant la suite de son adjoint quelques minutes plus tard devant le même public, le ministre Bud Cullen affirmait pourtant qu'une éventuelle suppression des points accordés aux immigrants désignés reviendrait à imposer « des restrictions assez importantes » — donc regrettables — au principe fondamental de réunification familiale. Il se posait donc plutôt en protecteur des droits familiaux, au détriment de la sélection économique. Ainsi, l'ambiguïté de ce type de flux donnait certes au gouvernement une certaine liberté politique, mais elle ne faisait rien pour résoudre le dilemme de la législation canadienne en matière d'immigration.

Ce dilemme fut cruellement mis en évidence par un autre membre du Comité permanent du travail, de la main d'œuvre et de l'immigration, le libéral Charles Caccia, qui nota devant ses collègues la contradiction minant l'opposition à l'immigration désignée : si l'on s'en tenait à une stricte interprétation de la réunification, et donc si l'on considérait que les membres de la famille, à l'exception des proches, devaient être assimilés aux immigrants indépendants, pourquoi ce mythe selon lequel ils seraient moins instruits et moins qualifiés, et donc réussiraient moins bien au Canada ? Mais si on estimait qu'en tant qu'indépendants ils étaient tout aussi utiles pour l'économie et la société canadiennes, pourquoi leur refuser la reconnaissance d'un atout supplémentaire — une présence familiale facilitant l'insertion des nouveaux arrivants³⁰.

Ces difficultés concernant la nature même des grandes orientations du système d'immigration étaient aggravées par un problème culturel et politiquement sensible lié à la définition de la famille : comme le souligna Bud Cullen, « le principe de la réunion des familles n'est pas interprété de la même manière par tout le monde »³¹. Les déclarations du patronat laissaient clairement entendre que selon eux la famille devait être au mieux limitée à la cellule nucléaire, et en tout cas aux personnes dépendant du chef de famille, conformément au modèle familial occidental. Au contraire, les associations d'immigrants rappelaient l'importance et la légitimité de la famille étendue dans certaines sociétés, en particulier en Asie et aux Caraïbes, principales sources d'immigration au Canada. Au nom de la lutte contre la discrimination, elles exigeaient la reconnaissance officielle des spécificités culturelles.

La question des liens de dépendance et de la définition de la famille devint le centre de l'attention à l'occasion de l'examen d'une des mesures du projet de loi, concernant l'âge des pères et mères pouvant être parrainés. Il

30 CPTMI, 21 juin 1977, 30^e Parl. 2^{ème} Sess., 39: 17.

31 CPTMI, 21 juin 1977, 30^e Parl. 2^{ème} Sess., 39:7.

POLITIQUE D'IMMIGRATION CANADIENNE DANS LA LOI DE 1976

s'agissait d'éliminer le seuil de dépendance jusqu'alors fixé à 65 ans, dans la mesure où l'âge n'était pas la seule cause de dépendance entre parents et enfants. Pour ses détracteurs, cette réforme créerait un potentiel migratoire excessif et sans fin en permettant à des pères et mères relativement « jeunes » d'entrer au Canada grâce au parrainage d'un fils ou d'une fille, puis de parrainer leurs autres enfants — frères et sœurs du parrain initial — ainsi que leurs propres conjoints et enfants. Ainsi, la porte serait ouverte à des étrangers sans lien de consanguinité avec l'immigrant au début de la chaîne, créant un problème de contrôle des entrées et de légitimité. Pour ses défenseurs, en revanche, l'élimination du seuil d'âge des parents pouvant être parrainés se justifiait pleinement par la nature des liens entre parents et enfants. Ils faisaient observer que la dépendance en termes familiaux n'est pas seulement matérielle, mais également psychologique et n'est pas fonction de l'âge des parents ou des enfants. Plus généralement, les associations de défense des immigrants revendiquaient la reconnaissance des liens matériels et psychologiques étroits au sein de la famille étendue au nom du respect de la diversité culturelle.

Pour parer aux critiques et réduire le risque de chaîne migratoire incontrôlée tout en maintenant son projet, le gouvernement choisit de limiter le droit de parrainage des parents, quel que soit leur âge, à ceux qui auraient obtenus la naturalisation, et donc résidé au Canada un minimum de trois ans. Néanmoins, cette mesure confirma la reconnaissance par le gouvernement fédéral des spécificités culturelles et en particulier de l'institution de la famille étendue. Pour des raisons politiques les législateurs ne pouvaient guère faire autrement en dépit des critiques : le Canada venait officiellement de rentrer dans l'ère du « multiculturalisme dans un cadre bilingue », politique lancée par le gouvernement Trudeau en 1971.

La loi de 1976 et les règlements qui l'accompagnèrent en 1978 furent clairement influencés par cet esprit, qui favorisait la dimension familiale de l'immigration. La nouvelle loi mit en place trois catégories d'admission : une catégorie familiale, réservée à la famille immédiate, aux enfants dépendants mais aussi aux parents et grand-parents parrainés par un citoyen ou résident canadien³² ; la catégorie humanitaire, et enfin celle des « autres » immigrants, sélectionnés par le système de points — les indépendants et les parents plus éloignés désormais appelés « parents assistés »³³. L'ouverture de la catégorie familiale et le maintien des immigrants désignés sous un autre nom semblaient

³² Le parrainage (*sponsoring*) implique l'obligation légale de fournir logement, nourriture et soin aux bénéficiaires pour une période fixée lors de leur admission et allant de un à dix ans.

³³ Hawkins 378, Knowles 170.

confirmer les craintes de Epp et signaler un revers de l'immigration « économique » et sélective préconisée par le patronat et le parti conservateur. Ce dernier fut d'ailleurs prompt à dénoncer le terme de « autres » qui désignait désormais les indépendants, et paraissait en faire des résidus³⁴.

Malgré ces réticences, suscitées en partie par des calculs politiques, la nouvelle loi bénéficia d'un large soutien de la part des organisations et individus concernés. Au-delà de leurs divergences, les grands partis nationaux avaient en commun un certain nombre de grands principes sur l'immigration — trois buts fondamentaux dans le cadre d'une croissance contrôlée des entrées — qui permit l'émergence d'un consensus. De fait, le gouvernement continuait à affirmer sa fidélité aux trois objectifs de la politique migratoire, qui furent officiellement définis dans la déclaration de principe ouvrant le texte de loi de 1976. Très libérale, cette loi tentait une approche globale et multiforme de l'immigration qui paraissait pouvoir satisfaire tout un chacun. Elle innovait en particulier en créant une catégorie distincte et précise pour les réfugiés, conformément aux obligations internationales du Canada, mais aussi en cherchant à définir systématiquement les objectifs et les moyens à long terme.

Néanmoins son ampleur même favorisait un certain flou. S'il est vrai, comme le répétaient à l'envie ses adeptes, que jamais encore le Canada n'avait inscrit dans sa législation une « charte » de l'immigration définissant ses objectifs, la nouvelle loi ne parvint ni à effacer les ambiguïtés qui affectaient la législation antérieure, ni à combler le décalage entre objectifs annoncés et procédures mises en place. En effet, pas plus qu'avant l'ordre de priorité de ces différents objectifs n'était précisé — une carence que les Parlementaires de gauche comme de droite dénoncèrent avec force puisqu'elle les privait du pouvoir de déterminer et de modifier ces priorités³⁵. Devant le silence de la loi, en effet, ce sont les règlements qui, de fait, établirent leur importance relative.

³⁴ DCC 10 mars 1977, 30^e Parl. 2^{ème} Sess., 3873. En réalité, le caractère « résiduel » de l'immigration indépendante dépend des choix bureaucratiques concernant le traitement des dossiers. Dans la mesure où les réfugiés et immigrants à titre familial sont prioritaires, quand le nombre de demandes de visas devient trop élevé pour qu'elles puissent être traitées une même année c'est l'immigration indépendante qui voit sa part diminuer. En revanche, si chaque catégorie de visas est traitée avec le même degré de priorité, l'aspect « résiduel » n'existe pas.

³⁵ Voir par exemple DCC 10 mars 1977, 30^e Parl. 2^{ème} Sess., 3858, 3875.

LES LIMITES DE LA LOI DE 1976

La loi prévoyait que le gouvernement produirait chaque année un plan établissant le nombre total de visas prévus pour l'année suivante et leur répartition entre les trois catégories d'admission. Le but de cette procédure était de favoriser la continuité et la cohérence de la politique d'immigration grâce à une planification nourrie d'études statistiques précises sur les besoins et les capacités du pays. Cependant, au cours des années 1980, la liberté ainsi octroyée au gouvernement eut pour effet d'assujettir le programme d'immigration à la conjoncture économique et politique, ce qui lui fit subir de grandes fluctuations. Après le deuxième choc pétrolier de 1978, la montée du chômage puis la récession incitèrent le gouvernement à une réduction draconienne du total annuel de visas, et à un contrôle de plus en plus strict de l'immigration indépendante par le biais de diverses mesures. Après avoir été brièvement levée au printemps 1979, une pénalité de 10 points fut à nouveau imposée en octobre 1979 aux candidats de la catégorie indépendante et assistée dépourvus d'offre d'embauche au Canada. Cependant, dans le sillage de la défaite des Libéraux aux élections fédérales de mai 1979, le nouveau ministre de l'immigration, Ron Atkey, annonçait la volonté de son gouvernement de « réorienter » la politique nationale vers un nouvel équilibre plus favorable à la composante économique³⁶. Après 1982, pourtant, l'existence d'une offre d'emploi précise devint une condition obligatoire qui fut appliquée jusqu'en 1986³⁷. C'est dire si la politique d'immigration restait soumise aux fluctuations économiques à court terme — en 1979 Atkey prenait une mesure pénalisante dictée par la conjoncture, alors même qu'il annonçait une politique générale plus favorable à l'immigration indépendante —, et ce quel que soit le parti au pouvoir — si la première restriction fut imposée par le gouvernement conservateur de Joe Clark, la deuxième le fut par le gouvernement Trudeau revenu au pouvoir en 1980.

Aux facteurs économiques opposant intérêts à court et à long terme s'ajoutait la nouvelle donne ethnique : comme le notait dès 1980 le sociologue Jeffrey Reitz, depuis une dizaine d'années les populations des pays asiatiques et caraïbes étaient devenues la principale source de main d'œuvre immigrée au Canada. Il soulignait la continuité de la logique économique de recrutement de

³⁶ DCC 1 nov. 1979, 31^{ème} Parl. 1^{ère} Sess., 1:41 ; CPTMI 5 nov. 1979, 31^{ème} Parl. 1^{ère} Sess., 935.

³⁷ Alan G. Green and David A. Green, « Canadian Immigration Policy: The Effectiveness of the Point System and Other Instruments, » *Canada Journal of Economics* XXVIII n°4 (Nov. 1995) 1014.

travailleurs à l'étranger, mais également la persistance des facteurs ethniques par delà l'élimination de toute mesure directement discriminatoire de la législation sur l'immigration en 1967³⁸ : après avoir favorisé les Européens du Nord, puis ceux de l'Est, les autorités canadiennes s'étaient rabattues sur les Européens du Sud après la deuxième guerre mondiale ; désormais, c'était à l'immigration non blanche de prendre le relais. La promotion des intérêts économiques du pays semblait ainsi l'emporter sur le souci d'homogénéité culturelle. Cependant, l'arrivée d'étrangers de couleur et de culture visiblement différentes — les « minorités visibles » — ne fut pas sans provoquer interrogations et soupçons dans la population canadienne, accentuant la tension entre la volonté affirmée d'établir un politique ouverte sur le long terme, et la tentation de protéger l'économie et la société canadiennes des risques perçus à court terme.

C'est celle-ci qui l'emporta pendant la première moitié des années 1980 : la part des indépendants dans les totaux annuels ne cessa de diminuer, au profit de la catégorie familiale. Cette dernière passa de 35,6 pour cent en 1980 à près de 50 pour cent en 1984, tandis que les indépendants (y compris les immigrants assistés) représentaient moins de 30 pour cent³⁹. En revanche, l'amélioration de la situation économique à partir de 1984 amena le nouveau gouvernement conservateur de Brian Mulroney à adopter une politique plus ouverte en matière d'immigration et à soutenir la composante économique, en faisant en particulier un geste envers les chefs d'entreprise et les investisseurs étrangers manifestant un intérêt pour le Canada⁴⁰. Après 1985, la part de ces derniers et des indépendants se remit à augmenter : de 7,7 seulement en 1985, elle atteignit 36 pour cent en 1989.

Au début des années 1990, pourtant, la tendance s'inversa à nouveau en conséquence d'une mesure de libéralisation de l'immigration familiale adoptée en 1988 grâce au lobbying des associations de défense des immigrants. Mais la progression de la composante familiale provoqua une réaction inverse de méfiance et de rejet dans le public. Alors que l'économie canadienne subissait de douloureuses mutations structurelles et que des études en nombre croissant tentaient, en vain, d'obtenir des certitudes sur la « qualité » — le niveau d'éducation et de qualifications — et les résultats économiques des nouveaux

38 Jeffrey Reitz, *The Survival of Ethnic Groups* (Toronto : McGraw-Hill Ryerson, 1980).

39 Chiffres du Ministère de l'Immigration et de la Citoyenneté, Département de la recherche.

40 Knowles 187.

arrivants⁴¹, un mouvement politique en faveur d'une sélection renforcée allait se développer, aiguillonné par le nouveau *Reform Party* menaçant les Conservateurs sur leur droite. La visibilité des nouveaux venus, de leur famille et des communautés ethniques en pleine expansion, ne faisait que renforcer ce mouvement partisan d'un ralentissement et de contrôles de l'immigration. Le gouvernement conservateur fut alors amené à prendre des mesures destinées à restreindre plus fermement la composante familiale, arguant de la nécessité de protéger l'intérêt national. Revenus au pouvoir à l'automne 1993, les Libéraux continuèrent ce qu'ils préféraient appeler l'esprit de « réorientation » ou de rééquilibrage des objectifs — plus que jamais un euphémisme masquant des mesures de contrôle de la réunification familiale. Les décisions mesurées du nouveau ministre libéral de l'Immigration, Sergio Marchi, contrastaient avec sa défense passionnée des familles sous le gouvernement conservateur, en tant que Parlementaire de l'opposition : c'est moins la générosité que le réalisme et le sens des responsabilités qu'il mettait désormais en avant⁴². C'est que le nouveau ministre avait hérité du même contexte défavorable qui avait contraint son prédécesseur : une situation économique délicate, des doutes sur le niveau et les capacités des immigrants récents et la progression d'un mouvement politique xénophobe.

De plus, de nouveaux acteurs étaient apparus sur la scène : les provinces. Alors que la constitution accorde aux provinces le pouvoir de participer à la politique d'immigration — un des rares domaines d'autorité

41 Pour une présentation de ces études voir Jeffrey Reitz, *Warmth of the Welcome: The Social Causes of Economic Success for Immigrants in Different Nations and Cities* (Boulder, CO: Westview Press, 1998) pp. 3-41.

Voir en particulier le rapport du Conseil Economique du Canada, *Impact économique et social de l'immigration* (Ottawa: Conseil Economique du Canada, 1991). En 1995 deux instituts de recherche réputés, C.D. Howe et le Laurier Institute, publiaient une étude dont le titre résumait clairement les conclusions : *Diminishing Returns: The Economics of Canada's Recent Immigration Policy*. Cette étude très controversée suscita une vague d'études et de débats sur l'incidence économique de l'immigration.

Voir aussi Citoyenneté et Immigration Canada, Banque de Données sur les Immigrants (BDIM), *Les résultats économiques des immigrants selon les catégories d'admission* (Ottawa : déc. 1998).

42 Voir par exemple son intervention le 22 juin 1992 : DCC 22 juin 1992, 34^e Parl. 3^{ème} Sess., 12499-12500. Lors de la présentation de son premier plan d'immigration en tant que ministre, le 1^{er} novembre 1994, il insista sur la nécessité de soutenir la réunification familiale d'une manière « responsable et gérable » (Sergio Marchi, *Notes en vue du rapport annuel sur l'immigration, présenté au Parlement le 1^{er} novembre 1995*).

partagée entre les niveaux fédéral et provincial — ce n'est que dans les années 1970 que certaines provinces commencèrent à s'y intéresser. Québec en particulier avait conclu avec Ottawa des accords de coopération autorisant des agents provinciaux à travailler dans les bureaux d'immigration à l'étranger et favorisant un processus de consultation et de planification communes⁴³. En 1978, l'accord Cullen-Couture transféra au gouvernement québécois la responsabilité de la sélection des candidats à l'immigration « indépendante » qui souhaiteraient résider dans la province⁴⁴. Cette attitude interventionniste du Québec, surtout après l'arrivée au pouvoir du Parti Québécois en 1976, était motivée par une prise de conscience des effets négatifs de la nouvelle immigration sur la francophonie : la province recevait une part toujours décroissante des nouveaux arrivants, et ces derniers étaient de moins en moins susceptibles de parler français ou de vouloir l'apprendre ; la baisse de la fécondité de la population québécoise aggravait cette fragilisation de la francophonie. Dans cette situation, l'immigration pouvait devenir un atout à condition que le Québec puisse choisir ses futurs résidents — une initiative qu'Ottawa accueillit favorablement. Les accords qui en résultèrent contribuèrent à concentrer l'attention des politiques sur la composante indépendante, seule catégorie où une sélection « qualitative » peut s'opérer. La participation du Québec, et plus récemment d'autres provinces qui ont compris le rôle potentiel de l'immigration pour le développement régional, a donc pesé en faveur de la catégorie dite « indépendante ». C'est pourquoi toute mesure affectant la part de cette catégorie dans le programme général d'immigration a des répercussions significatives dans le débat sensible sur le fédéralisme, ce qui limite la marge de manœuvre des législateurs.

Ainsi, les années suivant l'entrée en vigueur de la loi de 1976 sont marquées par une certaine permanence des discours officiels sur l'immigration — les trois objectifs de la politique nationale étant sans cesse réaffirmés à part égale — mais par d'importantes fluctuations des pratiques. Le ministère, chargé de préciser les grandes orientations définies par le législatif, a subi l'influence de facteurs conjoncturels d'ordre économique (chômage, restructurations, émergence de la nouvelle économie) et politique (militantisme des associations représentant les immigrants ou de l'extrême droite, débat constitutionnel). Si la législation laisse la part belle à l'exécutif, favorisant les

43 Accord Lang-Cloutier (1971) et accord Andreas-Bienvenue (1975).

44 Hawkins 295 ; Dirks 109-110. Pour une analyse du dernier de ces accords, l'Accord Canada-Québec de 1991, voir Margaret Young, *Immigration : The Canada-Quebec Accord* (Ottawa: Library of Parliament Background Paper, September 1998).

POLITIQUE D'IMMIGRATION CANADIENNE DANS LA LOI DE 1976

manœuvres politique du parti au pouvoir, elle a empêché le développement d'un programme suivi sur le long terme — ce qui était pourtant le but principal des réformateurs de 1976.

Reimers et Troper soutiennent que contrairement aux Etats-Unis tout proches, le Canada n'a jamais véritablement été un « aimant » pour les Européens en quête d'une nouvelle patrie, si bien que les gouvernements ont dû promouvoir activement l'immigration, là où les Américains se contentaient de l'accueillir ou de la freiner⁴⁵. Ceci contribuerait à expliquer l'importance historique des facteurs économiques. Les autres objectifs du programme d'immigration, en particulier l'accueil des réfugiés et la réunification des familles, n'ont acquis de poids politique équivalent que depuis relativement peu de temps.

Cependant, chacun de ces objectifs officiels fait désormais partie intégrante de la construction nationale et est perçu comme élément essentiel de l'identité canadienne. D'une part, l'immigration a été utilisée face à la puissance américaine comme une arme économique efficace pour affirmer son existence propre ; dans le contexte actuel de rivalités internationales pour l'accueil des étrangers les plus qualifiés et talentueux, elle est encore conçue comme un outil permettant d'attirer les meilleurs (« the best and brightest »), ceux qui vont « faire » le Canada. Mais le Canada a également fait de sa générosité envers les réfugiés un des ses signes distinctifs et se targue d'avoir institué le meilleur programme de réunification familiale au monde. Marchi, à l'instar de ses prédécesseurs, exprimait ainsi la fierté nationale dans ce domaine :

J'aime à penser que notre promesse de maintenir des familles unies est un bon indicateur du type de pays que nous sommes. Nous formons un pays qui se soucie des autres — un pays qui hérite les valeurs de compassion et d'humanité.⁴⁶

Un tel attachement symbolique rend d'autant plus délicate l'inévitable « concurrence » qui s'est établie entre les objectifs de la politique d'immigration. Toute initiative pour renforcer l'un d'entre eux, annoncée comme fidèle à l'esprit canadien, peut être perçue comme une menace pour l'un

⁴⁵ Reimers et Troper 15.

⁴⁶ Sergio Marchi, *Notes en vue du rapport annuel sur l'immigration, présenté au Parlement le 1^{er} novembre 1995*.

ou l'autre des objectifs restants et donc être préjudiciable à ce même esprit canadien.

La persistance du dilemme doit beaucoup à l'incapacité des gouvernements successifs à reconnaître ouvertement l'interdépendance des différents types de flux. En effet les immigrants ne sont pas simplement des individus apportant un capital humain mais sont membres de familles plus ou moins étendues ; tout effort pour stimuler l'arrivée d'immigrants indépendants entraîne par conséquent une augmentation des demandes de réunification et empêche la part de la composante indépendante de dépasser un certain seuil⁴⁷. Toute action sur l'une a donc des répercussions sur l'autre. Pourquoi, dès lors, ne pas reconnaître que les enjeux des deux types d'immigration peuvent être complémentaires plutôt que contradictoires ? Officiellement, ces deux types restent clairement distincts et répondent toujours à des logiques utilitaristes et humanitaires divergentes.

Officieusement, en revanche, la frontière est moins nette et la réunification est parfois mise au service des intérêts économiques nationaux ou locaux : par exemple, elle peut être utilisée pour attirer des étrangers aux qualifications et aux talents particulièrement recherchés, en offrant à leurs familles des conditions plus favorables que d'autres pays d'accueil potentiels ; elle peut également encourager leur sédentarisation, les attaches familiales reconstituées les dissuadant de quitter le Canada ; elle peut enfin contribuer à une meilleure répartition de la population, les provinces sous-peuplées offrant des conditions de réunification plus généreuses que leurs voisines. Si ces logiques convergentes restent officielles, c'est entre autres qu'il reste essentiel, pour des raisons politiques et identitaires, que la réunification familiale, comme l'accueil des réfugiés, soit officiellement associée à l'engagement humanitaire du Canada⁴⁸.

⁴⁷ Reitz 79.

⁴⁸ Sur ce sujet je dois beaucoup à Dan Costello, chef de cabinet du Ministre canadien de l'Immigration, que je remercie vivement pour les nombreux entretiens que j'ai eus avec lui.

Bibliographie

- Canada. Conseil économique du Canada. *Impact économique et social de l'immigration*. Ottawa: Conseil Economique du Canada, 1991.
- Canada. Main d'œuvre et immigration. *Perspectives de la politique d'immigration, Rapport de l'étude sur la politique d'immigration*. Vol. 1. Ottawa: Information Canada, 1974.
- Canada. Parlement. Chambre des Communes. *Débats de la Chambre des Communes*. Ottawa: Queen's Printer [DCC].
- . Comité permanent du travail, de la main d'œuvre et de l'immigration. *Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent du travail, de la main-d'œuvre et de l'immigration*. Ottawa: Queen's Printer [CPTMI]
- . Comité spécial chargé de la politique sur l'immigration. *Rapport au Parlement*. 30^e Parl. 1^{ère} Sess. Ottawa: Queen's Printer, 1975.
- Dirks, Gérald E. *Controversy and Complexity: Canadian Immigration Policy during the 1980s*. Montreal: McGill-Queen's University Press, 1995.
- Green, Alan G. and David A. Green. « Canadian Immigration Policy: The Effectiveness of the Point System and Other Instruments. » *Canada Journal of Economics* XXVIII n°4 (Novembre 1995) 1006-1041.
- . « The Economic Goals of Canada's Immigration Policy, Past and Present. » *Research on Immigration and Integration in the Metropolis Working Paper Series* n° 96-04. Vancouver, juillet 1996.
- Hawkins, Freda. *Canada and Immigration: Public Policy and Public Concern*. Kingston: McGill-Queen's University Press, [1972] 1988.
- Knowles, Valérie. *Strangers at Our Gates: Canadian Immigration and Immigration Policy, 1540-1997*. Toronto: Dundurn Press, 1997.
- Reimers, David M. et Harold Troper. « Canadian and American Immigration Policy since 1945. » In *Immigration, Language and Ethnicity*, ed. Barry R. Chiswick. Washington, D.C.: American Enterprise Institute Press, 1992. pp.15-54.
- Reitz, Jeffrey. *The Survival of Ethnic Groups*. Toronto: McGraw-Hill Ryerson, 1980.
- . *Warmth of the Welcome: The Social Causes of Economic Success for Immigrants in Different Nations and Cities*. Boulder, CO: Westview Press, 1998.
- Young, Margaret. *Immigration: The Canada-Quebec Accord*. Ottawa: Library of Parliament Background Paper, September 1998.

ANNEXES

| | 1981 | 1982 | 1983 | 1984 | 1985 |
|--------------------------------|----------------|----------------|---------------|---------------|---------------|
| Catégorie familiale | 51,017 | 49,980 | 48,698 | 43,814 | 38,514 |
| Réfugiés | 14,979 | 16,925 | 13,967 | 15,342 | 16,760 |
| Assistés | 17,590 | 11,948 | 4,997 | 8,167 | 7,396 |
| Autres indépendts | 45,032 | 42,294 | 21,495 | 20,916 | 21,632 |
| Total | 128,618 | 121,147 | 89,157 | 88,239 | 84,302 |

| 1986 | 1987 | 1988 | 1989 | 1990 |
|---------------|----------------|----------------|----------------|----------------|
| 42,197 | 53,598 | 51,331 | 60,774 | 73,457 |
| 19,147 | 21,565 | 26,836 | 37,004 | 39,689 |
| 5,890 | 12,283 | 15,567 | 21,520 | 25,393 |
| 31,985 | 64,652 | 68,195 | 72,703 | 76,691 |
| 99,219 | 152,098 | 161,929 | 192,001 | 214,230 |

| 1991 | 1992 | 1993 | 1994 | 1995 |
|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|
| 86,378 | 99,960 | 112,266 | 93,882 | 77,174 |
| 53,401 | 51,875 | 30,382 | 20,384 | 27,990 |
| 22,247 | 19,880 | 22,918 | 27,459 | 29,289 |
| 68,755 | 81,127 | 90,253 | 82,150 | 77,747 |
| 230,781 | 252,842 | 255,819 | 223,875 | 212,504 |

Catégories d'immigration selon l'année d'établissement

POLITIQUE D'IMMIGRATION CANADIENNE DANS LA LOI DE 1976

| | 1971 | 1974 | 1976 | 1978 |
|----------------|------|------|------|------|
| Catégorie fam. | 27 | 24,8 | 41 | 53,5 |
| Indépendants | 72,6 | 50,8 | 33 | 25,6 |

| | 1981 | 1982 | 1983 | 1984 | 1985 | 1986 |
|----------------|------|------|------|------|------|------|
| Catégorie fam. | 39,6 | 41,2 | 54,6 | 49,6 | 45,7 | 42,5 |
| Réfugiés | 11,6 | 14 | 15,6 | 17,4 | 19,9 | 19,3 |
| Indépendants | 48,7 | 44,8 | 29,7 | 32,9 | 34,4 | 38,2 |

| 1987 | 1988 | 1989 | 1990 | 1991 | 1992 | 1993 |
|------|------|------|------|------|------|------|
| 35,2 | 31,7 | 31,6 | 34,3 | 37,4 | 39,5 | 43,9 |
| 14,2 | 16,6 | 19,3 | 18,5 | 23,1 | 20,5 | 11,9 |
| 50,6 | 51,7 | 49,1 | 47,6 | 39,4 | 39,9 | 44,2 |

| 1994 | 1995 | 1996 | 1997 | 1998 | 1999 |
|------|------|------|------|------|------|
| 41,9 | 36,3 | 30,2 | 27,7 | 29,2 | 29 |
| 09,1 | 13,2 | 12,7 | 11,1 | 13 | 13 |
| 48,9 | 50,4 | 57,0 | 60,9 | 57,6 | 59 |

Catégories d'immigration selon l'année d'établissement, en pourcentage du total⁴⁹

Source : Citoyenneté et Immigration Canada (anciennement Main d'Oeuvre et Immigration Canada)

⁴⁹ Les totaux peuvent être légèrement inférieurs ou supérieurs à 100 pour cent en raison de l'arrondissement des pourcentages.

NOUVEAUX MODÈLES RÉSIDENTIELS ET CULTURELS DES IMMIGRANTS EN AMÉRIQUE DU NORD. L'EXEMPLE DES HONGKONGAIS À VANCOUVER (Colombie Britannique)

Thomas FOURNEL

Laboratoire Espace et Culture, Université Paris-IV Sorbonne

Depuis quelques décennies, la géographie culturelle anglo-saxonne envisage le concept d'ethnicité comme une construction sociale et spatiale dynamique. Ainsi, la hiérarchisation ethnique de la société nord-américaine, longtemps reflet de l'idéologie dominante (européenne), est remise en question par des immigrants récents qui adoptent de nouveaux modèles résidentiels et culturels. D'une part, la nouvelle enclave ethnique de banlieue (*ethnoburb*) remplace le ghetto du centre ville (Chinatown). D'autre part, s'opposant à la notion d'assimilation, ces Néo-Canadiens "transplantent" leur environnement et leur mode de vie prémigratoires. D'une manière générale, l'appropriation de quartiers ou banlieues traditionnellement blancs par les Hongkongais à Vancouver, et son impact sociétal, illustrent, à l'échelle d'une communauté urbaine, la contestation de l'hégémonie culturelle occidentale dans le Nouveau Monde. De plus, désormais, ces immigrants asiatiques, modernes et globaux, possèdent une identité culturelle propre et mobile.

Mots-clés : Vancouver, Hong Kong, géographie culturelle, construction socio-spatiale, enclave ethno-raciale, Chinatown, ethnoburb, hégémonie culturelle, identité immigrante.

During the last few decades, anglo-saxon cultural geography has been looking at the concept of ethnicity as a spatial and social construction. Northern American society's ethnic hierarchy, which has for a long time been reflecting mainstream (European) ideology, is being questioned by new residential and cultural patterns created by recent immigrants. On one hand, the new suburban ethnic enclave (*ethnoburb*) is replacing the downtown ghetto (Chinatown). On the other hand, those Neo-Canadians resettle their former environment and way of life, which is contradicting the idea of assimilation. Generally, Hong Kong newcomers to Vancouver's traditionally white neighborhoods, and its societal impact, is a good example, on an urban community scale, of Western cultural hegemony challenge in the New World. Nowadays, those modern and global Asian immigrants possess a unique and mobile cultural identity.

Key-words : Vancouver, Hong Kong, cultural geography, socio-spatial construction, ethno-racial enclave, Chinatown, ethnoburb, cultural hegemony, immigrant identity.

Avec l'émergence du postmodernisme et de la nouvelle géographie culturelle, la voie des "autres", c'est-à-dire des minorités, a été de plus en plus entendue dans le monde universitaire et dans la société en général. La géographie culturelle ne s'intéresse pas seulement aux communautés ethniques en tant que telles mais aux dimensions économiques, politiques et culturelles de l'ethnicité. En Amérique du Nord, la recherche sur la ségrégation urbaine s'est essentiellement attachée à étudier la situation des Afro-Américains dans les centre-villes étatsuniens. Pourtant, d'autres minorités ethniques ont fait l'objet de ségrégation sociale et spatiale. Ainsi, d'une manière générale,

jusqu'aux années quatre-vingt, l'espace socio-urbain nord-américain était divisé entre banlieues résidentielles (classes moyennes blanches) et enclaves du centre ville (minorités ethniques). Cependant, l'afflux de nouveaux arrivants tels que les Hongkongais à Vancouver est venu perturber les modèles résidentiels et culturels, à la fois des immigrants ("de couleur") et des membres de la société dominante (Euro-Nord-Américains). En particulier, bien que, légalement, la ségrégation "raciale" soit abolie, de nouvelles formes de concentrations ethniques apparaissent. Quelles sont les caractéristiques de ces enclaves ethniques contemporaines ? En quoi les modèles adoptés par les immigrants récents remettent-ils en question les valeurs socio-culturelles nord-américaines ?

L'ENCLAVE ETHNIQUE EN TANT QUE CONSTRUCTION SOCIALE

Depuis quelques décennies, les scientifiques réfutent la validité du concept de race biologique. L'idéologie populaire occidentale de l'existence de races est, en grande partie, le résultat de l'hégémonie politique, économique et culturelle des Européens et de leurs descendants dans les "pays neufs". En sciences sociales, il est couramment admis aujourd'hui que l'espace en général, et l'environnement construit en particulier, sont ordonnés et produits. C'est, en partie, à travers les structures territoriales que les relations sociales, telles que le concept de race, peuvent être lues (Jackson, 1989). Les catégories raciales ont été historiquement spatialisées de l'échelle globale des continents et des nations à l'échelle locale des quartiers urbains (Ray et al., 1997). A Vancouver, selon la thèse de Anderson, Chinatown a servi les intérêts de la population européenne et a été conçu et perpétué par ceux qui étaient au pouvoir (Anderson, 1991). Ainsi, les différents niveaux du gouvernement ont institutionnalisé la notion d'une race chinoise mais c'est dans l'espace que ce concept a été matériellement cimenté dans la vie de tous les jours. Pendant près d'un siècle, le ghetto de Chinatown a donc été un lieu-clé pour le renouvellement et la préservation des conceptions "blanches" vancouverites d'une race chinoise.

En Colombie Britannique, les Chinois sont présents depuis la fin du dix-neuvième siècle, d'abord utilisés comme main d'œuvre docile et bon marché par la société dominante "blanche" pour, notamment, la construction du chemin de fer transcontinental. Cependant, les travaux terminés, ces "Orientaux", tels qu'ils étaient qualifiés à cette époque, ont été perçus par les colons d'origine européenne comme une concurrence sur le marché de l'emploi. Par conséquent, les dirigeants de la Province ont réduit progressivement les droits de la population chinoise par une série de lois. Ce sont donc les Euro-Canadiens (surtout d'origine anglaise) qui ont créé un statut inférieur de race

NOUVEAUX MODÈLES RÉSIDENTIELS DES IMMIGRANTS

chinoise. Ostracisés par la société dominante, les Chinois restant en Amérique du Nord se sont organisés au sein de leur communauté afin de survivre. Ils se sont regroupés dans un quartier indésirable de la ville et ont élaboré un système d'autosuffisance ethnique. Chinatown, contrairement à l'école de pensée traditionnelle qui le définit comme une colonie de l'est à l'ouest, est, comme le concept de race, une création européenne (Anderson, 1991). Isolés culturellement, bannis de tous les emplois et fréquemment victimes d'agressions physiques, les pionniers chinois concevaient l'enclave ethnique de Chinatown avant tout comme un lieu refuge où ils pouvaient avoir une vie professionnelle et sociale. Pourtant, le Chinatown de Vancouver a longtemps servi de filtre à l'imagination européenne pour la fabrication de stéréotypes (vices "innés" par exemple) ainsi que de laboratoire de la construction idéologique d'une race chinoise. Or, jusqu'au milieu du vingtième siècle, les immigrants chinois venaient de quelques comtés de la Province du Guangdong (Chine du sud), étaient ruraux, illettrés, peu familiers avec l'Occident et la langue anglaise et en grande partie des hommes célibataires, ce qui a empêché l'arrivée d'une deuxième génération qui aurait pu faire le lien avec la société dominante. Toutefois, la transformation des contextes idéologiques et migratoires dans la société nord-américaine d'après-guerre devait se répercuter sur les modèles immigrants.

DÉCONSTRUCTION ET RECONSTRUCTION

A partir des années soixante, révolution idéologique américaine et politique multiculturaliste canadienne marquaient la fin de la discrimination légale des minorités ethniques. Cependant, la promotion de la part du gouvernement canadien des relations entre les races (multiculturalisme) semblait n'être, en partie, qu'une façade officielle face à la réalité d'une immigration croissante de riches investisseurs asiatiques (Mitchell, 1993). De plus, le terme de race n'était plus politiquement correct. On lui préférait celui de groupe ethnique, dont la définition se voulait plus culturelle que physique. Suivant l'évolution de l'idéologie dominante, Chinatown, qualifié de bidonville par les politiciens locaux dans les années cinquante, est classé au rang de patrimoine de la ville de Vancouver dans les années soixante-dix. Sa partie commerciale devenait un attrait touristique et les magasins y prenaient de la valeur. Cependant, alors que la partie résidentielle de Chinatown (Strathcona) restait synonyme d'enclave ethnique pour les "vieux" immigrants, la nouvelle enclave chinoise de la ville devenait le quartier de Shaughnessy-Kerrisdale (Figure 1). Ainsi, alors que la population chinoise de Vancouver était historiquement concentrée dans la moitié est de la ville, l'arrivée de Chinois de Hong Kong dans les propriétés britanniques de l'ouest mettait fin à

la frontière implicite "riches/Européens" à l'ouest et "pauvres/immigrants non-européens" à l'est.

En effet, la migration de personnes (et de capitaux) de Hong Kong vers le Canada, stimulé notamment par le nouveau programme d'immigration (d'affaires) en 1986 (accueillant "à bras ouverts" les immigrants investissant de l'argent au Canada) et le drame politique de Tienanmen en 1989, s'est dirigé en particulier vers Vancouver. Précisément, entre 1987 et 1996 plus de 30 000 immigrants d'affaires hongkongais ont choisi Vancouver, entraînant une transformation de ses paysages résidentiel et commercial (estimations d'après Citizenship and Immigration Canada, 1999 et Ley, 2000). Par exemple, la construction par les Hongkongais, à la place de maisons anglaises traditionnelles, de "maisons monstres" (*monster houses*) dans le quartier aisé et historiquement "préservé" de Shaughnessy (Document 1), a été la source de conflits avec les anciens résidents anglo-canadiens. Associés, ces derniers ont tenté de renforcer les restrictions résidentielles légales affectant leur quartier. Notamment, au début des années quatre-vingt-dix, une mesure de la communauté de quartier avait pour but de limiter la taille des futures constructions et définissait le type de famille "normale" autorisée à vivre à Shaughnessy. Mais, pour la première fois dans l'histoire de la ville, un groupe "de couleur" a gagné une cause publique en démontrant que le soi-disant désir de conserver le caractère britannique de la communauté était fondé sur des principes de discrimination de classe et de race. Or, d'une part, ceux qui se voulaient les défenseurs des valeurs de l'aristocratie anglaise du dix-neuvième siècle (symbolisées par le manoir de campagne) n'étaient que de "nouveaux riches" descendant de colons capitalistes du début du siècle (Ley et Hasson, 1994). D'autre part, et surtout, accusées de "jurer" au sein d'un style architectural victorien homogène, ces constructions désignés aujourd'hui par les universitaires sous l'appellation plus neutre de "méga-maisons" (*mega-home*) ont servi de prétexte aux nouveaux immigrants pour vanter les valeurs de la famille chinoise face à une société nord-américaine individualiste et décadente (Hiebert, 2000b). Par conséquent, plus que remettre en question la vision anglo-canadienne du concept de sinité (*chineseness*), ces derniers ont bouleversé les acquis spatio-raciaux et apposé une définition de la "blanchité" (*whiteness*) selon une perspective autre que celle de la culture (jadis) dominante (Mitchell, 1999).

En un siècle, l'image de Chinatown a donc été transformée, de sale et peu fréquentable à exotique et touristique (Mitchell, 2000). De plus, le modèle résidentiel des immigrants chinois dans la ville de Vancouver est passé du ghetto d'exclus du centre-ville au ghetto de riches des quartiers résidentiels de

NOUVEAUX MODÈLES RÉSIDENTIELS DES IMMIGRANTS

l'ouest. Cependant, la majorité des immigrants récents de Hong Kong résident en banlieue.

NOUVEAUX MODÈLES SOCIO-SPATIAUX

Modèle résidentiel suburbain

En Amérique du Nord, les banlieues, longtemps caractérisées par une forte homogénéité socio-ethnique, sont autant une idée ou une construction mentale qu'elles sont une partie physique d'une région urbaine (Ray et al., 1997). En effet, *suburbia* a d'abord été construite pour loger les populations "blanches" de classe moyenne, et, dans une large mesure, pour fuir les populations d'immigrants non-européens des centre villes. Ainsi, traditionnellement, les immigrants chinois transitaient par Chinatown avant que la deuxième génération ne puisse déménager vers des quartiers de classe moyenne. Par conséquent, les immigrants récents de Hong Kong, en s'installant (en majorité) directement en banlieue, marquent une rupture avec le modèle résidentiel classique des immigrants et incarnent une Amérique du Nord ethnique de plus en plus suburbaine. Entre 1987 et 1996, en moyenne, 10 000 immigrants de Hong Kong sont arrivés chaque année dans le Grand Vancouver (Citizenship and Immigration Canada, 1999). Toutefois, la distribution de cette population dans la métropole a été plus caractérisée par une concentration ethno-culturelle que par une dispersion étant donné que, parmi ces Hongkongais "banlieusards", la grande majorité est aujourd'hui regroupée dans un petit nombre de municipalités, surtout à Richmond et à Burnaby (Figure 2). Ce nouveau modèle résidentiel des immigrants en banlieue est désigné, par certains chercheurs nord-américains, sous l'appellation d'*ethnoburb*.

Le concept d'*ethnoburb* a été élaboré par la géographe sino-américaine Wei Li à partir de l'étude de la vallée de San Gabriel en banlieue de Los Angeles. *Ethnoburb* ("*ethnic suburb*" ou banlieue ethnique) représente le nouveau modèle résidentiel ethnique. *Ethnoburb* est situé en banlieue des grandes aires métropolitaines nord-américaines, par opposition aux communautés ethniques traditionnelles regroupées dans une enclave ethnique du centre ville (Li, 1998). Richmond, ville de banlieue située au sud de Vancouver, semble illustrer ce concept d'*ethnoburb*. La majorité de ses immigrants récents viennent de Hong Kong. Les résidents chinois ethniques (c'est-à-dire l'ensemble des résidents d'origine chinoise) sont passés de moins d'un dixième de la population de Richmond en 1986 à plus d'un tiers en 1996 (soit de moins de 10 000 à plus de 50 000) (Statistics Canada, 1996). Richmond est ainsi la banlieue de Vancouver qui a expérimenté, récemment, le

plus rapide et le plus intense flux d'immigrants de Hong Kong. De surcroît, ce modèle part de l'hypothèse que des changements de contexte aux niveaux globaux, nationaux et locaux sont à l'origine de ce nouveau type de concentration ethnique en banlieue. Dans le cas de Vancouver, l'organisation des hommes d'affaires chinois au sein d'un réseau Pacifique, la fuite de l'élite capitaliste de Hong Kong, les modifications de la politique d'immigration de la Colombie Britannique ou encore le bon rapport proximité du centre d'affaires/prix des terrains expliquent le développement d'*ethnoburb* à Richmond. Les *ethnoburbs* comprennent à la fois des espaces résidentiels et des espaces commerciaux mais de manière beaucoup plus diffuse que dans les quelques *blocks* concentrés de l'enclave ethnique du centre ville. Par exemple, on pourrait étendre le concept d'*ethnoburb* à la région suburbaine de Burnaby-Richmond-Surrey qui regroupait, en 1996, près de 100 000 personnes d'origine chinoise, soit une des plus grandes concentrations chinoises suburbaines en Amérique du Nord après les 150 000 Chinois de la vallée de San Gabriel (Li, 1998). Cependant, les Chinois de la banlieue ethnique vancouverite appartiennent à une large communauté multiethnique. En effet, les *ethnoburbs*, contrairement à Chinatown, sont des communautés multiculturelles, dans lesquelles une minorité ethnique a une concentration significative mais ne comprend pas nécessairement la majorité. Les *ethnoburbs* diffèrent également de la dynamique créatrice de l'enclave ethnique traditionnelle puisqu'ils sont la manifestation physique d'efforts délibérés d'un groupe ethnique afin de créer son propre marché de consommation et de l'emploi. Les *ethnoburbs* abritent donc des communautés possédant leurs propres structures socio-économiques. Pour Li, ce ne sont pas des communautés isolées puisque des contacts les lient à la société environnante, en particulier dans les affaires et la politique. Toutefois, la simple conception d'*ethnoburb* montre un désir de renforcement du caractère ethnique du groupe. De plus, dans le cas de Vancouver, *ethnoburb* est devenu le centre de la vie sociale de la nouvelle communauté hongkongaise. En particulier, celle-ci a recréé le paysage culturel de Hong Kong à Richmond, ses centres commerciaux en étant l'aspect le plus visible. D'ailleurs, l'importation de l'environnement de Hong Kong va jusqu'à la toponymie de ces grandes surfaces étant donné que leurs noms sont des lieux de l'ex-colonie, comme Aberdeen Center par exemple. Ainsi, Richmond possède plusieurs espaces commerciaux hongkongais dans lesquels toutes les enseignes des magasins sont en cantonais (Document 2). Or, la majorité des habitants de Richmond ne sont pas chinois et ne peuvent pas lire les enseignes. Ce phénomène d'exclusion volontaire vis-à-vis des membres de la culture dominante n'est pas sans bouleverser beaucoup d'anciens résidents "blancs", peu habitués à côtoyer des Chinois dans "leurs" quartiers, surtout des Chinois non "assimilés" (Rose, 1999). Pourtant, les *malls* (centres commerciaux) de

NOUVEAUX MODÈLES RÉSIDENTIELS DES IMMIGRANTS

Richmond incarnent le Chinatown moderne en tant qu'affirmation spatiale d'une identité asiatique moderne en Amérique du Nord.

Identities immigrantes contemporaines

Depuis le milieu des années quatre-vingt-dix, certains chercheurs se sont démarqués de l'approche classique du concept d'immigrant (adaptation aux anciens résidents) et ont insisté sur les nouvelles identités nord-américaines se formant au sein d'*ethnoburb*. Ce Chinatown-là n'est plus un "refuge-ghetto" mais un accès suburbain et multiethnique aux classes moyenne et aisée nord-américaines, en particulier pour les nouveaux arrivants dont le statut socio-culturel permet l'auto-construction d'une identité à la fois ethnique et nord-américaine (Horton, 1995). Si, de la fin des années soixante au début des années quatre-vingt, ascensions sociale et "spatiale" impliquaient alors assimilation dans la société d'accueil, les immigrants actuels de Hong Kong "court-circuitent" les processus traditionnels de mobilité sociale et d'acculturation des immigrants. En effet, leurs solides capitaux (économiques, culturel et social) et l'ampleur numérique de leur communauté leur offrent les moyens de reproduire leur environnement culturel pré-migratoire.

De plus, de toute évidence, ils ne pensent pas que l'idée d'assimilation soit primordiale pour leur permettre de mener leur vie au Canada (Morikawa, 1998). Ainsi, ils perpétuent leur style de vie hongkongais dans l'environnement canadien. A cela, il est légitime d'y voir deux raisons majeures. D'une part, cette immigration est à concevoir comme la suite logique d'une ascension économique exemplaire depuis un demi-siècle. Ces Asiatiques post-modernes, qui ont réussi financièrement, aspirent désormais à une meilleure qualité de vie pour eux (environnement) et pour leurs enfants (éducation). En effet, ils ne viennent pas au Canada pour accomplir le rêve américain puisque la plupart n'ont plus besoin de travailler pour vivre (retraités, rentiers) ou font la navette avec leur ville d'origine où ils continuent leurs affaires. Pour eux, Vancouver est devenue une sorte de banlieue résidentielle chic de Hong Kong. D'autre part, au Canada, ils se trouvent dans une société dont beaucoup d'aspects sont similaires à la leur. Ils peuvent donc y conduire une existence proche de celle qu'ils avaient à Hong Kong. Par exemple, la majorité des immigrants de Hong Kong vivent aujourd'hui au sein de banlieues résidentielles, se rendent au centre ville pour travailler, font leurs courses dans les *malls* et, chez eux, regardent la télévision. Or, ils faisaient la même chose à Hong Kong. Leur vie au Canada ne représente donc pas vraiment un choc culturel et ils ne ressentent pas le besoin de s'adapter ou de s'assimiler à "l'autre". D'ailleurs, tout en étant impliqués dans l'économie canadienne de manière active (un grand nombre d'entre eux menant une vie professionnelle canadienne "ordinaire"), si les immigrants de Hong Kong choisissent d'adopter

un mode de vie d'abord hongkongais, c'est parce que, par fierté, ils préfèrent le leur (Morikawa, 1998). Toutefois, la culture hongkongaise n'étant qu'une simple variation de la culture moderne, leur identité hongkongaise est conciliable avec d'autres identités, comme l'identité canadienne par exemple. Ainsi, un nouveau type d'identité chinoise (en plus de la traditionnelle et de la moderne) est né, une identité chinoise moderne nord-américaine.

Un tel modèle d'adaptation paraît, aux yeux de beaucoup de Nord-Américains, inhabituel ou extraordinaire. Pourtant, si l'on considère que Hong Kong est une société (post)moderne (et centre d'une communauté chinoise moderne globale), il n'y a rien d'extraordinaire à leur adaptation (Morikawa, 1998). Ce phénomène n'est que le reflet d'une ère nouvelle où modernisation n'est pas complètement synonyme d'occidentalisation. Il existe des sociétés modernes pas seulement en Europe et en Amérique du Nord mais aussi en Asie. Et, ces immigrants récents de Hong Kong, en s'expatriant vers les villes nord-américaines ou australiennes, construisent un modèle culturel auquel aspirent les autres immigrants chinois (notamment de Taiwan et, de manière croissante, de Chine Populaire), celui d'une sinité (identité culturelle commune aux Chinois du monde entier) moderne et capitaliste (Gungwu, 1999).

L'enclave ethnique des centre-villes nord-américains, ghetto longtemps entretenu par la majorité blanche et perçue par la sociologie urbaine comme culturellement transitoire, réapparaît aujourd'hui, dans une société multiculturaliste, sous une forme suburbaine spontanée. La banlieue nord-américaine joue donc désormais le rôle d'un laboratoire où s'élaborent de nouvelles identités immigrantes, biculturelles voire globales. En effet, la communauté immigrante correspond actuellement à une "imbrication spatio-temporelle de flux transfrontaliers de personnes, de capitaux, de biens et d'informations" (Hiebert, 2000b). En d'autres termes, l'identité immigrante est actuellement complexe, transnationale et dynamique. Toutefois, ce phénomène ne fait qu'illustrer une évolution globale où apparaissent des nouveaux modèles de société (post)moderne non occidentaux. Quant aux Hongkongais, bien que leur migration semble aujourd'hui largement ralentie (seulement 1000 immigrants à Vancouver en 1999), ils ont marqué une étape importante dans la construction de l'identité chinoise à Vancouver (Citizenship and Immigration Canada, 1999). De plus, leur revendication identitaire en tant qu'Ethniques-Canadiens (à l'image des Européens-Canadiens il y a un demi-siècle) remet en cause les divisions raciales de la société canadienne (et même nord-américaine) dans son ensemble. Enfin, relations spatiales et sociales évoluent les unes par rapport aux autres. Ainsi, au-delà de leur impact sur la vie urbaine de Vancouver, ces capitalistes cosmopolites (comme leurs "cousins" taiwanais à Monterey Park en banlieue de Los Angeles) peuvent dorénavant se permettre

NOUVEAUX MODÈLES RÉSIDENTIELS DES IMMIGRANTS

d'utiliser les principes de la démocratie pour bousculer l'ordre établi au sein d'une société traditionnellement gouvernée par des Blancs. D'ailleurs, beaucoup de Nord-Américains d'origine européenne vivent cette présence asiatique plus comme une colonisation qu'une immigration.

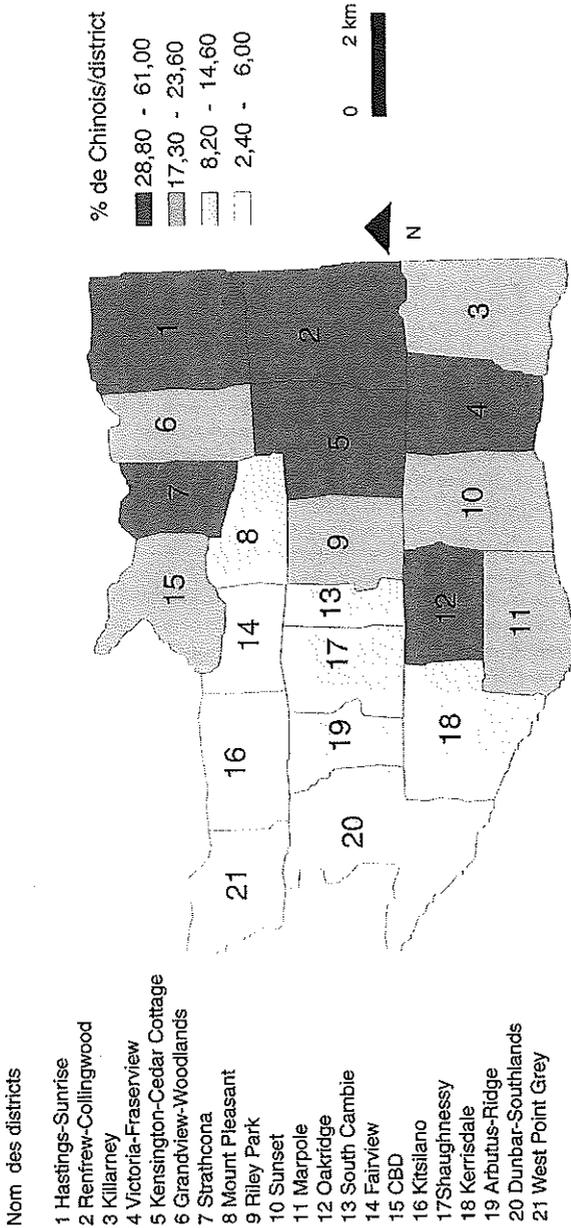
Bibliographie

- Anderson, K.J., 1991, *Vancouver's Chinatown Racial Discourse in Canada, 1875-1980*. Montréal, McGill-Queen's University Press.
- British Columbia Ministry Responsible for Multiculturalism, 1996, *Growing Stronger Together*. Vancouver, Multiculturalism BC 1996 Forums.
- British Columbia Statistics, 1994, *British Columbia Population Forecast 1994-2021*. Vancouver, Province of British Columbia Ministry of Government Services.
- British Columbia Ministry Responsible for Multiculturalism and Immigration, 1991, *Immigration to British Columbia: facts and figures*. Vancouver, Province of British Columbia Immigration Policy Branch.
- Citizenship and Immigration Canada, 1999, *Facts and Figures. Immigration Overview*. Ottawa, Communications Branch.
- Demont, J., Fennell, T., 1989, *Hong Kong Money. How Chinese Families and Fortune are changing Canada*. Toronto, Key Porter Books.
- Fong, T., 1994, *The First Suburban Chinatown: The Remaking of Monterey Park, California*. Philadelphia, Temple University Press.
- Froschauer, K., 1998, East Asian immigrant entrepreneurs in Vancouver: Provincial preference and ethnic strategy. *Research on Immigration and Integration in the Metropolis* 98-01.
- Gungwu, W., 1999, The dilemmas of place and practice. In *Cosmopolitan Capitalists. Hong Kong and the Chinese Diaspora at the End of the Twentieth Century*, ed. Hamilton, G. G., Seattle, University of Washington Press.
- Hardwick, F. C., 1987, *East meets West. A Study Book for the Study of Chinese Immigrants and their Descendants in Canada*. Vancouver, Tantalus Research Limited.

- Hiebert, D., 2000a, Cosmopolitanism at the local level: immigrant settlement and the development of transnational neighbourhoods. *Research on Immigration and Integration in the Metropolis* 00-15
- Hiebert, D., 2000b, The social geography of immigration and urbanization in Canada: A review and interpretation. *Research on Immigration and Integration in the Metropolis* 00-12
- Hiebert, D., 1998, The changing social geography of immigrant settlement in Vancouver. *Research on Immigration and Integration in the Metropolis* 98-16.
- Hiebert, D., 1998, Immigrant experiences in Greater Vancouver: Focus group narratives. *Research on Immigration and Integration in the Metropolis* 98-15.
- Horton, J., 1995, *The Politics of Diversity. Immigration, Resistance, and Change in Monterey Park, California*. Philadelphia, Temple University Press.
- Jackson, P., 1989, *Maps of Meaning. An Introduction to Cultural Geography*. London, Unwin Hyman.
- Ley, D., et Hasson, S., 1994, *Neighborhood Organizations and the Welfare State*. Toronto, University of Toronto Press.
- Li, W., 1998, Ethnoburb versus Chinatown: two types of urban ethnic communities in Los Angeles. *Cybergéogé* 70, 10/12/98.
- Mitchell, D., 2000, *Cultural Geography. A Critical Introduction*. Oxford, Blackwell Publishers.
- Mitchell, K., 1999, Hong Kong immigration and the question of democracy. Contemporary struggles over urban politics in Vancouver, B.C. In *Cosmopolitan Capitalists. Hong Kong and the Chinese Diaspora at the End of the Twentieth Century*, ed. Hamilton, G. G., Seattle,: University of Washington Press.
- Mitchell, K., 1997, Conflicting geographies of democracy and the public sphere in Vancouver BC. *Insitute of British Geographers* NS 22: 162-179.
- Mitchell, K., 1995, Flexible circulation in the Pacific Rim: Capitalisms in cultural context. *Economic Geography* 71: 364-382.
- Mitchell, K., 1995, The Hong Kong immigrant and the urban landscape: Shaping the transnational cosmopolitan in the era of Pacific Rim capital. In Wilson, R., Dirlik, A., *Asia/Pacific as Space of Cultural Production*. Durham, Duke University Press, 284-310.
- Mitchell, K. 1993, Multiculturalism, or the united colors of capitalism?. *Antipode* 25: 263-294.

NOUVEAUX MODELES RÉSIDENTIELS DES IMMIGRANTS

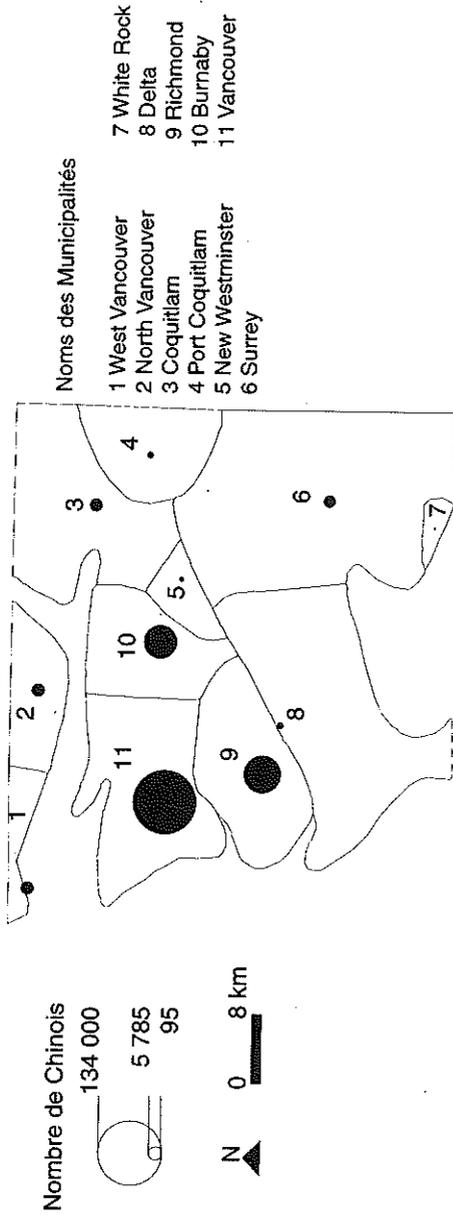
- Morikawa, M., 1998, Migration from Hong Kong and Asian modernity. Perspectives from Canada, in Cheung, S. C. H., 1998, *On the South China Track. Perspectives on Anthropological Research and Teaching*. Hong Kong: Authentic Advertising and Printing Company.
- Olds, K., 1998, Globalization and urban change: tales from Vancouver via Hong Kong. *Urban Geography* 19: 360-385.
- Ray, B. K., Haseth, G., et Johnson, B., 1997, The changing "face" of the suburbs: issues of ethnicity and residential change in suburban Vancouver. *International Journal of Urban and Regional Research* 21: 75-99.
- Rose, J., 1999, Immigration, neighbourhood change, and racism: Immigrant reception in Richmond, B.C. *Research on Immigration and Integration in the Metropolis* 99-09.
- Statistics Canada, 1996, *Census Nations Series, Ethnic Origin*. Ottawa, Housing, Family and Social Statistics Division.
- Statistics Canada, 1995, *Collecting Census Data on Canada's Visible Minority Population: A Historical Perspective*. Ottawa, Housing, Family and Social Statistics Division.
- Statistics Canada, 1995, *Profile of Visible Minorities: British Columbia, Yukon and the Northwest Territories*. Ottawa, Housing, Family and Social Statistics Division.
- Winders, J., 2000, Immigration to Vancouver: An analytical review. *Research on Immigration and Integration in the Metropolis* 00-14
- Wong, B., 1998, *Ethnicity and Entrepreneurship: The New Chinese Immigrants in the San Francisco Bay Area*. Boston, Allyn and Bacon.



Carte: T. Fournel, 1999

Figure 1 : Distribution des Chinois de Vancouver Ville (1996)
(Source : Statistics Canada, 1996)

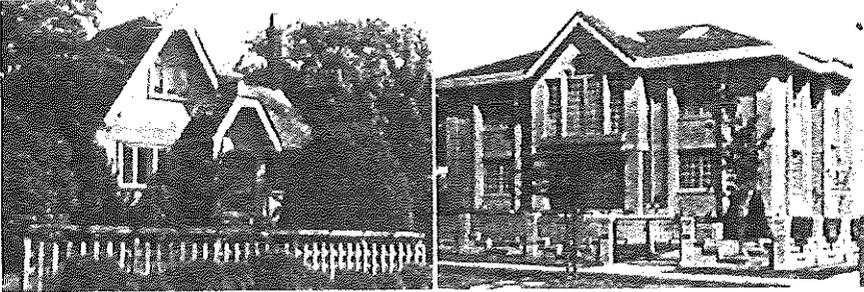
NOUVEAUX MODÈLES RÉSIDENTIELS DES IMMIGRANTS



Carte: T. Fournel, 1999

Figure 2: Distribution des Chinois du Grand Vancouver (1996)
(Source: Statistics Canada, 1996)

Thomas FOURNEL



Document 1 : Transformation du paysage dans un quartier ouest de Vancouver (Shaughnessy) : de la maison anglaise traditionnelle (gauche) à la "maison monstre" des nouvelles classes aisées de Hong Kong (droite).

Photos : Fournel, T. 1999.



Document 2 : Enseigne d'un magasin en cantonais dans un centre commercial hongkongais (Aberdeen Center) de Richmond.

Photo : Fournel, T. 1999.

JAPANESE GENERATIONS IN HIROMI GOTO'S NOVEL CHORUS OF MUSHROOMS

Mary CONDÉ

Queen Mary, University of London

An important aspect of the Canadian reception of Asian immigrants and their impact on Canadian society has always been the depiction of Asians in Canadian literature. Ever since the Eaton sisters, Edith and Winnifred, decided to construct themselves, respectively, as a Chinese writer and a Japanese writer, the question of Asian-Canadian literature has been a complex one. The interest in Hiromi Goto's very accomplished first novel is symptomatic of the current high valuation placed on Canadian fiction by immigrants or the children of immigrants. Through a blend of social realism and fantasy, and especially through an emphasis on food, Goto both satirises and fulfils the reader's expectations of three generations of a Japanese family living in Canada.

Pour mesurer l'impact des immigrants asiatiques dans la société canadienne et comprendre un aspect important de leur réception dans ce pays, l'on peut toujours prendre en compte leur description dans la littérature canadienne. Depuis que les sœurs Eaton, Edith et Winnifred, décidèrent de se construire une identité respective d'écrivain chinois et japonais, la question de la littérature canadienne d'origine asiatique s'est révélée complexe. L'intérêt porté au premier roman tout à fait remarquable d'Hiromi Goto est emblématique de la façon dont les immigrants et leurs enfants valorisent aujourd'hui la fiction canadienne. Grâce au mélange de réalisme social et de réalisme magique et surtout grâce à l'importance accordée à la nourriture, Goto parvient à satisfaire et à subvertir les attentes du lecteur confronté aux trois générations d'une famille japonaise sur le sol canadien.

An important aspect of the Canadian reception of Asian immigrants and their impact on Canadian society has always been the depiction of Asians in Canadian literature. Ever since the Eaton sisters, Edith and Winnifred, born of an English father and a Chinese mother and growing up in Canada, decided to construct themselves, respectively, as a Chinese writer and a Japanese writer, the question of Asian-Canadian literature has been a complex one. Each adopted another writing 'self', Edith choosing a Chinese identity by writing under the name 'Sui Sin Far' ('Water Fragrant Flower') and Winnifred a Japanese identity by writing under the name 'Onoto Watanna'. Winnifred, in addition, rewrote her own life by claiming that she had been born in Nagasaki rather than Montreal, and that her mother was a Japanese noblewoman, a 'fact' she repeated in her 1914 obituary of Edith in the *New York Times*, and in doing so, as Amy Ling points out, 'neatly made herself the legitimate daughter and Edith the aberration' (Ling 1990 37). For the frontispiece of her third novel, *The Wooing of Wisteria* (1902), she had herself photographed in a kimono with hair piled high in Japanese fashion, standing in front of a screen painted with wisteria and iris. The title page is decorated with what is described as 'the author's autograph in Japanese' (Ling 1990 25). Amy Ling points out that :

Mary CONDÉ

If we use an author's ethnic origin as an identifying criterion to classify her writing, then we may say, without qualms, that Chinese American fiction began with Sui Sin Far, but we may not say that Japanese American literature began with Onoto Watanna (Ling 1992 306).

But this statement in itself ignores the slippage between 'Canadian' and 'American'. One historian observes that

the experience of the Japanese Canadians was in many respects similar to that of their American cousins (Daniels 288).

This easy blurring of Japanese Canadians and Japanese Americans with the vague kinship appellation 'cousins' is echoed in the blurring of identity experienced by many Asian immigrants. Henry Moritsugu, interviewed for a collection of Asian American oral histories published in 1991, and identified as Japanese American because he is now living in the United States, was born and raised in Canada. But he reports that people usually think he is Chinese :

Like when I am in a bar, people ask me if I am Chinese or Japanese. The bartender would say, "You can't call him Chinese - he's Canadian" (Moritsugu 99).

Significantly, Moritsugu goes on to observe that 'But underneath all that, there is prejudice there' (Moritsugu 99). Cheng Lok Chua, for example, writes of the long history of North American antipathy,

a history that has perhaps not been widely witnessed in literary works or literary studies (Chua 97).

A specific, subtle form of racism is surveyed in Rachel C. Lee's account of 'Journalistic Representations of Asian Americans and Literary Responses, 1910-1920', in which she comments that

Although editorial prose condemned Asians as probable sites of infection, at the same time advertisements capitalized on the allure of the Orient to sell products. Almost every issue of *Collier's* from 1910 to 1915 carries an advertisement for tours to the East as well as ads for American-made products such as Massatta Talcum Powder, which lent one the "True Oriental Odor", and Jap-A-Lac varnish (Lee 253).

JAPANESE GENERATIONS IN HIROMI GOTO'S NOVEL

Lee goes on to analyse an advertisement for Jap-A-Lac which appeared on 4 March 1911 - and which incidentally reveals the product to be Canadian-made as well as American-made, emanating from Toronto as well as Cleveland, Ohio (Lee 255). Lee concludes that, as opposed to the black girl who is also pictured, but with a speaking part, in the advertisement,

The mute but winking Japanese girl becomes the genie in the bottle — the unknown element that distinguishes this varnish from other brands. The marketing value of this silent figure lies precisely in her potential as spectacle and in her identifiable exoticism (Lee 253).

The winking Japanese girl's identifiable exoticism of 1911 seems to lie behind an exchange in Hiromi Goto's novel *Chorus of Mushrooms* of 1994 : Murasaki's (short-lived) boyfriend Hank asks her for 'Oriental sex', and grows annoyed with what she calls 'my obtuseness, my unlearned innate sexuality' (Goto 122).

Chorus of Mushrooms won the Commonwealth Writers Prize for Best First Book, Canada and the Caribbean Region, and the interest in this very accomplished first novel is symptomatic of the current intense interest in, and high valuation placed on, Canadian fiction by immigrants or the children of immigrants. Changing attitudes over the past forty years or so can be plotted through a comparison of the correspondence about the canon-forming New Canadian Library series, launched in 1957 by the publishers McClelland and Stewart with Malcolm Ross as general editor, and a pronouncement by Smaro Kamboureli in 1991. It was McClelland who suggested the title 'New Canadian Library', explaining in a letter to Ross that this was not only to avoid such 'blatant symbols' as beavers and maple leaves, but because

we hope these books will appeal to immigrants as an opportunity to bone up on Canadian literature (Lecker 161).

Robert Lecker in *Making It Real: The Canonization of English-Canadian Literature* comments on this concept as 'crucial to the NCL marketing plan' (Lecker 161); immigrants, however, were to be exclusively pupils, not educators. Ross wrote to McClelland in reply that

the series title seems O.K. - if 'new Canadian' doesn't suggest immigrant literature and/or very *recent* literature (161).

Mary CONDÉ

By 1991, establishment attitudes and marketing plans had sufficiently shifted for Smaro Kamboureli to observe in a lecture :

Thou shalt be ethnic, our legislators say ; thou shalt honour thy mother tongue ; thou shalt celebrate thy difference in folk festivals, and thou shalt receive monies to write about thy difference (Kamboureli 53).

Surveying Japanese American writers, Stan Yogi asserts that although they write from a sense of Japanese American experience and history, they may

explore other identities and sympathies that may have little or no overt connection with Japanese American culture or communities (Yogi 147).

However, this Japanese Canadian writer is centrally concerned with the Japanese Canadian - whatever this may be. In Murasaki's conversation with Hank about 'Oriental sex', Hank asks, "'.. You're Oriental aren'tchya ?'" and Murasaki replies, "'Not really I think I'm Canadian'" (Goto 122).

Goto's novel contains many statements of this kind :

It was hard growing up in a small prairie town, the only Japanese-Canadians for miles around (121).

The danger of such seeming social realism, especially in view of the fact that Goto was born in Japan and then grew up in southern Alberta, is outlined in general terms by King-Kok Cheung in the introduction to *Articulate Silences*, in a discussion of 'the peculiar burden' imposed on ethnic writers :

Precisely because Asian American history has so often been eclipsed and manipulated, readers tend to look to biological insiders for "authentic" accounts. In view of the general ignorance and diehard stereotypes to which Asian Americans have been subjected, together with the previous lack of nationally published writes of Asian descent, the ones currently receiving literary acclaim are quickly construed to be spokespersons for the ethnic group as a whole (Cheung 12).

JAPANESE GENERATIONS IN HIROMI GOTO'S NOVEL

Elaine Kim had made the same point earlier in her emphasis on the importance of remembering that Asian American writers are not necessarily 'typical' or 'representative' (Kim xviii).

It is perhaps in order to evade this 'peculiar burden' that Goto decares in her 'Acknowledgements' that her novel is a departure from historical 'fact' into the realms of contemporary folk legend, although at the same time she seems to be laying claim to social realism in crediting three people for their part in creating accurate details. Not only does she intersperse folk tales into her narrative, but the narrative itself operates on the border between social realism and fantasy. For example, the grandmother who is such a compelling presence in the novel not only undergoes a magical transformation back into a young woman in the mushroom shed (84-85), but manages to give a world class gymnast display which bedazzles the police officers who want to test her for drink-driving (144-145), and is last seen in the novel as the already legendary Purple Mask, a bullrider at the Calgary Stampede (216-219). We are frequently brought up short by astonishing confusions about language, as when Murasaki tells her lover that she never notices an accent when they speak English together, and he has to point out to her that he has never spoken anything but Japanese with her (187), or when the grandmother comments on the disappearance of Tengu's cowboy western drawl accent, only to discover that he never had one (119).

These fantastic elements in the novel do, however, feed back into its social realism. The grandmother's comment on Tengu's 'accent' is :

feel so strangely. Here I was, listening to you with an accent in my ears, only there might not have been one on your lips. And it makes me wonder what else we filter through our ears ... (119).

Similarly, her explanation of how it was possible for her to infiltrate the Calgary Stampede is that it is

Easy enough for a woman to slip by security. If you're quietly Oriental and carrying a *furoshiki* packed with cowboy equipment and starkers as the day you were born, people are glad not to notice you (215).

This explanation, fantastic in itself, is a sharp comment on the social invisibility of the immigrant, and especially of the immigrant woman, slipping by security in the sense that, like the silent but exotic Jap-A-Lac girl

of the advertisement, she is not accorded any identity beyond that of a constructed stereotype.

Hiromi Goto challenges social expectations of immigrants throughout her novel, telling her story through the intertwining of three generations : Murasaki or Muriel, her mother Keiko or Kay, and her grandmother Obachan or Naoe. The grandmother hardly fits her own proposed stereotype of one 'quietly Oriental', since while she is living in her daughter's house she keeps up a constant stream of muttering, singing and humming, so that her daughter pleads, in vain, for peace and quiet (4).

Goto is alert to the expectations not only of society but literature : Murasaki says caustically to her grandmother,

You're supposed to be the one telling stories to me. You know, the grandmother telling stories of the past to the avidly listening grandchild and all that (172).

This is not to say that these literary expectations are not fulfilled. Only a few lines further on, the grandmother delivers this piece of wisdom to her grandchild, who is not only 'avidly listening', but clearly the embryo novelist herself :

Murasaki-chan, we have only come part way in the telling and the listening. We must both be able to tell. We must both be able to listen. If the positions become static, there can never be stories. Stories grow out of stories grow out of stories. Listening becomes telling, telling listening (172).

The telling in the novel is not through words alone, but through food. Early in their relationship, the grandmother and grandchild bond through their night-time feasting together on rice crackers and squid, noisily enough to infuriate the mother (17), whose forsaking of her own identity the grandmother plots through her choice of food, commenting bitterly,

Endless evenings of tedious roast chicken and honey smoked ham and overdone rump roast. My daughter, you were raised on fish cakes and pickled plums. This Western food has changed you ... (13).

Murasaki rediscovers her Japanese heritage through a conspicuous act of consumption : actually cooking and eating the family name *Tonkatsu* (151).

JAPANESE GENERATIONS IN HIROMI GOTO'S NOVEL

She succeeds only at her third attempt, first undercooking and then overcooking the pork cutlets, but when she does succeed, the meal draws her, her father and her mother together again after her mother's debilitating withdrawal from the world, serving as a substitute for verbal communication. As she says,

There wasn't a sudden wellspring of words, as if everything we never said burst forth and we forgave each other for all our shortcomings. We sat and ate. No one saying a word, just the smack of lips and tongues (153).

Anne Goldman remarks in her essay "I Yam What I Yam": Cooking, Culture, and Colonialism' that

reproducing a recipe, like retelling a story, may be at once cultural practice and autobiographical assertion. If it provides an apt metaphor for the reproduction of culture from generation to generation, the act of passing down recipes from mother to daughter works as well to figure a familiar space within which self-articulation can begin to take place (Goldman 172).

The meal in *Chorus of Mushrooms* is a brilliant illustration of this remark ; yet Goto goes further than Goldman in that the meal Murasaki cooks for her mother, her father and herself not only literally *means* her family (*Tonkatsu*), but is a recipe restored by the daughter to the mother. Kay has not passed the recipe down to Murasaki, but Murasaki repairs this omission by taking on the maternal (and thus ancestral) rôle, and in doing so draws her mother back to health.

Japanese food is seen in an exactly opposite way, as an offence against the mother, in a novel in which the mother is not Japanese, Meira Chand's *The Gossamer Fly*, a narrative which incidentally pays tribute to Murasaki, author of *The Tale of Genji*, the controlling presence of *Chorus of Mushrooms*, in its epigraph. In *The Gossamer Fly* the daughter, Natsuko, longing for her sick and banished Western mother, is left at the mercy of the hated servant Hiroko, who usurps her mother's position. In a moment of triumph Natsuko interprets Hiroko's serving of Japanese food not as an expression of power but as an admission of incompetence. Chand writes,

At the table Natsuko had eaten grilled eel and papery strips of black seaweed resentfully. Now, watching Hiroko at the chopping board, slicing tentacles neatly, Natsuko was filled with

Mary CONDÉ

jubilation. It is only, she thought, that she cannot make thin flaky pastry, or gravies of wine and cream (Chand 65).

The healing, celebratory Japanese meal in *Chorus of Mushrooms* does not effect a total change, but it does effect a new bonding across generations. As Murasaki says,

Mom got better and I went back to school. She still cooked her lasagna and roast chicken, her blocks of beef, but sometimes, on a holiday weekend, she would ask me to whip up something from "my little cook book," as she called it. And I knew (191).

In her meditation on 'Big Eaters, Treat Lovers, "Food Prostitutes," "Food Pornographers," and Doughnut Makers', Sau-Ling Cynthia Wong wonders whether it is possible for Asian American literature to offer representations of food and eating that exemplify 'free choice, wholeness, communality, dignity' (Wong 71). *Chorus of Mushrooms* affirms that it can. Yet Murasaki satirically conflates the classic metaphor of integration with an image of a mother serving food to her daughter in her barbed remark that her mother 'chose the great Canadian melting pot and I had to live with what she ladled' (175). Significantly, this remark occurs in a sequence about physical appearance, pre-eminently something transmitted down the generations, but which Murasaki treats very differently from her mother.

A Japanese American writer, Kesaya E. Noda, opens an autobiographical essay, 'Growing Up Asian in America', with the humorous but poignant observation that :

Sometimes when I was growing up, my identity seemed to hurtle toward me and paste itself right to my face (Noda 243).

This is echoed in Murasaki's recollection of herself aged eleven :

It was a time when I came to realize that the shape of my face, my eyes, the colour of my hair affected how people treated me. I never felt different until I saw the look crossing people's faces. I don't know if it's better to come to realize, or not realize at all. When I didn't know, I was happily innocent. When I finally noticed, the measure of my discontent knew no boundaries. Old Richard Third wasn't the only one in the winter of his life (175).

JAPANESE GENERATIONS IN HIROMI GOTO'S NOVEL

Murasaki herself is not an immigrant, but her experience here echoes Arnold Harrichand Itwaru's observation in *The Invention of Canada* that

The stranger categorized in the name and label "immigrant" is already invented as "immigrant," a distinctiveness which is also anonymous, upon arrival (Itwaru 13).

Murasaki is perceived as both distinctively and anonymously Japanese, one of the paradoxical tensions within the novel. Another of these tensions is that between the specific and the general. On the one hand, the critic Audrey Kobayashi states that

Like most cultural communities, Japanese Canadians have a shared mythology, through which they imagine their history, define their geography and probe the limits of their community (Kobayashi 216).

On the other hand, the critic David Staines states that

We might well describe the history of Canadian literature, especially as we see it in the twentieth century, as the movement from colony to nation to global village, a global village being a nation beyond nationalism, where the nation's voices are so multifaceted that the distinction between international and national is no longer valid (Staines 24).

Japanese Canadians, then, are probing the limits of a community which, it might appear, is fast become obsolete and irrelevant. In addition, Michael M.J. Fischer, in 'Ethnicity and the Post-Modern Arts of Memory' speaks of

the paradoxical sense that ethnicity is something reinvented and reinterpreted in each generation by each individual and that it is often something quite puzzling to the individual, something over which he or she lacks control (Fischer 195).

In view of these several tensions, it is not surprising that, as Wolfgang Klooss has pointed out, 'the multicultural orientation in recent Canadian writing' has been associated with a critical reconsideration of the relationship between fact and fiction (Klooss 72). This helps to explain the characteristic blending of fantasy and social realism in *Chorus of Mushrooms*. Parts of the novel are completely realistic, for example, the sequence in which Murasaki is selected to play the part of Alice in Wonderland in the school operetta. The

teacher, who has the suitably aggressive name of Mrs. Spear, tells Murasaki's mother that since Alice is an 'English girl with lovely blonde hair', Murasaki will have to wear a wig. In her ready compliance, Murasaki's mother goes further and suggests that she should actually dye her daughter's hair :

I was horrified, Mom and Mrs. Spear chatting away and dye my beautiful black hair blonde ? (177)

Murasaki, who owns rather than is owned by English literature, as her easy reference to 'Old Richard Third' makes clear, immediately hisses that she has changed her mind, and would prefer to be the Mad Hatter, wearing a hat, or the Cheshire Cat, with slanted eyes. Her mother ignores this, and that night serves a congratulatory meal which acts as a kind of parody of the healing, celebratory meal of Japanese food already described in the novel, although it occurs later in time. Murasaki sips 'sticky and cloyingly sweet' sherry and eats 'dry slices of meat with burnt pineapple rings' (178). The grandmother, who has disappeared from the household by the time of the later, truly celebratory meal, winks and smiles at Murasaki from her chair by the door, like the mute but winking Jap-A-Lac girl, her presence ignored just as Murasaki's effectively is.

That night Murasaki starts to menstruate, and is helped not by her mother but her grandmother, who then cooks her a Japanese meal of beans and rice, *sekihan*, eaten for special occasions. This dish is later identified for Murasaki by her lover, to her disappointment, since she 'wanted it for women only' (182). She is mollified when he tells her that he can make this dish himself; it is his ability to cook not only well, but gracefully and even magically, which is one of his main attractions for her (120). Yet she ultimately rejects this lover, rather to her own surprise, because he has not yet achieved her own integration into Canadian society. He survives in Canada as a kind of professional ethnic person, or acceptable representation of Japan abroad, teaching flower arranging and the art of the Japanese tea ceremony for Calgary Continuing Education. Unlike him, Murasaki has grown up in Canada, and has the advantage over him, in terms of the novel, of being simultaneously herself and her grandmother, so that when her lover says that he would like to speak with her grandmother, she can truthfully reply, "'You are '" (183). Whereas her grandmother spoke Japanese but understood English, her mother, the most shadowy figure in the novel, spoke English and refused to understand Japanese, and her father continued to read Japanese but, against his will, lost the ability to speak it, Murasaki is never taught Japanese by her family, but learns it independently. We never see Murasaki at work learning Japanese, although as a young woman she clearly speaks it very fluently, and this is one of the ways in which she 'becomes' her grandmother, as she also does by

JAPANESE GENERATIONS IN HIROMI GOTO'S NOVEL

taking over the grandmother's storytelling rôle - suggested from the outset by the fact that she is named for the author of *The Tale of Genji*.

Just as the grandmother is magically transformed into a young woman in the mushroom shed, so the granddaughter is magically endowed by the end of the novel with all the old woman's wisdom, and all her memories. To a certain extent this leap across a logical boundary, and abandonment of an 'authenticating' social realism, is concealed by the lack of a conventional chronology in the narrative.

The fact that Murasaki's confident assertion of her own Japanese beauty at the age of eleven blends into an encounter with her lover as a young woman, bridged by a coming of age celebrated by her grandmother, helps the three characters, who have in common that they can all cook Japanese food, fantastically to coalesce. When the two other characters are, as it were, removed from the equation, the lover because he is rejected by Murasaki so that she can travel on freely alone, the grandmother because she has already travelled away on a wave of fantasy, Murasaki is left as the perfectly integrated Japanese Canadian.

Hiromi Goto uses the blurring and confusion of identities, not to mention the invention of identities, which have existed from the beginnings of Japanese Canadian literature, triumphantly to her own advantage, in this novel of Japanese generations.

Mary CONDÉ

Works Cited

- Chand, Meira. *The Gossamer Fly*. (First published 1979.) London : Arena, 1984.
- Cheung, King-Kok. *Articulate Silences : Hisaye Yamamoto, Maxine Hong Kingston, Joy Kogawa*. Ithaca and London : Cornell University Press, 1993.
- Chua, Cheng Lok. 'Witnessing the Japanese Canadian Experience in World War II : Processual Structure, Symbolism, and Irony in Joy Kogawa's *Obasan*.' Ed. Shirley Geok-lin Lim and Amy Ling. *Reading the Literatures of Asian America*. Philadelphia : Temple University Press, 1992. 97-108.
- Daniels, Roger. *Asian America : Chinese and Japanese in the United States since 1850*. Seattle and London : University of Washington Press, 1988.
- Fischer, Michael M.J. 'Ethnicity and the Post-Modern Arts of Memory.' Ed. James Clifford and George E. Marcus. *Writing Culture : The Poetics and Politics of Ethnography*. University of California Press, 1986. 194-233.
- Goldman, Anne. "'I Yam What I Yam" : Cooking, Culture and Colonialism.' Ed. Sidonie Smith and Julia Watson. *De/Colonizing the Subject : The Politics of Gender in Women's Autobiography*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 1992. 169-195.
- Goto, Hiromi. *Chorus of Mushrooms*. (First published 1994.) London : Women's Press, 1997.
- Itwaru, Arnold Harrichand. *The Invention of Canada : Literary Text and the Immigrant Imaginary*. Toronto : TSAR, 1990.
- Kamboureli, Smaro. 'Of Black Angels and Melancholy Lovers : Ethnicity and Writing in Canada.' (First delivered as the Caroline Heath lecture at the Saskatchewan Writers' Guild annual literary congress, November 1991.) Ed. Gordon Collier. *Us/Them : Translation, Transcription and Identity in Post-Colonial Literary Cultures*. Amsterdam and Atlanta : Rodopi, 1992. 51-62.
- Kim, Elaine H. *Asian American Literature : An Introduction to the Writings and Their Social Context*. Philadelphia : Temple University Press, 1982.
- Klooss, Wolfgang. 'Canadian Multiculturalism and Some Recent Trends in Anglophone Writing.' Ed. Gordon Collier. *Us/Them : Translation, Transcription and Identity in Post-Colonial Literary Cultures*. Amsterdam and Atlanta : Rodopi, 1992. 65-75.

JAPANESE GENERATIONS IN HIROMI GOTO'S NOVEL

- Kobayashi, Audrey. 'Birds of Passage or Squawking Ducks : Writing across generations of Japanese-Canadian literature.' Ed. Russell King, John Connell and Paul White. *Writing Across Worlds : Literature and Migration*. London and New York : Routledge, 1995. 216-228.
- Lecker, Robert. *Making It Real : The Canonization of English-Canadian Literature*. Concord, Ontario : House of Anansi Press, 1995.
- Lee, Rachel C. 'Journalistic Representations of Asian Americans and Literary Responses, 1910-1920.' Ed. King-Kok Cheung. *An Interethnic Comparison to Asian American Literature*. Cambridge, New York and Melbourne, 1997. 249-273.
- Ling, Amy. *Between Worlds : Women Writers of Chinese Ancestry*. Oxford : Pergamon Press, 1990.
- Ling, Amy. 'Creating One's Self : The Eaton Sisters.' Ed. Shirley Geok-lin Lim and Amy Ling. *Reading the Literatures of Asian America*. Philadelphia : Temple University Press, 1992. 305-318.
- Moritsugu, Henry. 'To Be More Japanese.' Joann Faung Jean Lee. *Asian Americans : Oral Histories of First to Fourth Generation Americans from China, the Philippines, Japan, India, the Pacific Islands, Vietnam and Cambodia*. (First published 1991.) New York : The New Press, 1992. 99-103.
- Noda, Kesaya E. 'Growing Up Asian in America.' Ed. Asian Women United of California. *Making Waves : An Anthology of Writings By and About Asian American Women*. Boston : Beacon Press, 1989. 243-251.
- Staines, David. *Beyond the Provinces : Literary Canada at Century's End*. Toronto, Buffalo and London : University of Toronto Press, 1995.
- Wong, Sau-Ling Cynthia. *Reading Asian American Literature : From Necessity to Extravagance*. Princeton : Princeton University Press, 1993.
- Yogi, Stan. 'Japanese American Literature.' Ed. King-Kok Cheung. *An Interethnic Companion to Asian American Literature*. Cambridge, New York and Melbourne, 1997. 125-155.



"I'M SORRY IT'S IN FRAGMENTS" : POÉTIQUE DU FRAGMENT, SPÉCULARITÉ, JEUX RHÉTORIQUES ET NARRATIFS DANS UN PASSAGE DE *THE HANDMAID'S TALE*¹

Ifig COCOUAL
Université de Rennes 2

L'étude d'un passage, d'un fragment de *The Handmaid's Tale* (pp.279-80), de Margaret Atwood, nous permettra d'analyser les correspondances entre stratégies micro- et macro-textuelles, effets stylistiques et narratifs de cette oeuvre placée sous le signe de la spécularité et relevant d'une poétique de la fragmentation. Une analyse stylistique s'attachera à relever les nombreux procédés et figures (jeu sur les temps, anaphore, polysyndète, épanorthose, zeugme, synesthésie) qui esquissent une dialectique de l'excès et du manque et s'inscrivent dans une esthétique du paradoxe et du brouillage. Paradoxes et brouillages se retrouvent au niveau narratologique, dans l'utilisation d'autres figures (astéisme, chleuasmus ou autocatégorème) qui appartiennent à une rhétorique épideictique, et l'oscillation entre éloge et blâme participe d'un jeu plus large sur l'instance narrative. Autre paradoxe narratologique, les considérations métadiscursives que nous livre "Offred" tendent à renforcer la crédibilité du récit. Jeux discursifs et narratologiques s'analysent en parallèle avec le niveau pragmatique des actes de langage et la question de la performativité, question qui se prolonge, par exemple à travers une version parodique du cogito cartésien, en interrogation sur les rapports entre langage, identité et subversion symbolique.

The scrutiny of an excerpt, a fragment from Margaret Atwood's *The Handmaid's Tale* (pp. 279-80) leads us to an analysis of the analogies between micro- and macro-textual strategies, between the stylistic and narrative effects of this piece of specular fiction belonging in a poetics of fragmentation. Numerous devices and figures (games with tenses, anaphora, polysyndeton, epanorthosis, zeugma, synesthesia) articulate a dialectic between excess and lack, and partake of an esthetics of paradox and blurring. Paradox and blurring are also to be found on the narrative plane, as other figures (asteismus, chleuasmus) bring into play the epideictic variety of rhetoric, while the oscillation between eulogizing and blaming is part of a larger game with the narrative instance. In another narratological paradox, "Offred" 's metadiscursive musing is instrumental in reinforcing the tale's credibility. Discursive and narratological games have counterparts on the pragmatic level of speech acts and the question of performativity which, through a parodic re-writing of the Cartesian cogito, turns into a questioning of the links between language, identity and symbolic subversion.

Le récit d' "Offred" possède "*a certain reflective quality*" (p.315), signe d'appartenance du roman à la mouvance du "récit spéculaire". La spécularité, linguistique ou narrative, n'est en aucun cas une exclusivité postmoderne, mais en est assurément l'un des éléments constitutifs. Au niveau de la lettre-même, dans la "*collection of palindromes*" de Tony (*The Robber Bride*, p.149), ou de la procédure narrative, dans le texte dystopique, les jeux spéculaires sont un

¹ Margaret Atwood, *The Handmaid's Tale*, Vintage 1996 [1985], pp. 279-80.

élément récurrent du corpus atwoodien. Du courant postmoderne à *The Handmaid's Tale*, en passant par l'oeuvre d'Atwood, on peut glisser jusqu'à une entité plus petite, la page, sélectionnée à des fins de commentaire, "déchirée" en vue d'une explication de texte. Un passage en particulier (pp.279-80), une feuille, une page, combine poétique du fragment et jeux spéculaires ainsi que narratologiques. On regardera la page imprimée, et au dos de la page (peut-être pas "sous" la page, malheureusement), acte de sélection arbitraire qui n'est que l'une des nombreuses violences auxquelles l'étudiant soumettra le livre, après en avoir corné les pages, gribouillé les marges, et après avoir tenté de lui imposer la rationalité d'un discours critique, et qui, point peut-être positif, est en partie l'expression d'un désir d'interaction avec cette oeuvre fascinante.

Le passage qui nous intéresse est l'un des nombreux lieux de réflexion métanarrative que compte *The Handmaid's Tale*. Composé de trois blocs typographiques, et placé sous le signe d'une poétique postmoderne de la fragmentation et du paradoxe, il participe d'une triple spécularité à travers laquelle le je-narrateur de la narratrice commente à la fois le je-narré, son récit et le langage.

UN TEXTE PARADOXAL, UNE POÉTIQUE POSTMODERNE

Mettant en oeuvre une dialectique paradoxale de type narcissique (*inopem me copia fecit*) ou hamlétienne ("*plentiful lack*") appliquée au langage, ce texte est un texte paradoxal, placé sous le signe du trop et du trop peu, de l'abondance et du manque. Les marqueurs de l'excès sont très nombreux, et parfois couplés avec la figure de répétition qu'est l'anaphore :

there is so much else getting in the way, so much *whispering*, so much *speculation* about others, so much *gossip that cannot be verified*, so many *unsaid words*, so much creeping about and *secrecy*. And there is so much ... (p.279)

On remarque ici que l'abondance est celle d'un manque, d'un vide, d'une incertitude, d'une négation. Le premier paragraphe présente une abondance de comparatifs :

I wish it were more civilized. I wish it showed me in a better light, if not happier, then at least more active, less hesitant, less distracted by trivia. I wish it had more shape.

POÉTIQUE DU FRAGMENT

Cette rhétorique du relatif et du compromis s'accompagne d'hésitations de la pensée et de reformulations syntaxiques ; cette forme d'épanorthose (retouche correctrice), comme dans "*if not ..., then at least*", s'accompagne de polysyndètes, accumulations de liens coordinatifs, omniprésents dans ce passage :

I wish it were about love, or about sudden realizations important to one's life, or even about sunsets, birds, rainstorms, or snow (p.279).

And there is so much time to be endured (...); and then all at once these red events, like explosions, on streets otherwise decorous and matronly and somnambulant (p.279).

La polysyndète, figure d'abondance linguistique, de non-clôture, signale aussi une certaine confusion, une imprécision, une difficulté à décrire par le biais du langage. On retrouve cette difficulté à nommer et à définir dans un passage saturé par la négation et la restriction :

I went back to Nick. Time after time, on my own, without Serena knowing. It wasn't called for, there was no excuse. I did not do it for him, but for myself entirely. I didn't even think of it as giving myself to him, because what did I have to give? I did not feel munificent, but thankful, each time he would let me in. He didn't have to (p.280).

La polysyndète fonctionne de façon complémentaire avec l'asyndète, absence de coordinations explicites :

I went back to Nick. Time after time, on my own, without Serena knowing. It wasn't called for, there was no excuse (p.280).

Autre figure de "désordre" ou de disjonction, de rupture syntaxique, l'anacoluthie :

I would hurry across the few feet of illuminated lawn, the searchlights were back on again, expecting at any moment to feel the bullets ... (p.280)

où il n'y a pas coréférence entre le sujet implicite de *expecting*, qui est *I*, et le sujet du segment qui précède, *the searchlights*. La polysyndète peut se doubler d'un zeugme :

if I meet you or if you escape, in the future or in Heaven or in prison or underground, some other place (p.279).

La dissymétrie sémantique temps / espace, *future / prison*, est en rapport avec les brouillages synesthésiques, le toucher qui remplace la vue dans l'obscurité ("*I would make my way by touch*", p.280) ou qui décrit un son ("*it sounded so metallic*", p.280). Le temps est par ailleurs décrit en termes de nourriture ou de brouillard, poéticité de la comparaison soulignée par l'allitération : "*time heavy as fried food or thick fog*" (p.279). Cette confusion des perceptions est mise en parallèle avec la confusion temporelle, le brouillage des temps grammaticaux, dans l'alternance du présent et du passé notamment ; introduits par des énoncés endo-cataphoriques au présent "métanarratif" ("*This is the story, then*", puis "*Here is how it goes*", p.280) le premier "récit" est au passé ("*I went back to Nick ...*", p.280) alors que le second est au présent ("*He opens the door ...*", pp.280-1). Cette alternance a plusieurs effets ; on peut lire un brouillage "gratuit", ou bien une stratégie énonciative contrastive complexe, fondée sur les différents effets de sens des temps grammaticaux : en vertu de la non-synchronicité de la narration et de l'événement, le présent peut être ressenti comme immédiateté du souvenir, ou comme tendant à l'universel, la stase.

L'abondance de signes n'empêche pas, bien au contraire, une certaine confusion des sens, un manque du sens. Néanmoins, si la rupture et la confusion sont marquées stylistiquement, le texte n'est pas entièrement incohérent. On pourrait opposer ici sa cohésion textuelle² et sa cohérence référentielle/sémantique, plus limitée. Pour postmoderne qu'il soit, le récit n'est pas entièrement déstructuré. On a déjà mentionné les anaphores stylistiques/rhétoriques ; il faut aussi parler de l'anaphore textuelle/discursive. Ainsi de "*So I will go on. So I will myself to go on*" (p.280), où l'anaphore, la reprise textuelle marquée par *so* est doublée d'une anaphore stylistique/rhétorique avec la répétition de ce même *so* en début de phrase. De même, "*After all you've been through*" (p.280) a valeur de récapitulation et de clin d'oeil au lecteur. Avec "*I am coming to a part you will not like*" (p.280), on voit la progression du récit et les annonces, les prolepses, qui sont accompagnées de cataphores : "*This is the story, then*" et "*Here is how it goes*" (p.280). Pour autant, cette cohésion n'est que de surface, et l'on peut objecter

² Reste d'ordre qui peut distinguer certains textes postmodernes des œuvres les moins "reader-friendly" du courant moderniste.

POÉTIQUE DU FRAGMENT

que les annonces sont souvent trompeuses et que la narratrice (ainsi que l'auteur, réel et implicite) se joue des destinataires et de leurs attentes.

La fragmentation, au niveau macrostructural cette fois, est explicitement mentionnée par Offred :

I'm sorry [this story]'s in fragments, like a body caught in crossfire or pulled apart by force (...) But I keep on going with (...) this limping and mutilated story (p.279).

La mutilation symbolique des femmes, leur réduction à une fonction biologique, est mise en parallèle avec le côté fragmentaire du récit d'Offred, souligné de façon iconique par les nombreux blancs typographiques. La métaphore du texte comme corps rappelle celle du corps comme texte, commune à la Renaissance où le monde "naturel" est un ensemble de signes, de traces à lire et à déchiffrer. Textualité et sexualité semblent se mêler en une pénétration violente ("*a body caught in crossfire*", p.279 ; "*to feel the bullets rip through me*", p.280). De même, il y a une violence dans l'acte de dire -de re-dire (ce qui problématise d'ailleurs le statut du récit) :

it hurts me to tell it over, over again. Once was enough : wasn't once enough for me at the time ? But I keep on going with this sad and hungry and sordid, this limping and mutilated story (p.279).

La polysyndète dans la caractérisation syntaxique du récit est peut-être mimétique, au niveau global, d'une *différance*. Élément d'une écriture féminine, le texte-comme-corps présente aussi une "allégorie de lecture", peut-être envisagée comme acte (symbolique) violent, l'idée de *crossfire* impliquant quant à elle tension, déchirement, fractures du texte et du sens...

COMME IL VOUS PLAIRA : STRATÉGIES RHÉTORIQUES ET NARRATIVES

Au-delà d'une esthétique post-moderne et féministe/féminine de la fragmentation (relative ?) du corps textuel, ce passage, éminemment rhétorique, appartient au genre épictictique (démonstratif)³, même si l'on doit prendre garde à ne pas trop rationaliser le discours. La double mise en abyme d'Offred elle-même et de son récit contribue, paradoxe du métadiscours, à crédibiliser le

³ Genre épictictique susceptible de se transformer en judiciaire sous le régime de la dystopie.

récit. Offred s'auto-analyse en fonction des critères du bien et du mal, de l'axiologie du lecteur, et le passage oscille entre blâme et éloge. Offred semble faire son autocritique lucide, sans complaisance, mais peut-être faut-il lire ce passage comme astéisme, figure macrostructurale selon laquelle "un discours apparemment dépréciatif (de blâme) s'interprète, pour des raisons largement macrocontextuelles, en discours d'éloge, de faveur, ou d'orientation nettement positive"⁴. Dans un premier temps, ou à un premier niveau, Offred s'accuse et se décrédibilise. La présence énonciative du je-narrant est marquée à de multiples niveaux : choix de qualificatifs dépréciatifs ("*reckless*", "*stupid*", "*I did not behave well*", p.280) ; dans le bloc typographique central (p.280), le modal *would* est le signe d'une intervention de l'énonciatrice, qui attribue une caractéristique, une volonté, à un sujet grammatical, le je-narré, ici en contexte négatif et avec une insistance quasi-obsessionnelle. L'emploi de la forme en BE + -ING vient redoubler les effets de sens de mise en abyme du moi :

By telling you anything at all I'm at least believing in you, I believe you're there, I believe you into being (p.279)

On passe, par le polyptote *believing/believe*, du commentaire, avec la forme progressive, à un emploi performatif, avec la forme simple. Le linguiste Pierre Cotte parle à propos de la forme périphrastique en BE + -ING de "dédoublément du sujet"⁵. Tout concourt, donc, à cette isotopie d'auto-commentaire critique. A un second niveau, cependant, on peut s'interroger sur la stratégie rhétorique d'Offred. Peut-être y a-t-il dans ce passage un autocatégorème, Offred s'accusant elle-même pour mieux se justifier. Elle s'excuse et regrette ("*I wish [this story] showed me in a better light*", "*I'm sorry*"), insiste sur la difficulté de sa position de dépendance ; par la référence aux *flowers*, elle se re-situe dans le chronotope de la nature que Shannon Hengen⁶ associe aux Servantes et à leur domination par le pouvoir. Ses visites régulières à Nick ("*Time after time*", "*Each time*", modal *would*, p.280) la replacent dans ce temps cyclique de la nature et de la sexualité auquel le pouvoir essaie de la confiner (Hengen, Kristeva). De plus, l'utilisation du génitif générique/qualitatif "*a beggar's knock*" et des modaux *could* et *might* (p.280) souligne sa passivité et sa dépendance vis-à-vis de Nick. Participant à la fois de la mise en accusation (lâcheté) et de la justification (circonstances atténuantes, "contexte"), l'insistance sur la passivité reste ambiguë. Ce qui est intéressant dans cette stratégie n'est pas tant de savoir, dans une analyse

⁴ Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique*, Le Livre de Poche, 1992, p. 63.

⁵ Pierre Cotte, *Grammaire linguistique*, CNED/Didier-Erudition, 1997, p.98.

⁶ Shannon Hengen, "Dialogic Time and *The Handmaid's Tale*", in Marta Dvorak (éd.), "*The Handmaid's Tale*", Margaret Atwood, Ellipses, 1998.

POÉTIQUE DU FRAGMENT

psychologisante/référentielle, si Offred est "bonne" ou "mauvaise", ou si elle parvient à se "racheter", mais le fait même qu'il y ait ambiguïté, duplicité de la narratrice, manipulation du lecteur (manipulation qui se complique si l'on tient compte, au niveau macro-textuel, des stratégies de l'auteur implicite qui manipule narratrice, narrataires et lecteurs). Le mouvement de *captatio benevolentiae* est indissociable de la relation narratrice / destinataire :

After all you've been through, you deserve whatever I have left,
which is not much but includes the truth (p.280).

Cohésion textuelle, clin d'oeil, appel à la complicité du lecteur, cette phrase doit aussi le mettre en garde : la *vérité* n'est qu'incluse, un élément parmi d'autres, et l'abondance des premiers paragraphes récapitulatifs ("*so much*") laisse la place à *not much*.

Ce passage participe bien d'un jeu avec le lecteur, par le biais du métadiscours. La stratégie rhétorique de dépréciation / justification se retrouve dans la stratégie narrative, qui fonctionne selon la même dialectique de critique et de justification, de mise en doute et d'authentification. Offred insiste sur la difficulté qu'il y a, qu'elle a, à narrer :

I wish this story were different. I wish it were more civilized. I wish it showed me in a better light, if not happier, then at least more active, less hesitant, less distracted by trivia. I wish it had more shape.

(...) Maybe it is about those things, in a sense ; but in the meantime there is so much else getting in the way (...)

I'm sorry [this story]'s in fragments (...) But there's nothing I can do to change it.

I've tried to put some of the good things in as well.

(...) I will try nonetheless to leave nothing out (pp.279-80).

En mettant en avant la difficulté de la narration, le côté peu flatteur pour elle des faits relatés, mais aussi leur incontournable présence ("*nothing I can do to change it*") la narratrice, tout en soulignant sa subjectivité ("*I've tried...*"), sa présence narrante et créatrice, et le caractère *construit* du récit, accrédite l'idée d'un "hors-texte", d'un "déjà-là", d'un *donné*, l'antériorité et le caractère inévitable du fait par rapport au récit qui le transmet. Paradoxe du métadiscours, on retrouve le pacte de fiction, le récit prétendant décrire ce qu'en fait il crée. Offred manipule le lecteur-destinataire, par ses questions ("*where would we be without them ?*"; "*wasn't once enough for me at the time ?*", p.279), qui sont, au niveau perlocutoire, une invitation, une obligation à entrer

dans le texte. Par ses adresses directes au destinataire, désigné, inscrit dans le texte par le déictique *you*⁷, elle l'oblige encore à entrer dans son récit : "*I will hear [your story] too if I ever get the chance, if I meet you or if you escape*" (p.279) : voilà le destinataire prisonnier, non seulement du récit d'Offred, mais du régime du Gilead, ou de son propre régime, qui n'est après tout que le précurseur de la dystopie. Offred est aussi l'origine des actes de langage/discours et des énoncés performatifs : "*I believe you into being*". Le pouvoir magique du langage a cependant ses limites : il repose sur la confiance, la croyance (*believe*). Les conditions de succès (*felicity conditions*) de cet acte de discours sont-elles réunies ? Peut-être. Sans doute, après tout, puisque nous sommes bel et bien "là" et que par notre lecture nous coopérons. Pour Umberto Eco, "le Lecteur Modèle est un ensemble de conditions de succès (...), établies textuellement, qui doivent être satisfaites pour qu'un texte soit pleinement actualisé dans son contenu potentiel"⁸. Cette utilisation du performatif explicite la théorie d'Eco selon laquelle le texte présuppose et *institue* son lecteur modèle. Il y a là une certaine coercition, une manipulation du lecteur, qui entre de force dans le texte. Néanmoins, *there* (p.279) n'est pas *here*, et la présence de l'autre au bout du récit n'est peut-être qu'une illusion. *There*, en effet, fait aussi partie de la sphère spatio-temporelle du *not here* mentionnée juste avant. La rencontre actuelle avec un destinataire est en fait placée sous le signe d'un hypothétique futur :

I will hear [your story] too if I ever get the chance, if I meet you or if you escape, in the future or in Heaven or in prison or underground, some other place (p.279).

La polysyndète marque la surcharge d'hypothèse, et le *will*, par l'antanaclase, reste ambigu, oscillant entre volonté, voire *wishful-thinking*, et prédiction :

I will hear [your story] too (...) I will your existence (...) So I will go on. So I will myself to go on (pp.279-80).

Offred manipule les attentes du lecteur. Elle le domine et détermine son interprétation ("*a part you will not like at all*"), le mettant au défi de la contredire, tout en jouant sur les clichés littéraires ("*sudden realizations important to one's life*", p.279). En faisant suivre "*the most incredible benevolence and luck*" de "*I told you it was bad*" (p.280), Offred fait son auto-

⁷Ce qui tend à confondre lecteur implicite et destinataire du message oral ; parfois *you* signale un dialogue d'Offred à Offred ("*you stupid shit*", p. 239)

⁸ Umberto Eco, *Lector in Fabula. Le rôle du lecteur*. Grasset / Le Livre de Poche, 1985, [1979] p. 77.

critique paradoxale, mais la subversion est bel et bien là, dans le fait même de dire, de se réapproprier le langage, son corps, la nature même.

"I TELL, THEREFORE YOU ARE" (P. 279) : LANGAGE, SUBVERSION, IDENTITÉ, SURVIE

Ainsi les fleurs, mentionnées sur le mode ironique et allitératif ("*Flowers, for instance, because where would we be without them?*"), peuvent être associées non plus au chronotope de la nature comme prison des Servantes mais au chronotope de la subversion, où nature et pouvoir coexistent, comme dans le jardin de Serena :

There is something subversive about this garden of Serena's, a sense of buried things bursting upwards, wordlessly, into the light (p.161).

Sa relation avec Nick n'est pas qu'abandon, après tout, elle est aussi transgression : il s'agit bien de briser des règles ("*break any more rules*", p.280). Le "*it was bad*" et le "*a part you will not like at all, because in it I did not behave well*" (p.280) signaleraient que, contrairement aux attentes de certains lecteurs, la conduite d'Offred ne sera pas héroïque. Offred n'est pas Moira, elle ne se rebelle pas ouvertement contre le système. La véritable transgression, et à long terme la plus significative car c'est la seule qui parvienne, "écho des ténèbres" (p.324), jusqu'à un public, réside dans le fait même de *dire*. Le caractère post-moderne du texte apparaît aussi dans sa réflexion explicite, didactique, sur le langage. Le langage, instrument de la coercition symbolique dont sont victimes, entre autres, les Servantes, est ici l'objet d'une réappropriation par Offred, dont la parole résiste à la clôture de la répression et survit à la tyrannie. Offred se pose comme sujet dans la langue à travers sa parodie du cogito cartésien ("*I think, therefore I am*") : "*I tell, therefore you are*" (p.279). Le fait que *you* "remplace" *I* dans l'apodose de cette phrase, et que *tell* se substitue à *think*, au-delà de l'effet parodique et humoristique, nous oriente vers une remise en cause des notions classiques de sujet et de pensée. D'une part, le sujet ne se définit plus dans l'isolement, mais par rapport à l'autre (*you*) ; nous sommes loin des "conceptions égologiques et monologiques [...] de la subjectivité"⁹ ; la personne se conçoit alors dans l'intersubjectivité. D'autre part, le sujet ne se définit plus tant par la pensée que par le discours, la communication (*tell*), ce qui peut être vu comme une remise en question du primat ontologique de la pensée par rapport au langage. Ceci se

⁹ In Françoise Armengaud, *La Pragmatique*, "Que Sais-Je ?" 2230, P.U.F, 3ème édition, 1993, pp. 112-9 *passim*.

rapproche des conceptions dialogiques de Francis Jacques et de son "*ego communicans*" : "tant le fait de la subjectivité que le statut de personne sont dérivés du factum communicationnel".

Offred s'approprie aussi symboliquement tout le système qu'est la langue. Benveniste considère le fait de dire *je* comme un "acte individuel d'appropriation"¹⁰, trois termes qui s'opposent à la passivité, l'anonymité et le v(i)ol auxquels sont soumises les Servantes. Le fait même de *dire*, de raconter, est une transgression dans le système communicationnel / symbolique totalitaire de Gilead. Par le langage, Offred se transforme en sujet d'énonciation, non plus en objet d'appropriation, et fait du système qui l'opresse un objet de discours et de commentaire. Son discours est de plus, spéculaire, il porte sur du discours, sur lui-même, position métadiscursive critique qui est une position de pouvoir symbolique. Elle fait oeuvre de conteuse et de poète¹¹, ses métaphores, comparaisons, allitérations, son ironie surtout, s'opposant au langage strictement encadré et référentiel du pouvoir¹², qui interdit jusqu'au jeu de Scrabble.

TOUT EST BIEN QUI NE FINIT PAS

Le discours réflexif et subversif d'"Offred", bien qu'il joue avec les conventions du vraisemblable pour finalement augmenter la crédibilité du récit, illustrant en cela les pouvoirs du métadiscours critique, est aussi une remise en question du récit, sur le mode du paradoxe du menteur (croyez-moi / ne me croyez pas), cas particulier de *double-bind*. Conte de la mémoire, de la personne, du corps, de *l'individu* peut-être même plus que de la *femme*, texte de fractures, de tensions, de *différance* ("*hesitant, (...) distracted by trivia (...) so much else getting in the way*", p.279), il appelle une reconstruction du lecteur,

¹⁰ Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale, Vol.2*, Gallimard 1994 [1974], p.82.

¹¹ Dimension poétique qui est, bien sûr, aussi le fait de l'auteur implicite, responsable de l'énoncé global qu'est *The Handmaid's Tale*. Sans doute faut-il voir, dans cet ouvrage qui nous offre peut-être deux "Handmaid's Tales" -celui dont l'auteur est pluriel et problématique, qui n'acquiert son titre que par une opération idéologiquement chargée de nomination (p.313), et celui qui le contient, avec la photographie de l'auteur réel sur la troisième de couverture dans certaines éditions-, une problématique de l'autorité de l'auteur, instance démultipliée par les jeux du double et du spéculaire.

¹² Dont les jeux avec le code sont pour la plupart des néologismes et des mots-valises façon *Newspeak* qui s'insèrent dans un discours idéologique ultra-normatif et répressif.

POÉTIQUE DU FRAGMENT

reconstruction qui peut se faire appropriation et récupération, comme dans le dysphorique / dystopique nouveau métadiscours du récit que constituent les "*Historical Notes*", structure encadrante du macrodiscours de l'Histoire et du pouvoir, et l'interprétation du très positiviste Pieixoto. Entre fragmentation et ordre, entre oral et écrit, entre corps et texte, entre discours et métadiscours, éternellement différent à lui-même, le Conte de la Servante reste irréductible à ses gloses et reconstructions idéologiques, échappant par là à la clôture.



NUNAVUT : A FUTURE IN THE MAKING

Marie LE MEITOUR
Université de Toulouse Le Mirail

When Nunavut was created in 1999, most of the media which covered the event insisted on the difficulties that the Inuit people had to face, and seemed more interested in Premier Paul Okalik's past drinking problems than in the very essence of the project. Inevitably this biased image of the new territory created misunderstandings as to the Inuit's genuine aspirations. The purpose of this article will thus be to throw some light on this unprecedented experience by analysing the genesis of Nunavut and describing the various stages of its creation while aiming at gaining some insight into the meaning and the implications of the new territory.

Lors de la création du Nunavut en 1999, la couverture médiatique dans son ensemble s'attardait sur les difficultés auxquelles le peuple Inuit devait faire face et semblait s'intéresser davantage aux anciens problèmes de boisson du Premier Ministre Paul Okalik, qu'à la véritable essence du projet. Inévitablement, cette image réductrice du nouveau territoire a généré des malentendus quant aux aspirations des Inuit. Cette étude se propose donc de faire la lumière sur cette expérience sans précédent. Elle analysera la genèse du Nunavut et les différentes étapes de sa création, et s'attachera également à comprendre la signification et les enjeux de ce nouveau territoire.

The name "Nunavut"¹ epitomizes the fact that the creation of this new territory is to be ascribed to the Inuit people's determination. Nunavut is definitely an attempt by the Inuit to regain control over their lives and destiny in order to ensure the survival of their culture and people. Nunavut has a public government and not an ethnic government, a crucial distinction meaning that a person does not have to be Inuit to live in Nunavut and to take part in its political life. Nunavut is a land open to everyone, Inuit and non-Inuit alike. Still, since 85% of the population of Nunavut are Inuit, they will be able to shape a government as well as social structures that suit their culture and traditions and that correspond to their aspirations. Nunavut will reflect first and foremost Inuit needs and traditions.

One common misunderstanding about Nunavut is that the new territory seceded from Canada to become an independent Inuit state. Such a belief ignores the core principle of Nunavut which is not the separation from Canada, but the creation of a new territory within the frame of the Canadian constitution and within Canada's geopolitical influence. Nunavut is part and parcel of the Canadian federation. Of course, the predominantly Inuit population and the promotion of Inuit culture will make Nunavut slightly

¹ Nunavut means "our land" in Inuktitut.

different from the other Canadian territories² but still, it will be perfectly integrated into the Canadian Confederation. With the creation of Nunavut, Canada is experimenting new constitutional schemes while satisfying the Inuit's claim to self-government.

Nunavut has an original mode of governance since it allows an ethnic group to achieve self-determination through a public government established within the traditional framework of the Canadian constitution. And in order to understand how significant Nunavut can be for the Inuit people, one has to keep in mind that this particular mode of governance reflects the compromise reached by the federal government and the Inuit after a long and painful process which started with the settlement of the white man in the Arctic.

FROM THE ESKIMO TO THE INUK³ : THE GENESIS OF NUNAVUT

The first "Qallunaat⁴" to settle in the Arctic were the whalers who conquered the far North during the 19th century. There, they met a people to whom they gave the pejorative name : "Eskimo," a term that is believed to have come from an Algonquian Indian word meaning : "eater of raw flesh". In their wake the whalers brought diseases and death, and within a short period of time almost wiped out the whales, a staple resource on which the Inuit had been relying for generations. At the turn of the century the whaling industry was replaced by fur trading and in 1909 the Hudson's Bay Company set up a trading post in the North. The Arctic fur trade was to have serious repercussions on the Inuit lifestyle. For the first time, hunting lost its status as a predominant activity and trapping, which was not a traditional occupation, soon took the lead in providing growing access to imported goods such as flour, tea, sugar, tobacco, alcohol, clothes, weapons and ammunition. Trapping was not a group activity and trapping territories had to be delimited. Consequently, trapping gradually eroded the traditional concept of team work that had been crucial to the Inuit people survival in the extreme climate of the Arctic. Furthermore, profits from work or hunting were no longer shared

2 There are three territories in Canada : the Yukon, the Northwest Territories and Nunavut.

3 Inuit is a word which means "the people" in Inuktitut. Inuit is a plural and Inuk is its singular form, while the adjective Inuit is invariable.

4 Qallunaat is the word Inuit use to refer to white people. It means "the ones with bushy eyebrows".

NUNAVUT : A FUTURE IN THE MAKING

willingly. Finally, fur trading made the Inuit dependent on the fluctuations of an international commodity market that meant nothing to them.

Religious communities were also establishing themselves throughout the Arctic. Christian communities were the first groups of foreigners who introduced changes intentionally into the traditional way of life by converting the Inuit to the Christian faith. The growing presence and influence of Catholic priests, Anglican ministers as well as other missionaries resulted in the conversion of almost the entire Arctic population. The impact of religion was both negative and positive. On the one hand, conversion to Christianity impoverished the Inuit culture as the Inuit were forced to abandon many shamanistic rites and religious practices. On the other hand, the missionaries introduced the syllabic writing⁵ and also provided the Inuit population with basic medical services. The Canadian government therefore entrusted the religious communities with the entire running of health and education services while governmental presence was mainly felt in police and military activities until the 1950s.

After the Second World War, the federal government and the Canadians became increasingly aware of the existence of the Inuit and of their utmost destitution. Infant mortality was high, epidemics and starvation were rampant, access to education at all levels was limited and social welfare otherwise taken for granted by other Canadians was not made available. The federal government could no longer delay the implementation of policies targeted at Northern populations specifically.

Progressively, the Canadian government removed the army from the North and established a more generalised and paternalistic control over the region. Though well-intentioned, this governmental presence was to have such an adverse impact on almost every aspect of Inuit life that some people have gone so far as to describe it as "cultural genocide"⁶.

The implementation of new social measures implied that the nomadic Inuit groups first had to be turned into a sedentary population. As a result, the federal government encouraged the Inuit to establish themselves during the

⁵ Before the arrival of missionaries, Inuit culture was almost exclusively oral. The introduction of the syllabic writing helped preserving the Inuit language and today it is still used by many Inuit in their everyday life. For further details, read Michèle Therrien, *Printemps inuit, naissance du Nunavut*, Indigène édition, 1999, p. 86.

⁶ Jean Morisset, *Les chiens s'entre-dévorent, indiens, blancs et métis dans le Grand Nord canadien*, Nouvelle optique, 1977.

1950s in permanent communities, where services were centralised and expenditures rationalised. It is however important to point out that many Inuit did not settle in those camps voluntarily. Many of them were forcibly removed by the government and resettled in central communities⁷.

In those artificially created communities, decision-making exclusively lay in the hands of people from the South. The lack of understanding between the Inuit who spoke Inuktitut and the new comers (mainly civil servants) who spoke either English or French, led to confusion. Jobs were scarce in those communities situated far from any economic activity, especially as federal jobs were filled by non-Inuit who, alone, were qualified for administrative work. The only jobs left were mostly unrewarding part-time jobs. As a consequence, most Inuit families had to live almost exclusively on social welfare. The Inuit, for whom survival had been a permanent struggle, found unemployment and boredom unbearable. As a result, a growing trend towards alcoholism became sharply noticeable among local populations, and instead of integrating with Canadian society and economy, the Inuit became social outcasts.

To understand the scope and the meaning of the Nunavut project, it is important to measure the rapidity and the deep impact of the social and cultural changes experienced by the Inuit in this neo-colonial context. Indeed, the changes brought about by economic and social development also turned out to have indirect consequences on the northern population. The traditional patterns of authority -such as respect for the elders- were largely eroded by new social and economic forces. Single-parent families, which were almost inconceivable in traditional Inuit society, became more frequent. Traditional cultural practices as well as knowledge and use of the native language declined dramatically. Finally, the Inuit were afflicted by all the plagues of modern society : drug-addiction, alcoholism, unemployment and youth suicide, all of which were the external signs of a deep social crisis.

In their confrontation with the white man's civilisation, the defeated Inuit lost their pride and found themselves facing the enormous challenge of preserving the vestiges of their cultural differences, and especially their language, the preserver of traditions. The distinct culture of the Inuit, which was perfectly adapted to Arctic living conditions, had been for centuries the cement of their everyday life. And it was precisely to defend their culture that they now set about building a project of their own and dreaming of a modern

⁷ On this issue read the official inquiry by the Royal Commission on Aboriginal Peoples, *The High Arctic Relocation : a report on the 1953-55 relocation*, (3 vol.), Ottawa : Supply and Services Canada, 1994.

NUNAVUT : A FUTURE IN THE MAKING

society adapted to their needs. In order to protect this project and to be the architects of their own destiny, they had to develop a new economic and political power in which they, too, would have the place they deserved. At the very beginning of the 1960s, the Inuit became aware of the fact that their survival as a distinct people depended on their capacity to organise themselves and to defend their rights over a territory they had occupied for centuries. The Nunavut project derives from that awareness.

The 1960s brought about incredible changes and great turmoil throughout the world. In the North, the young Inuit who were sent to southern high schools or universities soon became aware of those world-wide changes. The decolonisation process had started a decade before⁸ and more and more countries and peoples began to claim they had an identity of their own and to proclaim their right to freedom. The newly created notion of a "Third World"⁹ made its way into the minds of the young Inuit who were also deeply influenced by such leaders as Gandhi, Martin Luther King, and later Nelson Mandela. In the United States and in Canada, some native peoples began to assert their own identity and to demand self-determination. In that new context, the first generation of educated Inuit, who were well versed in both Inuit and southern cultures, used the tools they had been given to agitate for a greater autonomy.

Southern universities truly revealed themselves as open gates towards freedom for the young native élite. First, those educated Inuit no longer had to deal with such go-betweens as interpreters and civil servants to avoid the "tricks" of modern life. Then, they progressively became able to fully realise what was happening to them and to their people and demanded that southern society adapt to their needs. The Inuit started to get organised, fought for their aboriginal rights to be acknowledged, and gradually managed to fashion a political consciousness of their own. Ironically, the economic development of the North was an element of paramount importance in the shaping of that political awareness, since it helped to unify the Inuit people.

Everything started with the cooperatives which were formed in the early 1960s to develop community-based businesses designed to help stimulate the local economy. The idea was to provide services and employment opportunities for the benefit of the entire community. With the cooperatives, the Inuit achieved a relative economic independence. But above all, the cooperatives allowed the Inuit to get organised politically since they acted as

⁸ India, for example, became independent in 1947.

⁹ Bandung, 1955.

“political forums” for the Inuit residents of communities. Both in the social and political fields, the cooperative movement became the first regional forum in Inuit modern history. Those movements were a breach in the overpowering control the federal government had on the territory. The creation of cooperatives allowed the Inuit’s appropriation of the institutional sphere which used to belong to the Qallunaat exclusively. With the cooperative system, the Inuit laid the economic and political foundations of Nunavut and they were now determined to take an active part in the building of their future.

Another way for the Inuit to become involved in political life was the creation of aboriginal associations in the early 1970s. After the discovery in 1968 of a new oil site in Prudhoe Bay (Alaska), oil prospectors flocked to the North. The expansion of hydrocarbon exploitation in the Arctic soon became a cause for concern for the Inuit as they feared its damaging consequences on their society, environment and economy. It was thus with a sharpened sense of identity and political consciousness that the Inuit élite mobilised to make itself heard. The Inuit wanted to know how the land they were living on was to be used by the Government of Canada. Because their culture was so closely related to the land, the Inuit also started to organise pressure groups and associations on environmental issues. In 1971, a national Inuit organisation was formed: the Inuit Tapirisat of Canada (ITC), which means “Inuit Brotherhood of Canada.”

The ITC was the result of the Inuit’s growing desire to take matters into their own hands. Right from the start, the ITC spoke for the Inuit on economic, environmental, educational and political issues. The organisation made a point of preserving the culture, the identity and the particular mode of life of the Inuit, and helped people to adapt to the new standards of modern society. The ITC’s campaigns were launched throughout the Canadian North, while six other associations dealt with Arctic regional interests specifically. The ITC published reports and newspapers, carried out studies and held inquiries on legislation, on game management, education and industrial projects. It submitted reports to parliamentary commissions as well as to public hearings to assess the consequences of exploitation projects in the North. The ITC became a platform where the interests of the Inuit people could be debated. It also gave the Inuit a chance to start a dialogue with the federal and territorial governments.

The ITC was the key organisation which allowed the Inuit to lay claim to land ownership and political self-determination. The defence of the

NUNAVUT : A FUTURE IN THE MAKING

traditional mode of life and the desire to control their own destiny had never been so strong.

PAVING THE WAY TO NUNAVUT

Contrary to other native leaders, who could be more aggressive, the Inuit leaders of the ITC were pragmatic and never failed in their determination to create an "Inuit Nation". Thanks to their ability to mobilise and organise a public education campaign, they quickly secured the massive support of the Inuit for their project : the creation of Nunavut. In order to reach this goal, they developed a comprehensive land claim coupled with the proposition of carving an Inuit territory in the eastern and central part of the Canadian Arctic.

In 1973, the ITC, the political organisation representing the Arctic, initiated a study into Inuit settlements and Inuit use of land to justify their "aboriginal title¹⁰" in the Arctic. Then, the ITC asked for a new territory to be created within the framework of a comprehensive Inuit land claim in the Northwest Territories. The land claim became a major issue for the Inuit associations because it was a means of bringing about the political, social and economic changes they thought necessary while preserving their language and culture.

The first detailed proposal was presented by the ITC to the federal government in 1976. The document (which was withdrawn and altered later on) already contained the fundamental principles of the Inuit leaders' project. The most noteworthy among those principles, was the settlement of a comprehensive land claim through which they would secure their ownership of land. The Inuit leaders also requested financial compensations from the Canadian government for future and past use of Inuit lands by non-Inuit. Besides, they requested the creation of a new government, in central and eastern Arctic, whose mission would be to preserve and develop the Inuit language, culture and social well-being.

In article 401 of this first land claim, the Inuit negotiators, who wanted to sound reassuring and convincing, developed a number of arguments and new

¹⁰ In 1973, the federal court which was debating the Nishga Indians' Calder case released three court decisions supporting for the first time ever, an "aboriginal title" to a piece of land. It stemmed from the long term use and occupation of the land by aboriginal peoples prior to European colonisation. With these court decisions the notion of self-government as well as aboriginal claims made crucial headway.

ideas. Fundamental among those was the potential creation of a new territory, in which a large majority of the inhabitants would be Inuit. That territory and its institutions would reflect the Inuit's particular needs, views and values. As they did not demand an independent status, the federal government had no reason to deny the new territory its own legislature. The Inuit leaders finally stated that the creation of Nunavut would allow the Northwest Territories and the Yukon to become provinces more quickly, leaving Nunavut as the only territory under federal jurisdiction.

The main element in the Inuit proposal, which made it more "acceptable" to an initially reluctant federal government was the Inuit willingness to agree to a "public" government in Nunavut, instead of an "ethnic" government. Under a public government, all the residents of the future territory — Inuit and non-Inuit — would be able to vote, run for elections or take part in public affairs. In other words, the Government of Nunavut would function exactly as in all the other provinces and territories of the Canadian Confederation. In an "ethnic" government (as is often claimed by First Nations), native people are the only ones allowed to participate in the government and benefit from the services it has to offer. That kind of government obviously differs from the pattern of Canadian federalism and makes land claims impossible to implement. Although open to the concept of "public government," the Inuit insisted on the fact that they no longer wanted to be part of the Northwest Territories where they were nothing but a large minority¹¹. They also argued that the economic and political centres were too remote, both geographically and culturally, from the Inuit communities¹². Thus, right from the start, the Inuit leaders worked on the creation of a new territory with its own government.

From 1976 to 1992, a very long and tedious negotiating process was engaged, and a comprehensive and final Land Claim Agreement was eventually pieced together. An accord was reached thanks to a progressive change in the federal policy concerning native land claims and to the relentless lobbying efforts of the Inuit organisations

In the early 1990s, just as an agreement seemed imminent, the government asked the Inuit to withdraw their request for a separate Nunavut territory and government. The Inuit leaders remained steadfast and demanded

¹¹ At the time of division they represented approximately 38% of the population of the Northwest Territories.

¹² Yellowknife, the capital of the Northwest Territories is as far from the communities of Baffin Island as Vancouver from Thunder Bay.

NUNAVUT : A FUTURE IN THE MAKING

that the agreement contain an official commitment to create Nunavut. In the face of such fierce determination, the representatives of the government finally agreed to include the creation of Nunavut in the Land Claim Agreement. The final agreement was called the *Nunavut Political Accord* (NPA) and was signed by the Canadian government, the Government of the Northwest Territories and by the Tungavik Federation of Nunavut (TFN)¹³.

After endless debates and a vote to determine Nunavut's boundaries, the negotiations made tremendous headway and on May 25, 1993, the Inuit leaders and the federal government's representatives finally signed the *Nunavut Land Claim Agreement* (NLCA) in Iqaluit. In June 1993, Parliament then enacted two separate pieces of legislation : the *Nunavut Land Claim Agreement Act*, which ratified the Nunavut Land Claim Settlement, and the *Nunavut Act*, which created the Nunavut Territory and the Government of Nunavut. Those measures cemented the basis of a new relationship between the Inuit of Nunavut and the people of Canada.

One has to admit that the negotiating process begun by the Canadian government with the country's Native peoples was a process that implied a commitment that few national governments would have consented to. However, it has to be assumed that, far from being a mere philanthropic endeavour on Canada's part, the creation of Nunavut was made possible because, in some ways, it served the interests of the federal and territorial governments. The end result was indeed worthwhile for the central government since it meant getting rid of serious problems such as unemployment, alcoholism, drug addiction, suicide or family violence. By allowing the creation of Nunavut, Canada also provided itself with a progressive and tolerant image at a national and international level. For the first time, a powerful country, part of the G8 nations, was redrawing its boundaries to satisfy aboriginal land claims. With this agreement, Canada proved to the Canadians and the world that it acknowledged the notion of a "distinct society" by seeing differences as an advantage and by signing a Land Claim Agreement which established power sharing.

The Nunavut Land Claim Agreement (NLCA)¹⁴ covers the largest region ever concerned by land claims in Canada. Today approximately 25,000

¹³ TFN is an Inuit negotiating body which pursued land claims on behalf of the Inuit. It was created in 1982.

¹⁴ The NLCA was signed on May 25, 1993 in Iqaluit, by the representatives of the Tungavik Federation of Nunavut (TFN), and those of the Government of Canada and the Northwest Territories.

Inuit live in the central and eastern parts of Nunavut. That region stretches over roughly 1,900,000 square kilometres (one fifth of Canada's entire land mass) of land and sea shores. As is now the case with every new land claim settlement, the NLCA is a "modern treaty" which means that it is protected under section 35 of the 1982 constitution, which marked a turning point in the recognition and protection of aboriginal peoples.

The NLCA, a compromise between the Inuit of Nunavut and the government of Canada, states that the Inuit must now surrender any claims, rights and interests based on their assertion of an aboriginal title over lands and waters in the rest of Canada. As a counterpart, they will henceforth enjoy numerous constitutionally protected rights and advantages. In addition to the federal government's commitment to recommend the enactment of a law on the creation of the new Nunavut Territory and Government by April 1, 1999, the NLCA included a political accord meant to establish officially the new territory of Nunavut and to set up a form of self-government for the Inuit of Nunavut.

The NLCA comprises 41 articles which can be divided into four main categories of provisions: the right to ownership of lands and resources, the right to wildlife harvesting and environmental protection, the right to financial compensations and economic opportunities, and the right to self-reliance and social well-being.

In addition to granting the Inuit a whole set of rights and advantages protected constitutionally, the NLCA also aimed at carrying out full-scale reforms of the structures and procedures of decision-making concerning the use of natural resources in Nunavut.

However, the hopes and aspirations of the Inuit people relied on the thorough implementation of all the provisions contained in the NLCA. For that purpose, the Nunavut Tunngavik Incorporated (NTI), a body created in July 1993 to succeed the Tungavik Federation of Nunavut (TFN), was set up to make sure that the promises made in the NLCA would be kept. A good implementation of the agreement was essential indeed since, in the long run, it could allow the Inuit to achieve true self-government.

In July 1993, the NTI was thus created to oversee the implementation of the NLCA. By upholding the provisions of the NLCA, the NTI bears upon almost all aspects of life in Nunavut, from social well-being to economics, through wildlife and land management. Its mission is to safeguard the hard-

NUNAVUT : A FUTURE IN THE MAKING

won rights of the Inuit of Nunavut, the right to manage their own land and their own affairs, while being consistent with Inuit values and traditions.

The fundamental task of the NTI is to "turn words into action." A land claim agreement, like any other contract, is merely a piece of paper until both parties agree to implement it. Thus, the work of the NTI consists in tackling the obligations, principles and policies in the claim and turning them into concrete and well-defined programs, services and organisations.

Thanks to the Agreement, the Inuit are now actively involved in the management of Nunavut's renewable and non-renewable resources. That is what the co-management boards¹⁵, in which the Inuit and the federal government are equally represented, are working toward. Nunavut's resources are managed in a structured and rational way by competent bodies. Another interesting point is that the federal government must consult Inuit organisations and the IPGs on almost every environmental issues. That measure aims at giving the Inuit a real power of decision as regards the environment of their territory but it also compels the Canadian government to pay particular attention to the needs of the Inuit people and to avoid making any decisions which could have a negative impact on their lives. Gone are the days when mining companies could plan huge exploitation projects without taking into account the Inuit communities that were likely to suffer. The NLCA demands that agreements concerning environmental, sociocultural and economic issues, be previously negotiated between Inuit and promoters.

At first sight, the Inuit's enthusiasm regarding the NLCA seems justified. The agreement is a key to the door leading to self-determination. Indeed, the Inuit now have a territory and a government of their own. The number of jobs created is increasing significantly, the Inuit can count on royalties accruing from the exploitation of non-renewable resources and they have exclusive rights on mining resources. However, in spite of those essential measures, one must bear in mind that the only essential condition leading to effective self-determination will be sustained economic development.

THE GOVERNMENT OF NUNAVUT : ANOTHER WAY OF GOVERNING

With the signing of the NLCA and the creation of a self-governing territory in 1993, Inuit self-determination seemed secure. However, it was the

¹⁵ The co-management boards are also called Institutions of Public Government (IPGs).

implementation of the NLCA which was going to give its full meaning and scope to the Inuit's wish for self-government. It was obvious for Inuit leaders that they would have to invent their own way of governing Nunavut.

However, given the impossibility of creating institutions radically different from those existing everywhere else in Canada, the Government of Nunavut proposed a new pattern of governance that would incorporate a fair share of Inuit traditional values into the standard institutions. A form of government particular to Nunavut has been obtained by combining the best of two different conceptions, the Inuit and the EuroCanadian. The result of this cultural mingling is a rationalised public government, based on core Inuit traditional culture, which aims at meeting the deepest aspirations of the people and at ensuring the sustainable development of Nunavut.

The *Nunavut Act* indicated that a Nunavut Implementation Commission had to be set up in order to advise the three signatories of the *Nunavut Political Accord* (the NTI, the Government of Canada and the Government of the Northwest Territories) on the political and administrative patterns to be followed while shaping the Government of Nunavut. During the time gap between the enactment of the *Nunavut Act* (in 1993), and the official creation of Nunavut in 1999, the work of the NIC was to ponder the best way to implement and organise the Government of Nunavut¹⁶.

The reforms carried out by the NIC modified significantly, but in a sensible and functional way, the institutions and the territorial political system which had existed in the former Northwest Territories. The recommendations of the NIC were based on principles developed after extensive consultation at leadership and community level. One of those key principles was the creation of a decentralised government with programs and services delivered at regional and community levels to cover the largest territory possible.

It was the NIC's view, and that of the large majority of Inuit consulted on the issue, that the Government of Nunavut should be decentralised. The goal was to obtain a distribution of job opportunities created in the public sector that would be as wide and homogeneous as possible, by encouraging Inuit participation in the administrative system and by setting up intermediary management jobs in the communities. Yet, a decentralised government is more difficult to run since governmental functions and activities have to be allocated

¹⁶ In practice, the work of the NIC ended in 1997 and the Interim Commissioner of Nunavut (Jack Anawak was appointed on April 15, 1997) was the person responsible for pursuing the work of the NIC until April 1, 1999.

NUNAVUT : A FUTURE IN THE MAKING

across the regions and communities of the territory, and government authority has to be delegated as much and as fairly as possible to various officials of the Nunavut government working at regional and community levels. That is the reason why the NIC and most people agreed to say that decentralisation in Nunavut had to be organised by relying on modern communication technologies.

Since the purpose of Nunavut was to combine modern government practices and techniques within the particular cultural context of the territory, its political system was bound to be original.

First, one interesting aspect of Nunavut's new government is that it integrates a traditional decision process, based on consensus, within an electoral system in accordance with the Canadian Constitution¹⁷. That is particularly visible in the fact that Nunavut has a Legislative Assembly composed of members who do not belong to any formal political party. Nunavut did not choose a system with political parties like those which can be found elsewhere in Canada at federal and territorial levels. As in the traditional decision-making process which inspired it, the decisions of the Legislative Assembly are made by a consensus of the majority of its members. In this way, the MLAs are free from the party discipline which usually prevails in democracies. Moreover, a government by consensus enables the MLAs to pay more careful attention to the wishes of their constituents.

Government by consensus is a stimulating challenge for Nunavut's citizens. And in years to come, southern Canadians (and even democracies all over the world) might draw important and interesting lessons from that experience if the mingling of traditional decision-making processes with modern methods on government and budget management proves successful.

But the most original and unique feature of Nunavut is its cultural dimension. Inuit Qaujimatugangit¹⁸, or 'IQ' system literally means : "what has been known for a long time by the Inuit". IQ is what will make the Government of Nunavut radically different from the old Government of the Northwest Territories. By incorporating IQ into its political system, the Government of Nunavut aims at blending traditional Inuit values and modern techniques to ensure the sustainable development of society, while also aiming at giving a true cultural dimension to the public service and to Nunavut as a whole. The main goal of the system is to adapt the western notion of

¹⁷ Government by consensus also exists in the Northwest Territories.

¹⁸ Pronounced : "ko-yim-ma-ya-too-kang-it".

development to the Inuit culture while respecting it and considering it essential for future development. IQ also aims at fostering Inuit culture, by reintroducing Inuit values such as shamanism, or by developing Inuktitut as an official language, at every level of Inuit society and everyday life. In the long run, such a concept will supposedly be at the core of the sustainable development of Nunavut. The new government will therefore be adapted to the reality and the particular cultural, economic, social and environmental features of the territory it represents, and will allow the Inuit to assert their identity and self-esteem. Inuit Qaujimajatuqangit is one of the major aspects of Nunavut's cultural dimension. And even if its wide range implementation is on stand-by¹⁹ it will certainly be put into practice within a few years.

The problems undermining Nunavut are manifold : unemployment²⁰ (the unemployment rate reaches 30%), drug addiction (35% of Nunavut residents, especially the young, have already taken drugs or inhaled solvents), alcoholism, suicide²¹ (which is six times higher than the national rate), domestic violence, a low level of education, acculturation and loss of identity, economic dependency on Ottawa (90% of the government of Nunavut's budget consists of federal subsidies), pollution... The list is appalling. Yet, with the creation of Nunavut and an autonomous government, the responsibility of creating adapted and efficient policies that will tackle the serious problems of the region in the social, economic and environmental field, now lies in the hands of the leaders of Nunavut.

The social programs and public policies to be designed and implemented essentially concern the sectors of employment (education and training programs to prepare the future workforce of Nunavut), housing (over 20% of houses are in need of major repairs because of the harsh climate of the Arctic winter), and justice (the efficiency of judicial administration and the coherence of the judicial system as a whole will be reformed by introducing a unified criminal court). Healthcare services also demand tremendous new developments. There are still no Inuit doctors in Nunavut and there are very few Inuit nurses and hospital employees. Moreover, many drug addicts and alcoholics have to be treated, special health programs for children and women have to be developed, nutritional and dental care is badly needed and there are not enough hospitals and health centres in the small communities of Nunavut.

19 For the moment the Government gives top priority to urgent improvements in the field of housing, unemployment or health .

20 Four times higher than the national average.

21 The second highest rate in Canada, right after the Innu people in Quebec.

NUNAVUT : A FUTURE IN THE MAKING

Laying the foundations of a healthy economy is another difficult task for Nunavut's leaders, and it will probably be a long time before the territory becomes economically self-sufficient. However, the creation of a Department of Sustainable Development should enable the Inuit to plan a general strategy to improve Nunavut's economic situation and, eventually be self-supporting. The leading principle of this policy is to diversify the economy by exploiting all types of resources, renewable and non-renewable, in a reasonable way and by preserving a safe and clean environment.

First, the development of mining activity should generate large profits and create many employment opportunities, for Nunavut is very rich in natural resources and its two million square kilometres of land represent a vast potential of untapped resources.

The government of Nunavut also promotes a combination of traditional activities and modern means. In order to help the new territory in such developments, the federal government now provides a service of meat inspection, which allows the Inuit to sell caribou and musk-ox meat everywhere in Canada. Commercial and industrial fisheries are also being developed, especially arctic char, shrimp and scallop fisheries, which are quickly expanding in Nunavut. There is a glut of certain types of goods on the North American market, and the Government of Nunavut now has to find new markets to sell its production of local goods such as seal oil or dried caribou meat (also called caribou jerky). Exportations to Europe and Japan are growing fast.

The development of the art and craft sector, in addition to fostering the Inuit cultural identity, also helps to reinforce the economy. Inuit arts and crafts are growing more and more popular world-wide. Museums, as well as private and public galleries, are looking for Inuit sculptures made of steatite (a stone that can be found in the Arctic) and whale bone ivory. They are also looking for Inuit tapestries and engravings. The works of well-known artists now fetch millions of dollars. It is estimated that approximately 30% of the Inuit of Nunavut derive part of their revenue from arts and crafts production or selling. The government also encourages the growth of local development corporations, which help small Inuit companies to get organised in all kinds of fields ranging from shrimp fishery to the hotel industry or the transportation sector.

Tourism, which is fast expanding in Nunavut, is also a sector with a great economic potential, and one that the Government of Nunavut is anxious to develop. More and more visitors are coming each year from all over the world to visit the Eastern Arctic. The barren beauty of places like the

Anyuittuq National Park, and the attraction of Inuit culture, explain this phenomenon. Three new national parks are about to be created in Nunavut, and travel agencies are expecting that the publicity surrounding the creation of the new territory will increase the demand for northern destinations.

Naturally, the economic future of Nunavut is closely related to an intelligent and diversified exploitation of renewable and non-renewable resources, such as ore exploitation, commercial fisheries, hunting or eco-tourism. The land and waters that used to ensure the survival of the seminomadic Inuit society, should also prove the pillars of Nunavut's modern economy.

In Nunavut, the environment is a major issue and the co-management boards, also called Institutions of Public Government (IPGs), are responsible for the protection of wildlife, land and waters. The members of the IPGs are appointed by the NTI in each of the three regions of Nunavut, Keewatin, Kitikmeot and Baffin Island to guarantee fair representation. Those bodies are made up of an equal number of Inuit members and federal government officials. Thus, the Inuit and the Canadian government sit side by side in the four co-management boards. In theory, those IPGs are consultation bodies making recommendations to the federal and territorial governments. In practice however, they have enough resources and authority to be relatively independent, and the federal government now has to share some of its prerogatives and has to take into account the advice of the co-management boards.

The sustainable development of Nunavut now depends on the implementation of those policies, each of which corresponds to the singular needs of the country and of its people. The Government of Nunavut will be successful if there are great improvements in the social, cultural, economic and environmental fields. Those public policies are not isolated, but complementary. In other words the success of each policy depends on the success of the others, and the major challenge now facing the government is how to implement those policies and turn words into action.

Today, the results of the first public policies are very encouraging. Inuktitut is now one of the three official languages of Nunavut, and 13 out of the 14 new Deputy Ministers are Inuit as well as half of the newly recruited civil servants. The traditional knowledge of the elders is protected and integrated into the new government, so that Inuit cultural values are part and parcel of the decision-making process. Nunavut seems to be proceeding slowly but safely along the road leading to self-reliance while its brand new

NUNAVUT : A FUTURE IN THE MAKING

government is busy devising innovative solutions to combine ancestral values and modern theories on the art of governing, so as to offer a better future to the Inuit children of Nunavut.

However, when looking at the future, one can be both optimistic and pessimistic. Optimistic because of the opportunities deriving from the creation of the Government of Nunavut ; but pessimistic when one considers the size and nature of the problems to be dealt with and for which the new government has to find quick solutions. But it is worth mentioning that, given the small size of the Inuit society, what they have already accomplished in Nunavut is in itself an incredible feat that allows us to think that the Inuit leaders will be competent in the management of their people's interests.

Bibliography

- CREERY, Ian. *The Inuit (eskimo) of Canada*. Minority right group, 1993.
- DUFFY, R. Quinn. *The Road to Nunavut, the Progress of the Eastern Arctic Inuit since the Second World War*. Kingston : McGill-Queen's University Press, 1987.
- JULL, Peter. *The Politics of Northern Frontiers*. North Australian Research Unit, Australian National University, 1991.
- MORISSET, Jean. *Les chiens s'entre-dévorent – Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien*. Nouvelle optique, 1977.
- PURISH, Donald. *The Inuit and their Land, the Story of Nunavut*. Toronto : James Lorimer & Company publishers, 1993.
- THERRIEN, Michèle. *Printemps Inuit, naissance du Nunavut*. Indigène édition, 1999.
- Royal Commission on Aboriginal peoples. *The High Arctic Relocation : a Report on the 1953-55 Relocation*. (3 vols.). Ottawa : Supply and Services Canada, 1994.
- Inuit Tapirisat of Canada. *Nunavut : Agreement in Principle as to the Settlement of Inuit Land Claims in the Northwest Territories and Yukon Territory between the Government of Canada and the Inuit Tapirisat of Canada*. Ottawa, 1976.
- Nunavut Implementation Commission. *Footprints in New Snow : a Comprehensive Report from the Nunavut Implementation Commission to the Department of Indian Affairs and Northern Development, Government of the Northwest Territories and Nunavut Tunngavik Incorporated Concerning the Establishment of the Nunavut Government*. Iqaluit, 1995.
- Nunavut Implementation Commission. *Footprints 2 : a Second Comprehensive Report from the Nunavut Implementation Commission to the Department of Indian Affairs and Northern Development, Government of the Northwest Territories and Nunavut Tunngavik Incorporated Concerning the Establishment of the Nunavut Government*. Iqaluit, 1996.

LAURIER GAREAU, DRAMATURGE DE L'OUEST CANADIEN

Cheryl GEORGET SOULODRE
St. Thomas More College, University of Saskatchewan

Auteur dramatique, metteur en scène, critique de théâtre, historien, rédacteur de *La revue historique*, Laurier Gareau, né le 25 novembre 1949, est originaire de Saint-Isidore de Bellevue, Saskatchewan, Canada. Il a obtenu une maîtrise en Ecriture dramatique de l'Université de l'Alberta en 1987. Depuis 25 ans, il a écrit et fait produire une trentaine de textes dramatiques. Quatre de ses oeuvres : *Les aventures de Joe Bolduc Private Eye*, *Un Moose Jaw Vaudeville*, *Un nerd comme moi*, *Le Badguy et la Veuve* vont être publiées aux *Editions de la nouvelle plume*, Régina, Saskatchewan, en mars 2002. Dans cette étude, sa première publication bilingue intitulée *La Trahison/The Betrayal* nous intéresse plus particulièrement. Nous ferons aussi allusion à certaines de ses pièces antérieures inédites. Dans l'ensemble, Gareau accorde une attention particulière à l'être mal à l'aise, subissant le sentiment de l'exilé, se sentant en marge de la société.

Laurier Gareau, born on November 25th, 1949, comes from Saint-Isidore de Bellevue, Saskatchewan, Canada. He received his Masters in Playwriting from the University of Alberta in 1987. For the last 25 years, he has been writing and has produced about thirty plays. Four of his works : *Les aventures de Joe Bolduc Private Eye*, *Un Moose Jaw Vaudeville*, *Un nerd comme moi*, *Le Badguy et la Veuve* will be published in March 2002 with the *Editions de la nouvelle plume*, Regina, Saskatchewan. Aside from being a playwright, he is also a director, theatre critic, historian, and editor of *La revue historique*. This study will focus specifically on his first published bilingual play, *La Trahison/The Betrayal*. I shall also refer to some of his unpublished earlier plays. Basically, I shall examine the character's sense of disquiet in his work, the being on the fringe of society.

A Laurier Gareau, auteur dramatique et historien de l'Ouest canadien, revient le mérite incontesté de nous avoir donné de belles pages sur l'histoire de la communauté fransaskoise sans pour autant négliger son grand intérêt vis-à-vis du peuple Métis. Il semble avoir toujours été sensible à la question métisse :

Petit garçon, j'ai entendu bien des histoires au sujet du légendaire Gabriel Dumont, le chef militaire des Métis en 1885. C'est que Dumont est décédé dans le sud de ma paroisse natale, Saint-Isidore de Bellevue (Saskatchewan), en 1906 et, bien sûr, les gens de Bellevue l'ont adopté comme l'un des leurs. C'est probablement pour ça que j'ai toujours admiré Dumont, au point où j'ai écrit une pièce de théâtre à son sujet, *La Trahison*¹.

¹ Laurier Gareau, "Ça, c'est chez nous, Saint-Isidore de Bellevue, Saskatchewan, La patrie de Gabriel Dumont" *Infomag*, Ottawa, Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises et Nadeau, Beaulieu & Associé.e.s, mars-avril 1998, vol.1, no 5, p.6.

En outre, sa plume passionnée a fait naître environ une trentaine de textes dramatiques dans l'Ouest canadien depuis les années 70, "mettant en évidence [un] talent certain, surtout [une] originalité à traiter des sujets déjà connus²".

Pour nous qui cherchons à pénétrer l'oeuvre dramatique de Gareau, recourons à *La Trahison*³, "un monument à Gabriel Dumont, pour qu'il soit reconnu d'avoir consacré sa vie aux Métis, [une pièce] qui pendant treize ans a probablement eu entre seize et dix-sept incarnation."⁴ Ce qui explique sans nul doute que cette pièce, dès son élaboration, et à la lumière d'un fait historique, a joué un rôle considérable dans la vie de l'auteur. Cette oeuvre est plus qu'un "monument" à l'intention de ce vieux leader et chasseur reconnu du peuple métis de la région de Batoche en Saskatchewan. En fait, il s'agit d'un "monument" à l'intention d'un peuple entier incarné par un seul homme, Gabriel Dumont, grâce au talent de Gareau. Car la mort imminente de cet homme signifie la disparition d'un peuple mis à l'écart quelques décennies plus tôt par l'arrivée des Blancs et par leur prétendue civilisation. Le point de départ est, chez Gareau, de "faire théâtre de tout"⁵, conformément à la devise du metteur en scène Antoine Vitez. *Laurier Gareau, dramaturge de l'Ouest canadien* peut paraître un titre ambitieux. Ainsi convient-il de préciser l'objet de notre étude. D'abord, nous allons donner un aperçu du comportement asocial chez les personnages dans *La Trahison* ainsi que dans certaines de ses pièces antérieures inédites. Ensuite, nous examinerons comment l'aliénation subie par les personnages se rattache au décor, aux accessoires et aux moyens d'expression, principalement les gestes et les mouvements. Bref, nous observerons comment Gareau, chef d'orchestre de sa création littéraire, fait valoir l'isolement social, révélateur du thème de la marginalisation.

La dynamique de *La Trahison*, l'histoire des Métis à travers Gabriel Dumont, se déroule dans le vieux presbytère à Batoche. Nous sommes en 1905. Un vieux Gabriel Dumont sent qu'il va bientôt mourir. Il se rend donc à Batoche pour rendre visite à son vieil ami, le père Julien Moulin, o.m.i., curé de la paroisse métisse. Dumont a deux objectifs en tête en rendant visite au

² Guylaine Thivierge, "Un "nerd" comme moi pas comme les autres", *L'Eau vive*, jeudi, 8 juin 1989, p.7.

³ Les citations seront tirées de la version française de: Laurier Gareau, *La Trahison/The Betrayal*, Les Editions de la nouvelle plume, Régina, 1998. Les références à l'ouvrage *La Trahison* seront faites entre parenthèses dans le texte.

⁴ Cheryl Georget Soulodre, entrevue avec Laurier Gareau, automne 1998.

⁵ Jean-Pierre Ryngaert, *Introduction à l'analyse du Théâtre*, Paris, Bordas, 1991, p.7.

vieux curé français : lui dire qu'il veut être enterré dans le cimetière catholique, même s'il n'a pas remis les pieds dans une église depuis la Résistance de 1885 et lui demander d'enfin admettre que le clergé catholique a révélé des secrets militaires à l'armée canadienne durant la bataille de Batoche.

Dans la discussion qui suit, les deux hommes exposent chacun leurs notions de civilisation, de communauté et d'amitié. Enfin, le père Moulin va admettre à Dumont que si les Oblats ont bel et bien révélé les secrets militaires des Métis, c'était pour protéger leur église qui autrement aurait été détruite par l'armée. Mais, il fait cet aveu seulement après que Dumont aura lui-même accepté de se réconcilier avec l'église, ceci uniquement pour être enterré dans un endroit particulier du cimetière regardant la rivière que l'homme blanc ne pourra pas changer.

Gareau présente au lecteur un vieil homme qui n'a guère perdu sa lucidité, son courage et surtout sa dignité face à la situation dans laquelle il se retrouve. Dumont, qui désire, avant de mourir, faire la paix avec son vieil ami le père Moulin qu'il accuse d'avoir trahi les Métis, remet les pieds dans le presbytère. Il y entre sans frapper. Voilà une transgression des règlements, d'autant plus qu'il avait été banni de l'Église. Les ripostes du tac-au-tac entre Dumont et le père Moulin font que *La Trahison* présente "un argument fascinant, aux multiples facettes qui impliquent la conscience sociale, l'église, les fautes passées et les espoirs futurs"⁶. De plus, Gareau permet au lecteur de mieux ressentir les douleurs du peuple métis puisque Dumont s'exprime dans son propre dialecte, une langue qui reflète de beaucoup et de loin l'identité des Métis et leur existence. Les paroles suivantes comprennent l'élément central de la pièce, la triste tragédie de l'histoire des Métis. La dispute se déroule comme un jeu de paume :

⁶ Traduit de l'anglais de Liz Nicholls, "The Fringe shoots, and it scores", *The Edmonton Journal*, Wednesday, August 21, 1985, p.C5: "an intriguing multifaceted argument that involves social conscience, the church, past mistakes, and future hopes".

MOULIN

Tu sais Gabriel... ah... bien... tu es le seul qui ose entrer dans ma maison... dans ce presbytère... sans ma permission.

DUMONT (Sursaute)

Sans vot'e permission?

MOULIN

Oui. Et faire comme chez soi.

DUMONT

Sans vot'e permission ! ! ! Les métchifs, ça l'a-tchi pas payé pour c'te bâtisse citte?

MOULIN

Oui Gabriel, mais...

DUMONT

Les métchifs, ça l'a-tchi pas travaillé à la sueur de leue front pour charrier les logs de...

MOULIN (Essayant de calmer DUMONT)

Oui, oui, oui, Gabriel !

DUMONT

Nous aut'es, les Métchifs, ça l'aime pas ça en parler, mais ça sait qu'la porte de c'te place-citte ça l'est toujours ouvert... surtout pour la police.

MOULIN

Assis-toi, Gabriel. S'il vous plaît.

[...]

Nous sommes de vieux amis, Gabriel. Pourquoi devons-nous toujours nous chicaner? (8-9)

Ce langage d'interprétation nostalgique est en parfait accord avec ce texte qui parle expressément d'un monde tragique : celui que soulèvent les paroles du père Moulin. Nous assistons à des affrontements entre un Blanc et un Métis, ce qui constitue l'ossature de ce document à valeur historique. La lutte verbale entre le Blanc et le Métis nous met en présence de la distanciation de deux personnages. Le fossé qui sépare les deux personnages met en valeur l'être mal à l'aise, aux prises avec les sentiments de l'exilé, voire, l'être en marge de la société. Les premiers échanges de dialogue permettent de comprendre que le confinement des Métis à un territoire restreint et délimité amène effectivement à la marginalisation, contraire à leur mode de vie et à leur esprit de liberté. Non seulement *La Trahison* a-t-elle été conçue "comme un combat à l'épée entre Gabriel Dumont et le père Moulin"⁷, mais encore "l'auteur [...] se livre à un intéressant exercice d'interprétation d'une blessure

⁷ Cheryl Georget Soulodre, entrevue avec Laurier Gareau, automne 1998.

LAURIER GARREAU, DRAMATURGE DE L'OUEST CANADIEN

historique profonde dans l'histoire canadienne, plaie qui ne s'est jamais entièrement résorbée⁸ ". Ainsi, Dumont montre un peuple vaincu par une histoire tragique de colonisation et de domination.

Ce que Gareau projette devant nous, ce ne sont pas seulement des images évoquant l'insensibilité, ce sont des visages qui, de leur profondeur, nous poursuivent du sentiment d'injustice. A cet égard, tenons compte de quelques vers du poème de Jean Pariseau intitulé *Batoche* qui révèlent que Dumont et sa bande sont victimes de "la trahison" des Blancs :

J'ai visité Batoche et j'y ai contemplé
Son blanchi presbytère et son hautain clocher
J'ai vu ses routes croches et les vitraux criblés
J'ai vu son cimetière et j'osai y pleurer

J'ai parcouru sa berge, ses bois et ses replis
Le champ où la mitraille refoula les Métis
Voici ce qui émerge, ce que j'en ai compris :
Cette insigne bataille démasque l'ennemi
[...]

Gabriel et sa bande de chasseurs révoltés
N'étaient, il faut le dire, que des gueux évincés
Depuis leurs propres landes, à qui fut refusé
Tout secours et l'honneur des gens civilisés

[...]

A quoi cette victoire peut-elle se mesurer?
A quoi donc cette affaire peut-elle se résumer?
A l'assouvie vengeance contre un aliéné,
A un peuple en misère, battu et réprimé⁹.

⁸ Jean-Pierre Picard, "Les spectateurs ne sont pas trahis", *L'Eau vive*, jeudi, 24 octobre 1995, p.24.

⁹ Jean Pariseau, *Canadiennes Images*, Ottawa, Imprimerie Beauregard Ltée, 1995, p.21.

On avait déjà noté dans l'oeuvre inédite de Gareau certaines indications de la lutte inégale entre les personnages, l'être marginalisé, "l'autre", tel que dans *Giants and Other Men*. Johnny, propriétaire du cirque Barker nous présente Eddy Beaupré, personnage légendaire de Willow-Bunch en Saskatchewan, célèbre pour sa force prodigieuse et réputé comme l'homme le plus fort au monde. Le passage suivant fait de Beaupré un héros singulier voué à la solitude :

La-deez and gen-tul-men ! Boys and girls ! Welcome to my world ! Please join me today on an adventure tour ; a tour of the mysterious world of the circus ! [...] My story, friends, is about a giant ! Not one of those giants you read about in books of fairy-tales and legends, but an honest to goodness giant. Our giant truly existed - not as a figment of someone's imagination, but as a living, breathing... freak, my friends... a freak of Mother Nature¹⁰.

Pareilles conditions correspondent bien au monde de l'isolement social. Dans la pièce *Husky Stop*, Martine, la "waitress", qui n'est jamais allée à l'université, fait preuve de ce tourment lourd de signification. Voici ce qu'elle raconte à Steve, diplômé universitaire :

Le diplôme ! C'est la seule maudite manière d'avoir une job à Edmonton. Si t'as un maudit degré. T'es même pas capable essuyer la marde des chiens dans rue si t'as pas un maudit degré. [...] Moé, j'en avais pas un, pis c'est pour ça que j'ai abouti dans c'maudit trou icitte. [...] Lloydminster. [...] Quand chus premièrement arrivée en Alberta, j'ai essayé d'trouver quelque chose [à Edmonton ... pis Calgary]. Mais j'avais pas degré pis y ont rien voulu savoir de moé¹¹.

En somme, nous remarquons que le texte dramatique fondé sur la confrontation de divers personnages, trahit une inquiétude, celle du marginalisé dont le problème se pose avec ses conséquences sociales et individuelles. Dumont, le géant Beaupré, et Martine la "waitress" présentent des figures de marginalisés vouées à "la trahison", à la souffrance, et à l'échec.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le décor dans les textes dramatiques de Gareau ait un rôle de soutien et de mise en valeur des pièces et

¹⁰ Laurier Gareau, *Giants and Other Men*, texte inédit, 1985, pp.1-2.

¹¹ Laurier Gareau, *Husky Stop*, texte inédit, 2e version, 1997, p.7.

des personnages. Dans *La Trahison*, il semblerait que la structuration de l'espace vise à priori au fonctionnel de la manière la plus succincte :

un pupitre, une chaise en bois [quelques chandelles qui brûlent sur] un petit autel, une vieille table en bois, deux bancs, une petite fournaise, une chambre à coucher, sur la table, une lampe à l'huile et des livres (6).

Mais il devient très vite évident que la disposition spatiale chez Gareau exprime un espace clos qui devient menaçant, soit celui de "la table : telle un ring de boxe où les deux personnages s'affrontent"¹². Il se dessine ainsi une demeure précaire. Au regard de cette donnée de départ, où s'inscrit davantage un micro-conflit, nous ne pouvons manquer de souligner que "[t]oute action située dans un lieu fermé crée des conditions propices à la tension et à l'affrontement entre les personnages. Que cet enfermement soit volontaire ou imposé, les personnages y développent leur agressivité"¹³.

De manière implicite, le décor "costume de la pièce"¹⁴, dit Jovet, se veut chez Gareau, un événement. Remarquons aussi que le décor qui n'est pas en trop laisse entendre que "less is more"¹⁵. Gareau avait insisté sur la quasi-vacuité du décor dans *Une douce amour* ; il ne fallait "pas surcharger le décor [...] y aller avec le moins possible"¹⁶. Ce qu'il avait proposé sur le plateau du texte *Giants and Other Men* est un genre de "no man's land", tout à fait la réplique d'un paysage désert de la Saskatchewan.

Le minimalisme du décor lui semble être une qualité essentielle pour évoquer la marginalisation, à savoir, un sentiment d'aliénation, d'amputation et une abdication. La fatalité de la condition humaine est réitérée dans l'univers spatial du rien. A travers le lieu dramaturgique minimal, Gareau crée une ambiance de la monotonie de la vie quotidienne. Il peint la condition de l'homme d'aujourd'hui, voire, le sentiment complexe du dégoût d'exister et le désir de ne pas exister. A l'expression de non-appartenance est liée celle de

¹² Marjolaine Roblette, "La Trahison", l'histoire et l'hypocrisie, *L'Eau vive*, jeudi, 10 août 1995, p.6.

¹³ Martine David, *Le théâtre*, Paris, Editions Belin, 1995, p. 81.

¹⁴ Gilles Girard, Réal Ouellet, Claude Rigault, *L'univers du théâtre*, Presses universitaires de France, 1978, p.80.

¹⁵ Robert Browning, "Andrea Del Sarto - "The Faultless Painter"", *The Complete Poetical Works of Browning*, Cambridge Edition, Houghton Mifflin & Co., Riverside Press, Cambridge Massachusetts, 1895, p.346, l.78.

¹⁶ Laurier Gareau, *Une douce amour*, texte inédit, 1988, p.1.

l'insécurité, car c'est bien ce tiraillement entre "être" et "ne pas être" qui mène à la souffrance et à la négation de la vie. La scène étant un plateau quasi-vide, Gareau remet en question toute l'existence même. Tout compte fait, les récurrences spatiales dans l'oeuvre de Gareau se rapprochent d'une dramaturgie de la zone du jeu vide. Ainsi, au fil des pages, c'est un seul paysage qui se trouve nommé, un lieu qui frôle l'absence de matière. Or, l'abandon dans le décor présente d'étonnantes similitudes non seulement avec les personnages mais aussi avec les accessoires.

A ce titre, les accessoires choisis dans le domaine du quotidien, constituent le matériau principal du texte mis en valeur par les gestes des personnages. Gareau fait bouger ses objets et ils deviennent parlants : "[l']aiguille à tricoter ser[t] d'épée"¹⁷. L'accessoire est en métamorphose continue : "[l']occupant de la scène cesse de recevoir passivement l'objet [...] il agit, le fabrique et le transforme [...]"¹⁸.

Dans l'ouvrage *Husky Stop*, Gareau offre un cadre propice aux mouvements sur scène. L'auteur contemple la cinétique du "livre de poche" avec la minutie d'un entomologiste. D'une mobilité perpétuelle mais sans direction précise, Martine la "waitress"

lit un livre de poche tout en essuyant négligemment le comptoir (2). [Quand Steve lui demande un café], elle dépose son livre sur le comptoir [...] Elle prend une tasse, [la remplit][...] Elle retourne au comptoir...[et] reprend son livre (3). [Quand Martine le sert une deuxième fois avec un beignet], elle retourne à son siège [et] elle reprend son livre. Martine regarde le livre dans ses mains [...] Elle indique le livre (5). [Dès lors], Martine essaie de lire, sans succès (6). [Pourtant], elle joue négligemment avec le livre de poche et le prend (16). Martine [se rend compte] que Steve a déjà oublié le roman. Elle indique le livre (17). [De nouveau], elle se rend derrière le comptoir et reprend son livre (31). [A la toute fin], elle reprend le livre de poche, l'ouvre et commence à lire. [Enfin], Martine lance le livre dans un coin (38)¹⁹.

En clair, le jeu du livre de poche, portant sur un rite vide, dépeint une donnée intérieure que Martine traîne inévitablement avec elle, évocateur du

¹⁷ Laurier Gareau, *Les aventures de Joe Bolduc, Private Eye*, texte inédit, 1987, p.12.

¹⁸ Anne Ubersfeld, *Lire le Théâtre*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1982, p.185.

¹⁹ Les références sont tirées du texte inédit *Husky Stop*.

sentiment du déshérité. Lorsque Martine se débarrasse du livre, elle abandonne les accessoires de pouvoir et d'autorité. Le double rôle du livre, à la fois actif et passif, lorsque Martine ne cesse de "repandre" le livre pour enfin le "lance[r] dans un coin", suggère la dégradation morale de Martine. Elle se diminue. Le jeu du livre de poche fait donc valoir la banalité et le quotidien, et devient évocateur d'un monde-néant.

Nous sommes amenés à penser à Samuel Beckett, et à son oeuvre, en particulier à *La dernière bande* et à *Fin de partie* où le dramaturge rédige avec un soin quasi maniaque ses indications scéniques. Ainsi ce que constate Ludovic Janvier au sujet du rôle minimal et impératif des objets s'applique aussi bien à Gareau : "s'en occuper comble l'énorme trou du temps. Les possessions nourrissent l'être et trompent la solitude"²⁰.

En somme, il semblerait que Gareau ait les mêmes objectifs que Jean-Louis Barrault qui affirme :

Rien ne doit être oublié, jusque dans les moindres détails : [...] accessoires de toutes sortes - tout ce qui sur scène prend un sens, une personnalité. Le moindre petit bout de bois, le moindre bout de chiffon devient un objet précieux²¹.

A ce rapport entre les objets et les humains, nous éprouvons de prime abord, un sentiment de compassion envers Gabriel Dumont lorsqu'il apparaît dans *La Trahison* avec "une canne" (7). En effet, cette attitude dévoile beaucoup de duplicité, car "il marche comme s'il n'en avait pas besoin" (7). On s'attend à ce que la canne ait un rôle classique d'appui ; en fait, cet outil propice s'avère être le support d'une tromperie. Cet objet est un prétexte de dédoublement et montre bien son besoin de dissimulation et son agitation. Il en est de même dans la mise en scène du chapeau :

Enfin, Dumont s'assied et tirant son chapeau par-dessus ses yeux, il s'endort ... Le père Moulin arrive ... Dumont l'aperçoit mais il fait semblant d'être endormi. ... De temps à autre, on apercevra Dumont qui lève son chapeau pour voir les actions de Moulin (7).

²⁰ Ludovic Janvier, *Pour Samuel Beckett*, Paris, Les Editions de Minuit, 1966, p.66.

²¹ Jean-Louis Barrault, *Souvenirs pour demain*, Paris, Editions du Seuil, 1972, pp.245-246.

Les paroles de Gareau opposent encore davantage Dumont et le père Moulin. Le mouvement d'ensemble des didascalies actives-expressives, à la source d'une tension dramatique, est le signe manifeste de la confrontation latente et permanente entre les deux cultures, l'ecclésiastique blanc et le Métis :

Le père Moulin ... se rend à la table où il dépose le panier de la quête et ensuite il se rend à l'autel... (7). Moulin ... aperçoit Dumont qui joue avec le panier de la quête. ... comme une mère avec un enfant, il enlève le panier des mains de Dumont, s'assurant que le Métis n'a pas escamoté des sous dans sa main ... Moulin se rend au fond de la scène avec le panier. ... Moulin revient sans son panier (29).

La révolte se révèle crûment réaliste. Par le truchement de la monnaie, Gareau communique un autre conflit qu'un simple jeu d'opposition entre deux personnages ne dévoile pas. L'intention de l'auteur dramatique est de s'en tenir à la vérité de cette situation historique, et il y arrive en faisant appel à une psychologie refusant toute concession. Les sentiments de méfiance qui naissent entre le curé de la paroisse de Batoche et le vieux leader du peuple métis lors du soulèvement des années 1880, sont à la source d'un glissement vers une désagrégation intérieure. Le père Moulin, face à l'opprimé, marque un rapport d'indépendance, et par là, manifeste son pouvoir d'affronter, et d'écraser :

Moulin se lève et se rend à l'autel ... Il se rend ensuite prendre le panier de la quête. Il revient à la table et commence à compter les sous (41). Après que Dumont est sorti, Moulin reste immobile ... quelques cents dans ses mains (42).

Sur le plan historique, Gareau critique le rôle de l'Église lors de la rébellion. Il le fait de façon décisive grâce au père Moulin qui symbolise l'institution religieuse. Gareau laisse entendre que les religieux étaient préoccupés du devenir de l'église. Si les hostilités se poursuivaient, il semblerait que les curés aient cru qu'il n'y aurait plus d'argent pour reconstruire l'église. Alors, pour des raisons financières, l'Église aurait abandonné le peuple métis dont elle assurait la protection.

La confrontation entre Gabriel Dumont et le père Moulin est de plus mise en évidence par le jeu de la lumière : situation initiale, un éclairage précis, "quelques chandelles qui brûlent sur l'autel", et situation finale, "les chandelles éteintes sur l'autel" (7). Tant que les chandelles restent allumées, Dumont peut garder un espoir. Toujours est-il que la flamme, dans sa

LAURIER GARREAU, DRAMATURGE DE L'OUEST CANADIEN

verticalité, signale le sentiment de la suprématie. Il faut donc admettre que la flamme agit comme un phare qui invite. Or, il semblerait que la flamme sur l'autel, symbolique du père Moulin, doive être respectée et vénérée.

Par surcroît, à la présence imminente du père Moulin, figurée par le vacillement de la flamme, s'associe donc parallèlement celle de Dumont, le premier à "apparaître dans la pénombre" et qui "surveille attentivement la scène" (7).

Grâce au jeu de la lumière, il semblerait que d'une part, l'éclairage, en pleine communion avec le père Moulin, caresse son rêve de pouvoir, mais d'autre part, révèle ce prêtre tiraillé vivant un déchirement intérieur profond. Ainsi, le père Moulin, épousant la très grande sévérité de l'Église, apparaît aussi comme un homme mis à nu. Dumont, que nous savons courageux et fier mais que nous savons également ombrageux et coléreux, se nourrit aussi de ce même conflit.

Les chandelles nous montrent donc à quel point elles interviennent dans l'expression dramatique de la pièce. Soit la flamme, danger immédiat, menace discrète, est l'emblème de Dumont qui désire se défendre, en extirpant du père Moulin, l'aveu du repentir d'avoir abandonné les Métis. Soit la flamme, passage interdit, se rapproche du père Moulin, qui déclare son offensive.

Dans l'architecture d'ensemble de *La Trahison*, cette lumière faible à l'intérieur, en fait, une zone d'ombre lourde, rappelle non seulement l'espace extérieur où "l'action se déroule à l'automne 1905" (6) mais aussi un espace intérieur habité par la menace de la mort. La révolte du raté se métamorphose en un épuisement progressif, ce qui le condamne à jamais à subir l'effacement d'une civilisation dont le mode de vie a déjà été anéanti :

J'm'ennuie, Pè'e. ... Les vieux amis, ça l'est toute parti (9). ... J'suis venu voir mes vieilles amies dans le cimetière. ... Celles que ça l'a toute enterré dans l'même trou ... ensemble ... comme des animaux ... (10). ... Moi aussi je suis un vieil homme qui pense souvent à sa mort (10-11). ... ça veut être enterré su'e l'haut d'la butte ... tourné vers c'te terre que l'maudit homme blanc ça peut pas changer (11) !

En conclusion, c'est bien autant dans la plastique scénique : décor, accessoires, gestuelle, qu'il faut saisir le sens de la construction dramatique originale de Laurier Gareau. Afin de visualiser ce qui a été décrit, les

didascalies ont été relevées pour exprimer au-delà de tout discours, les sentiments, les démarches, les conflits du Métis et de l'homme blanc, dont Gareau souligne les vicissitudes quotidiennes. Gareau a réussi de façon remarquable à faire vivre un texte historique qui est d'ailleurs une discussion agressive de par sa critique de l'Église catholique en attribuant un rôle primordial à la mise en scène. L'auteur a rendu les objets précis en leur attribuant un rôle significatif hors de leur rôle d'accessoires. La plupart du temps, ces objets tirés du quotidien ont été déviés de leur fonction première pour transcender des idées chères à l'auteur. Par le biais des personnages en action, il a été intéressant de repérer la dramaturgie francophone contemporaine se révélant soucieuse de traduire la réalité étouffante de la vie, l'être en mal d'être, l'être du mouvement perpétuel, l'être qui s'interroge sur son être. Somme toute, une citation de Louis Bertrand sur Flaubert au sujet de ses romans historiques va de pair avec Laurier Gareau :

[...] il n'y a d'historien plus complet que celui qui prolonge et achève les données de la méthode scientifique par une divination analogue à celle de l'artiste²².

²² Léopold Houle, *L'Histoire du Théâtre au Canada*, Montréal, Fides, 1945, pp. 41-42.

CATHOLICISME ET NATIONALISME CHEZ LIONEL GROULX¹

Frédéric BOILY
Université du Québec à Chicoutimi

Cet article s'intéresse à un aspect fondamental de la pensée de Lionel Groulx (1878-1967). Personnage clé du nationalisme canadien-français, on s'est pourtant peu intéressé à la manière dont il parvenait à concilier catholicisme et nationalisme, compte tenu que le premier est articulé autour de l'universalisme et que le second est la valorisation d'un particularisme. Essentiellement, Groulx parvient à réconcilier les deux en affirmant que la défense de la religion et de la nation est un seul et même combat, car Dieu a donné une mission aux Canadiens français, celle de créer une nouvelle individualité nationale en Amérique.

This article is interested to a fundamental aspect of the thought of Lionel Groulx (1878-1967). Even though he was a pivotal actor to the French-Canadian nationalism, scholars were little interested in the way he succeeded in reconciling Catholicism and nationalism, the first one is articulated around the universalism and the second is the valuation of a sense of identity. Essentially, Groulx succeeds in reconciling both by asserting that the defence of the religion and the nation is the same fight, because God gave a mission to the French Canadians, that to create a new national individuality in America.

Le catholicisme est une religion à caractère universel, le message évangélique apporté par Jésus-Christ s'adressant à tous sans distinction. Tel est le message de saint Paul dans un fameux passage de *l'Épître aux Galates* (III, 27-28) : «Vous tous, qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus n'y esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme; car tous vous êtes un en Jésus-Christ.» Cet extrait bien connu de ceux qui sont familiers avec les écrits bibliques montre avec éloquence le principe voulant que la fraternité universelle transcende les particularismes pouvant diviser l'humanité. Dans ces conditions, comment un catholique peut-il se dire nationaliste alors que cette idéologie se veut la valorisation, plus ou moins exacerbée, d'un particularisme national ? N'y a-t-il pas là un insurmontable conflit de valeurs?

¹ Ce texte est une version remaniée d'une communication présentée au XVIII^e Congrès mondial de l'Association internationale de science politique, 1^{er} au 5 août 2000, Québec, sous le titre, *L'instrumentalisation nationaliste du catholicisme*.

Dans ce texte, je vais examiner comment un des plus importants intellectuels nationalistes canadiens-français, soit l'abbé Lionel Groulx², est parvenu à combiner ces deux idéologies dans un système de pensée cohérent au plan idéologique³. Essentiellement, on verra que, pour Groulx, catholicisme et nationalisme forment un tout qui est indissociable. Ensuite, on constatera qu'il pense, cette fois au diapason d'un courant plus orthodoxe puisant à la source du traditionalisme catholique (Joseph de Maistre), que le catholicisme est le meilleur régulateur de l'ordre social. Croyant que la Providence elle-même veille sur le destin des nations, Groulx, verra-t-on, est également persuadé que chaque nation a un destin ou une mission particulière à remplir ici-bas. Avant de s'intéresser à Groulx, il est nécessaire d'effectuer un bref détour théorique afin de montrer quelles ont été, historiquement, les relations entre nationalisme et catholicisme.

NATIONALISME ET CATHOLICISME

Pour les premiers penseurs de l'idée nationale, comme le philosophe allemand J. G. Herder, le nationalisme s'enracine dans un terrain religieux. Plus exactement, le relativisme nationaliste s'inscrit, selon lui, dans les plans même de Dieu : «For Herder [...], écrit Liah Greenfeld, each culture had a religious meaning; it was an irreplaceable brick in the Providential construction⁴». On retrouve chez Herder l'idée selon laquelle toutes les formes de vie représentent un ersatz de l'image divine, chaque culture pouvant prétendre avoir le droit de s'épanouir selon ses innéités «naturelles». Il serait ainsi dans les plans de Dieu de promouvoir la diversité plutôt que l'unité. C'est pourquoi Dieu a disséminé l'homme dans une diversité de contrées différentes par la géographie, le climat et l'environnement pour que toutes les

2 L'abbé Lionel Groulx est considéré, et ce par plusieurs intellectuels, comme un des précurseurs du mouvement nationaliste. Par exemple, l'ancien premier ministre québécois, René Lévesque, a louangé Groulx, en 1978, en écrivant qu'il avait laissé «une leçon de patriotisme pratique et éclairé qui nous guide [...] dans nos choix présents.» («Patriotisme pratique et éclairé» dans *Hommage à Lionel Groulx*, Leméac, 1978, p. 143. Groulx a laissé une œuvre imposante, soit près de trente volumes, des centaines d'articles et de conférences ainsi qu'une volumineuse correspondance.

3 Pour en savoir plus sur le sujet, on consultera le troisième chapitre de ma thèse de doctorat, «L'instrumentalisation nationaliste du catholicisme» dans *Naissance et croissance d'une «nouvelle race» : les présupposés philosophiques, théologiques, politiques et sociaux du nationalisme de Lionel Groulx*, département de science politique, Université Laval, 2000.

4 *Nationalism. Five roads to modernity.*, Harvard University Press, 1992, p. 331.

variétés possibles puissent s'épanouir et exprimer une facette de son Insaisissable visage⁵.

Les rapports entre le religieux et le national sont complexes. Selon Ernest Gellner, il est sûr «que l'histoire précoce du nationalisme en Europe a des liens avec le protestantisme.⁶» Certes, le nationalisme peut aussi se défier de l'appartenance religieuse, celle-ci entrant en compétition avec l'appartenance nationale. Comme l'écrit Eric Hobsbawm, «la religion est un ciment paradoxal pour le protonationalisme et, en fait, pour le nationalisme moderne qui l'a généralement traitée avec beaucoup de réserve, car elle constituait une force susceptible de défier le monopole de la loyauté que la nation revendique de ses membres⁷».

Globalement, il existe entre la nation et la religion une «attraction conflictuelle», pour reprendre l'expression de la sociologue Danielle Hervieu-Léger, au sens où le «nous religieux» peut aussi servir au renforcement du «nous national⁸». C'est que la religion peut servir, explique Gellner, de «marque diacritique» pour un groupe national au sens où elle le distingue de ses voisins. Mais davantage qu'un simple élément distinctif, la religion est aussi constitutive de «l'image de soi» que le groupe cherche à se donner. «Autrement dit, affirme Gellner, [...] elle ne dessine pas seulement des frontières, mais des paysages intérieurs⁹». Une des occasions où la relation entre le «nous» national et religieux est la plus intense (ou, pour reprendre l'image de Gellner, le paysage intérieur est le plus fortement marqué), c'est, explique Yves Déloye, lorsque «le lien national [est pensé] comme consubstantiel au catholicisme¹⁰». Le «nous» national et religieux devient un,

5 C'est ce qu'écrit un autre romantique, Schleiermacher : «Every nationality [...] is destined through its peculiar organization and its place in the world to represent a certain side of the divine image [...]». Cité par Elie Kedourie, *Nationalism*, Frederick A. Praeger, 1961, p. 58.

6 «La religion et le profane. Islam, nationalisme et marxisme au XXe siècle» dans *Commentaire*, no. 85, 1999, p. 111. Il s'agit de la dernière conférence de Gellner.

7 *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe et réalité*, Gallimard, 1992, p. 90.

8 « "Renouveaux" religieux et nationalistes : la double régulation », dans *Sociologie des nationalismes*, sous la direction de Pierre Birnbaum, P.U.F. 1997, p. 178.

9 « Conclusion », dans *Le déchirement des nations*, Éditions du Seuil, 1995, p. 276-277.

10 Yves Déloye, «Commémoration et imaginaire national en France (1896-1996). "France, fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême?"», dans *Sociologie des nationalismes*, op. cit., p. 63.

principes religieux et nationaliste se confondant pour former une seule et même chose (c'est ce que Déloye appelle le «principe catholicocentrique»). Pierre Birnbaum a montré que l'idée selon laquelle le catholicisme constitue le fondement de la nation a été très forte chez les nationalistes extrémistes français, mais pas seulement eux, et qu'ils ont fait du catholicisme l'essence même de la nation française :

Comme on l'a souvent noté, ce refus d'un politique détaché du catholicisme se fait jour aussi bien chez de Mun, La Tour du Pin ou Maurras que chez les fondateurs du Sillon qui partagent de ce point de vue une identité intransigeance. [...] D'un bout à l'autre de l'échiquier politique s'impose ainsi une référence au catholicisme comme principe devant l'emporter sur la démocratie en tant que telle, ainsi qu'un semblable refus du libéralisme [ce dernier étant perçu comme] destruction d'une dimension communautaire¹¹[...].

Occupant une place centrale dans le combat mené par les nationalistes d'extrême droite, en particulier les maurrassiens, contre la démocratie politique, le catholicisme sert de figure de mobilisation contre la sécularisation de l'espace social menée par l'État républicain¹². Bref, entre le catholicisme et le nationalisme s'instaure une troublante relation. Ces brèves considérations théoriques étant faites, voyons maintenant comment nationalisme et catholicisme se combinent dans le nationalisme canadien-français à partir de l'exemple de Groulx.

11 *La France aux Français, Histoire des haines nationalistes*, Éditions du Seuil, 1993, p. 86-87.

12 *Ibid.*, p. 88.

CATHOLICISME ET NATIONALISME CHEZ GROULX

Dès *Une croisade d'adolescents*, premier ouvrage de Groulx, on voit s'affirmer l'idée selon laquelle la défense de la nation et du catholicisme est un seul et même combat. Un extrait de la préface de la seconde édition de l'ouvrage est révélatrice à cet égard. La jeunesse d'ici, affirme-t-il, «sait à quelle réalité organique, à quelle vaste synthèse de problèmes se rattache toute survivance nationale et culturelle.¹³» Plus précisément, il s'agit, ainsi qu'il l'explique, d'en arriver à une alliance entre le spirituel et temporel. Commencant par affirmer la primauté du spirituel, Groulx s'empresse d'ajouter qu'il ne faut pas pour autant négliger le temporel : «Le temporel existe ; le devoir n'est pas de le supprimer, mais de le spiritualiser. Chaque peuple, ajoute-t-il, vit sa vie sur un carré du globe. Rien ne commande d'ignorer la patrie¹⁴». Groulx croit que l'on ne peut dissocier le spirituel du temporel, la lutte pour l'un étant également défense de l'autre. Il se réjouit en effet de constater que les «jeunes croisés», expression utilisée à maintes reprises dans l'ouvrage, œuvrent pour la nation et la religion. Il cite un extrait des *Lettres à un ami de collègue* du catholique libéral Charles de Montalembert indiquant que le jeune catholique de 1900 sait allier la défense de la religion à celle de la patrie : «"Gardons notre sang pour la religion et la patrie ; oui, prenons cet engagement sublime¹⁵ " » ! Ainsi trouve-t-il chez certains catholiques libéraux français comme Montalembert la posture combattante, une «pulsion de croisade», lui donnant l'impulsion pour s'investir et partir en croisade pour le peuple canadien-français.

Groulx justifie, toujours dans *Une croisade d'adolescents*, son nationalisme en écrivant que la respiritualisation du monde moderne doit se réaliser avant tout sur un «carré du globe», le Canada français. «[L]es croisés, souligne-t-il, voient, dans la culture du patriotisme, l'accomplissement d'un devoir, un élément de leur formation apostolique. À leur avis, le catholique n'est pas vraiment apôtre, s'il n'est en même temps bon patriote.¹⁶» C'est ainsi que le catholicisme bien compris ne se concevrait pas, selon lui, sans une assise nationale. En réalité, il n'éprouve que dédain pour ceux qui ont une conception de ce qu'il appelle un catholicisme désincarné ou détemporalisé, c'est-à-dire un catholicisme non enraciné dans un terreau national particulier. Pour bien comprendre la dialectique entre catholicisme et nationalisme chez

13 *Une croisade d'adolescents*, Librairie Granger Frères Limitée, 1938 [1912], 1938, p. 11-12.

14 *Ibid.*, p. 12.

15 *Ibid.*, p. 131.

16 *Ibid.*, p. 154.

lui, il faut cependant insister sur l'importance accordée au catholicisme en tant que fondement spirituel des nations. Avec les catholiques les plus intransigeants, Groulx pense que le catholicisme est essentiel à l'ordonnement du monde.

Une conférence, prononcée en 1940, montre avec éloquence combien l'alliance du nationalisme et du catholicisme peut atteindre une profondeur insoupçonnée. Groulx décoche d'abord quelques flèches vers ceux qui auraient une vision instrumentale du catholicisme, c'est-à-dire ceux qui se réclament du catholicisme sans être vraiment croyants. «Petit peuple [...], enjoint-il à son public, attachons-nous à notre foi, non par simple pragmatisme, comme feraient des sociologues ou des historiens agnostiques [...] attachons-nous à notre catholicisme pour ce qu'il est, pour sa transcendance [...]».¹⁷ Il vise certainement ici les nationalistes français à la Charles Maurras pour qui la religion vaut seulement pour sa fonction d'encadrement de la société, alors que le catholicisme représente, aux yeux de Groulx, un système de vérités valant pour sa transcendance. Voilà qui explique pourquoi il louange le contre-révolutionnaire français, Joseph de Maistre. La citation suivante montre bien comment l'influence du traditionalisme catholique est présente chez lui et, surtout, comment elle conduit à une vision où le catholicisme est au fondement du monde : «Catholiques, nous serions plus que des imbéciles, nous serions des criminels de ne pas nous rappeler, selon le mot de Joseph de Maistre, que les dogmes chrétiens sont en quelque sorte les assises du monde, qu'on n'y touche point sans ébranler la morale éternelle et qu'on n'ébranle point la morale éternelle sans ébranler les lois mêmes de la vie¹⁸». Dans la même veine, il utilise une image puissante pour montrer que le catholicisme est un élément essentiel à l'ordonnement de la société et de la nation. La foi, explique-t-il, «nous enseigne [...] que l'ordre social tient à une métaphysique et que l'on ne touche point à l'un des dogmes éternels sans fausser une mécanique transcendante, soutien de toutes choses ici-bas, de même que déplacer d'un millimètre la courbe d'un astre là-haut aboutirait à plonger l'univers dans un cataclysme¹⁹». Pour Groulx, la société ne peut donc se passer des lumières de la religion catholique.

Dieu et le destin des nations

Un autre élément fondamental nous permet de comprendre comment Groulx parvenait à concilier nationalisme et catholicisme, et c'est lorsqu'il fait

17 «Notre mission française», dans *Constantes de vie*, Fides, 1967, p. 81.

18 «Nos devoirs envers la race», dans *Dix ans d'Action française*, 1926, p. 231.

19 Conférence prononcée le 9 février 1928, «Nos responsabilités intellectuelles», dans *Orientations*, 1935, p. 19.

dépendre de la Providence même l'existence de la race ou nation canadienne-française. Aux yeux de Groulx, la vie des peuples est un sujet de préoccupation pour Dieu. Il élabore l'idée que la diversité des peuples est voulue par Dieu, chaque peuple étant un motif de la grande tapisserie humaine : «Pour quiconque croit à la Providence, écrit-il, est-ce un problème bien difficile à résoudre, à comprendre, qu'étant donné la certitude d'une action divine, d'une action gouvernante sur les peuples, Dieu n'a pu donner aux différents acteurs du drame de l'histoire, le même caractère, le même génie national²⁰ » ? Chaque peuple est appelé, selon son «génie particulier» à participer au «plan» de la Providence, une idée que l'on retrouve également, comme on l'a vu plus haut, chez le penseur allemand Herder²¹.

Il serait dans les desseins du Très-haut, ainsi que Groulx l'avance dans *La naissance d'une race*, de faire du peuple canadien-français une nation élue, vouée à une grande destinée. À l'en croire, la nation apparaît, au même titre que la personne, objet de préoccupation puisque le Divin lui réserve une place dans ses augustes plans : «De tous les événements de l'histoire humaine, écrit-il, bien peu, sans doute, ont plus de prix, aux yeux de Dieu, que la naissance des races et des peuples, vastes organisations spirituelles si fortement engagées dans les plans divins²²». Plus précisément pour donner de la vigueur à la nation, la Providence fit passer des «orages» dans la vie du peuple : «De son point de vue éternel, explique Groulx dans un autre ouvrage, Dieu préparait à notre petit peuple les vertus de sa destinée laborieuse²³». Groulx renoue ici avec l'antique figure du Dieu vengeur de l'Ancien testament — qui vérifie la foi de son peuple au moyen d'épreuves —, et fait de la naissance de la race un événement divin. Il explique, dans *Vers l'émancipation*, que la «Providence éternelle» «permet ici-bas que des races aient à souffrir pour le maintien de leur âme et qu'il y ait même des peuples martyrs²⁴». Se faisant l'interprète du divin, il avance l'idée que Dieu «veut que des nationalités aient ce destin

20 *Journal*, 1895-1911, tome II, sous la direction de Lacroix, Benoît, Lusignan, Serge et Wallot, Jean-Pierre, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 559.

21 En effet, écrit Max Rouché, l'histoire était, pour Herder, «un drame mené par Dieu à l'insu des acteurs humains [...]» «Introduction», dans *Une autre philosophie de l'histoire*, Aubier, Éditions Montaigne, 1964, p. 9 Le philosophe allemand croyait donc, toujours selon Rouché, que «[l]e déterminisme providentiel établit l'égalité nécessaire de tous les peuples, de toutes les époques de l'histoire.», p. 15.

22 *La naissance d'une race*, 1919, première édition, p. 110.

23 *Lendemain de conquête*, 1920, p. 161-162.

24 *Vers l'émancipation*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, p. 297-298.

magnifique de sauvegarder la grandeur de son œuvre en lui gardant sa diversité²⁵».

En élaborant ainsi avec l'idée d'un Dieu qui envoie des épreuves au peuple en vue de le fortifier, Groulx fournit une explication de nature théologique à l'existence d'une nouvelle race en Amérique. Des efforts gigantesques sont déployés de la part du divin, comme de déchaîner contre le peuple choisi des calamités de toutes sortes, histoire de bien lui former le «caractère», mais ce faisant, c'est rien de moins qu'une nouvelle race qui voit le jour. En effet, les «heures solennelles» et les «labeurs surhumains» ont façonné la race pour la rendre distincte, c'est-à-dire semblable à la race française par son catholicisme et sa culture, mais aussi et surtout différente en raison même des épreuves subies et surmontées. L'importance accordée au catholicisme se voit aussi lorsque Groulx transpose la notion de péché originel à la vie des nations : tout comme les individus ont besoin de l'Église pour sauver leur âme, le premier homme ayant fait entrer le péché dans le monde, de la même manière, les nations sont sous l'emprise du «démon de la division».

«Les nations ne s'aiment pas»

La notion de péché originel n'est pas un thème sur lequel Groulx fournit des analyses poussées. Tout de même, celle-ci, me semble-t-il, colore sa pensée d'une façon particulière, et surtout montre jusqu'où peut aller la symbiose entre nationalisme et catholicisme. D'une part, elle présuppose un pessimisme fondamental sur la nature humaine, de l'autre, elle introduit une touche particulière dans son nationalisme, l'idée de péché originel étant transposée à la vie des nations. Groulx se sert en effet de l'idée de péché originel pour avancer qu'au fond, la bonne-entente politique, entre les Canadiens français et les Anglais, est impossible au Canada puisque la fraternité humaine est, depuis le péché originel, révolue. Dans *Paroles à des étudiants*, il affirme que «cet univers restera un monde sous le joug du péché²⁶ [...]» Cette thèse sera soutenue dans une conférence²⁷ qui aura beaucoup de retentissement.

Groulx avance en effet l'idée selon laquelle, à partir du moment où l'homme s'est éloigné de Dieu, la notion d'harmonie s'est évanouie : «Dès lors que les hommes ne se croyaient plus les fils d'un même Père, soutient-il, la fraternité humaine était frappée à mort.²⁸» Ainsi, explique-t-il, depuis l'épisode

25 *Ibid.*, p.298.

26 Éditions de l'Action nationale, 1941, p. 74.

27 Tirée à 75 000 mille exemplaires en français (35 000 mille en anglais), «Pourquoi nous sommes divisés», *Constantes de vie*, *op. cit.*, p. 115.

28 *Ibid.*, p. 116.

du paradis terrestre, coulerait dans le sang des hommes l'esprit de la division. «Depuis Caïn [...], ou plutôt depuis le péché, nous avons dans le sang l'atavisme fratricide²⁹». Ne reconnaissant plus qu'ils sont issus d'un même Père céleste, les humains veulent s'entre-tuer. D'après Groulx, seul le christianisme est en mesure de constituer une planche de salut : «Le christianisme reste, dans l'histoire du monde, la seule vraie tentative pour reconstituer la fraternité humaine³⁰». Seule l'Église du Moyen Âge, soutient-il, serait parvenue à refréner le «démon de la division³¹». Or, la situation aurait changé lorsque, d'une part, François 1^{er} a fait alliance avec le «Turc» et les «princes protestants» et, d'autre part, lorsque la Réforme a mis «en pièces la robe sans couture de la chrétienté». À partir de là, «[I]es anciennes causes de division, un moment atténuées, amenuisées par le christianisme, se sont de nouveau débridées avec une violence inouïe.³²» Plus exactement, les «anciennes causes de la division» seraient la race, la langue, la foi et l'intérêt séparant les États. Or, celles-ci auraient cruellement opposé les peuples du Canada. Bref, depuis la Réforme, «l'atavisme fratricide» sépare de nouveau les peuples, l'Église ne pouvant plus empêcher les anciennes causes de la division de refaire surface.

En fait, le partage d'une même foi ne parvient pas à faire taire la division : «Démontrer qu'Anglais et Français ont partagé pendant dix siècles la même foi catholique et romaine [...n'êmeut] qu'assez médiocrement un Orangiste de Brockville ou de Toronto³³». Appliquant à la situation canadienne l'axiome de Joseph de Maistre selon lequel, «[I]es nations ne s'aiment pas³⁴ », Groulx soutient qu'il ne faut pas perdre son temps à vouloir être conciliant et faire preuve de «bonne-ententisme». Depuis que les hommes ont péché contre le Créateur, le ver de la division est au plus profond de leur cœur, exprime-t-il dans le passage suivant : «Aussi longtemps que l'humanité portera la tare originelle, écrit-il, les luttes des races resteront des phénomènes inévitables.³⁵» Par conséquent, il est stérile de vouloir fonder une politique basée sur la conciliation et le respect des différents points de vue. Pareille conception l'amène à rejeter toute politique de «bonne-entente». En ce sens, Groulx justifie théologiquement l'idée que chaque nation doit développer son génie propre. En fait, il arrive à l'idée selon laquelle le peuple canadien-français a plutôt une mission à poursuivre.

29 *Ibid.*, p. 116.

30 *Ibid.*, p. 117.

31 *Ibid.*, p. 118.

32 *Ibid.*, p. 117.

33 *Ibid.*, p. 117-118.

34 *Ibid.*, p. 117.

35 «Une tâche entre quelques autres», dans *L'Action nationale*, janvier 1933, p. 31.

Mission du peuple canadien-français

La thèse selon laquelle le Canada français est un «peuple élu» avait été auparavant élaborée, ainsi que le rappelle l'historienne Nadia Eid³⁶, par les ultramontains canadiens-français, au XIX^e siècle. En fait, observe Fernand Dumont, «chez les élites de la seconde moitié du XIX^e siècle québécois, l'attestation d'une mission du peuple canadien-français est courante et elle est utilisée par des écrivains qui ne sont pas tous des cléricaux.³⁷» Certaines personnalités, pas spécialement ultramontaines — Étienne Parent, Laurent Olivier ou David Félix-Gabriel Marchand, — et des ecclésiastiques — le curé Labelle et M^{gr} Pâquet — ont tous à leur façon contribué à propager l'idée que les Canadiens français avaient une mission particulière à poursuivre³⁸.

À la manière des ultramontains, Groulx pense que la mission historico-spirituelle du peuple consiste à faire vivre une nation catholique en Amérique : «Dans notre partie de l'Amérique, nous sommes le seul groupe humain constitué en nation et en État, capable de créer une civilisation chrétienne et de représenter sinon d'illustrer l'une des plus magnifiques cultures du monde. C'est cela notre avenir, notre devoir³⁹». Une conférence en particulier, prononcée en novembre 1941⁴⁰, illustre bien ce que Groulx entend par le thème de la mission, une conférence tenue en haute estime par lui.

Si, dans son texte, Groulx ne parle pas en premier de la nature catholique de la mission, il apparaît certain que la défense du catholicisme en constitue un élément essentiel, sinon premier. Logique avec lui-même, il exige en effet que le catholicisme participe pleinement à la création d'une authentique civilisation canadienne-française parce que «[n]otre foi constitue notre plus forte part d'originalité⁴¹». En réalité, écrit-il, «[c]eux qui ne nous aiment pas en ce pays, ne nous aiment pas surtout parce que nous sommes catholiques⁴²». Cela montre bien jusqu'à quel point le catholicisme constitue, aux yeux de Groulx, un élément distinctif. Plus précisément, la mission consiste, selon Groulx, à faire en sorte que toutes les productions intellectuelles d'ici deviennent les «signes» de la vitalité et de l'originalité du génie national. «Une chose encore

36 *Le clergé et le pouvoir politique au Québec. Une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle*, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1978, p. 235.

37 *Genèse de la société québécoise*, Boréal, 1993, p. 271-272

38 *Ibid.*, p. 272-273.

39 *Mes mémoires*, tome IV, 1974, p. 329.

40 «Notre mission française» dans *Constantes de vie*.

41 *Ibid.*, p. 80.

42 *Ibid.*, p. 80.

CATHOLICISME ET NATIONALISME CHEZ LIONEL GROULX

est certaine : toutes les formes artistiques, tous les signes extérieurs par lesquels se traduisent une culture ou une civilisation : littérature, architecture, musique, peinture, sculpture, langage, enseignements, mœurs, traditions, mobilier, costumes, tout cela sera à l'empreinte de l'espèce d'hommes que nous serons restés, tout cela brillera des qualités de fond du génie culturel⁴³». Il explique également aux auditeurs de sa conférence que la mission concerne d'abord l'ensemble de la nation, tout le peuple étant enrégimenté dans l'entreprise collective. «La mission culturelle éveille de soi l'idée d'une œuvre collective et d'une tâche permanente, écrit-il. [...] La mission culturelle n'est pas l'affaire d'une groupe, d'une caste ; et c'est proprement la mission d'un peuple, acceptée, accomplie par un peuple⁴⁴».

La tâche de façonner un visage distinct à la nation incombe donc aussi au peuple et ce, dans les plus humbles de ses gestes. Au total, le peuple n'a ni plus ni moins pour mission que de signifier devant l'Éternel une nouvelle individualité nationale. Telle est en quelque sorte la conséquence logique et ultime engendrée par l'alliance du catholicisme et du nationalisme. En développant l'idée, à la suite des ultramontains d'ici, qu'il incombe aux Canadiens français de créer une civilisation catholique en Amérique, Groulx parvient à concilier l'universalisme du catholicisme et le particularisme du nationalisme : le projet national peut passer pour le prolongement de celui de l'Église cherchant à propager le catholicisme de par le monde. On entrevoit mieux maintenant l'architecture intellectuelle qui existe entre nationalisme et catholicisme dans la pensée de Groulx. Pour celui-ci, le catholicisme a tout autant besoin du nationalisme que celui-ci de celui-là. Il dira donc jusqu'à la fin de sa vie: «Je suis nationaliste [...], non point quoique prêtre, mais parce que prêtre, parce que mon nationalisme débouche sur le spirituel.⁴⁵» Cet extrait illustre bien l'imbrication totale entre les deux grandes idéologies et l'instrumentalisation nationale du catholicisme qui en découle (et dont le point d'orgue est le thème de la mission), puisque la pérennité du catholicisme passe par la survie même de la nation.

43 *Ibid.*, p. 77.

44 *Ibid.*, p. 82.

45 *Mes mémoires*, tome IV, p. 329.

Bibliographie

Birnbaum, Pierre, *La France aux Français. Histoire des haines nationalistes*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

Boily, Frédéric, *Naissance et croissance d'une «nouvelle race»: les présupposés philosophiques, théologiques, politiques et sociaux du nationalisme de Lionel Groulx*, département de science politique, Université Laval, décembre 2000.

Déloye, Yves, «Commémoration et imaginaire national en France (1896-1996). "France, fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême?"», *Sociologie des nationalismes*, sous la direction de Pierre Birnbaum, Paris, P.U.F., 1997.

Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993.

Eid, Nadia F., *Le clergé et le pouvoir politique au Québec. Une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1978.

Gellner, Ernest, «La religion et le profane. Islam, nationalisme et marxisme au XX^e siècle», *Commentaire*, no. 85, 1999.

Greenfeld, Liah, *Nationalism. Five Roads to Modernity*, Harvard University Press, 1992.

Groulx, Lionel, *Une croisade d'adolescents*, Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, [1912], 1938.

- *La naissance d'une race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919.

- *Lendemain de conquête*, Ottawa, Éditions internationales Alain Stanké Ltée, Québec 10/10, [1920], 1978.

- *Vers l'émancipation*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921.

- *Dix d'Action française*, Bibliothèque de l'Action française, Montréal, 1926.

- «Une tâche entre quelques autres», *L'Action nationale*, vol. I, no. 1, janvier 1933.

- *Orientations*, Les Éditions du Zodiaque, Montréal, 1935.

- *L'indépendance du Canada*, Montréal, L'Action nationale, 1949.

- *Histoire du Canada français depuis la découverte*, 4 tomes, Montréal, L'Action Nationale, Montréal, 1950-1952.

CATHOLICISME ET NATIONALISME CHEZ LIONEL GROULX

- «Le rôle politique de Henri Bourassa», dans *Hommage à Henri Bourassa*, Montréal, L'imprimerie populaire, seconde édition, 1952.

- *Constantes de vie*, Ottawa, Fides, 1967.

- *Mes Mémoires*, tome IV, Fides, Ottawa, 1974.

- *Journal*, 1895-1911, tome II, sous la direction de Lacroix, Benoît, Lusignan, Serge et Wallot, Jean-Pierre, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984.

Hervieu-Léger, Danielle, «"Renouveaux" religieux et nationalistes : la double régulation» *Sociologie des nationalismes*, sous la direction de Pierre Birnbaum, Paris, P.U.F, 1997.

Hobsbawm, Eric, *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe et réalité*, Gallimard, 1992.

Kedourie, Elie, *Nationalism*, Frederick A. Praeger, 1961.

Lévesque, René, «Patriotisme pratique et éclairé» dans *Hommage à Lionel Groulx*, Leméac, 1978.

Rouché, Max, «Introduction», *Une autre philosophie de l'histoire*, Aubier, Éditions Montaigne, 1964.

Rupnik, Jacques, *Le déchirement des nations*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.

COMPTES RENDUS

Lionel MENEY, *Dictionnaire québécois-français*, Montréal/Toronto, Guérin, 1999, 1884 pages.

Le *Dictionnaire québécois-français (DQF)* est un ouvrage différentiel : il ne relève que les mots inconnus du français standard (*atoca, placoter,...*), ceux qui s'y trouvent avec un emploi différent (*brûlot, gosse, ...*) et ceux dont la fréquence (*présentement, possiblement, ...*), voire même l'ancienneté de l'emprunt à l'anglais (*flop*) sont notables. Certains emplois que Robert signale comme vieillis entrent également dans sa nomenclature (*flacon*). L'auteur donne le sens de tous ces mots, les transcode dans la langue de référence "en les comparant systématiquement au français de France dans son usage réel". Il se fonde, pour cela, sur les bases d'un large corpus comprenant notamment des numéros de journaux et l'œuvre des principaux auteurs québécois, dont on trouvera les références dans la bibliographie. Tous les exemples d'emplois qui illustrent le *DQF* en sont tirés. Cette vaste documentation permet également le recensement d'une multitude de syntagmes figés et de tournures phraséologiques (s. v. *briser, servir*, par ex.) qui constituent certainement un des intérêts majeurs du dictionnaire.

Se voulant "le reflet de ce qu'on peut lire dans la littérature et la presse québécoises" le *DQF* fournit des équivalents stricts dans le niveau de langue adéquat, éventuellement familier (selon Robert) comme sous *brasse-camarade*, glosé par 'engueulade [...], chambard, grabuge', voire même argotique comme *barbotte* '[...] clandé'. Ces indications, qui renseignent sur le registre de langue concerné, sont particulièrement utiles dans un dictionnaire. Selon ce principe, on voit que *foufoumes*, par exemple, appartient à la fois à la langue courante et à celle des enfants. L'auteur risque même des gloses en verlan (*foin*). On comprend que Lionel Meuney n'a aucune visée normative, encore moins puriste. C'est ainsi que, sur les 236 entrées principales que comptent les pages 140 à 192 (lettres B-Ba), nous avons dénombré 41 emprunts directs spécifiques à l'anglais. Ces emprunts sont d'ailleurs systématiquement signalés, tout comme les calques. Ces dernières indications, qui relèvent souvent de vocabulaires techniques (*clock, clutch, peavey*), notamment de celui du sport (*pee-wee*), sont particulièrement utiles au lecteur.

COMPTES RENDUS

Plusieurs articles ont trait aux institutions (statalismes), comme *sous baccalauréat, CÉGEP, député, officier, sénat, sous-ministre* ou *souveraineté*. Le *DQF* recense également des sigles comme CEQ CLSC, CN, COFI, CP, CPLF, CPQ, etc., dont certains comme ONF [Office national du film / ...des forêts] ou VTT [véhicule / vélo tout-terrain] sont particulièrement “mêlants”. Le CEA de France est ici l’ÉACL, la SACEM la SOCAN, etc. Les titres d’associations comme le *Cercle des fermières du Québec*, nombreux sous *société*, ne sont pas non plus négligés. Outre la dimension ethnographique, incluse dans les articles, on trouvera en marge quelques tableaux bien utiles, qui synthétisent des observations sur des usages spécifiques. On notera particulièrement celui qui nous éclaire sur l’appellation des catégories de voitures (s v *compact*) ou celui qui rend compte du cursus scolaire (s. v. *année*).

Même si “québécois” n’est pas défini, il apparaît clairement qu’il s’agit là du français en usage sur le territoire de la province du Québec ; on y trouvera donc, accessoirement, quelques mots employés par des locuteurs ou des auteurs que l’on pourrait définir comme acadiens : *istorlet* ‘sterne’ [ailleurs *hirondelle (de mer)*] ou *berri* ‘fruit de la vigne du Mont-Ida’ [ailleurs *pomme de terre* ou *graine rouge*], tous deux sous la plume de Gilles Vigneault, font typiquement partie de ceux-là.

Enfin, et ce n’est pas de moindre attrait pour le lecteur, LM nous livre de-ci de-là, en lien direct avec les articles ou certains emplois lexicaux, des devinettes, extraits de chanson, etc., et aussi des “blagues linguistiques” comme celle-ci : Dans un centre commercial, au Québec, une vendeuse s’adresse à un badaud (qui se trouve être un français). La vendeuse : — Est-ce qu’on vous a répondu ? Le français : — Mais j’ai pas posé de question !” [Au Québec, “est-ce qu’on vous a répondu ?” correspond à “est-ce qu’on s’occupe de vous ?”]

Le *DQF* fait aussi quelques mentions aux dialectes français ou à des périodes plus anciennes de la langue, qui peuvent cependant paraître accessoires, puisque le lien avec le québécois n’est pas retracé. *S’abander*, par exemple, est attesté en moyen français, mais est probablement arrivé au Québec à travers les parlers dialectaux, notamment celui du Maine, où il est encore attesté à la période moderne (FEW 16/1, 54a BANDWA). De même *acertainer* est attesté non seulement en Vendée, mais aussi Picardie, Normandie, Poitou (FEW 2, 611b CERTUS). Mais cet aspect est marginal, dans un dictionnaire qui est, avant tout, synchronique, et dont le but n’est pas de rechercher l’origine des mots et sens étudiés.

COMPTES RENDUS

Ce travail scientifique de grande ampleur, fruit d'une longue et fine observation, a déjà été salué comme il le mérite au Canada. S'adressant à un large public, il mérite aussi un grand succès de ce côté de l'Atlantique et contribue à une réelle connaissance de l'usage linguistique québécois contemporain.

Patrice BRASSEUR

Serge LAURIN, *Les Laurentides*, Les Editions de l'IQRC, Sainte-Foy, 2000, 190 pages.

Les Laurentides constituent l'une des 23 régions administratives du Québec. Durant les deux dernières décennies, l'existence de caractères propres à cette région par rapport à Montréal a été mise en doute. Cela pose d'ailleurs tout le débat sur la question du régionalisme au Québec. Cependant, ne pas consentir une quelconque spécificité à la région des Laurentides par rapport à Montréal paraît quelque peu excessif. Ce qui fonde la région des Laurentides, c'est essentiellement son histoire. Son peuplement s'est réalisé en deux vagues : 1720-1840 puis 1840-1920. A l'époque et en l'état des moyens de communications, il y avait éloignement par rapport à la capitale économique de la Belle Province mais, de plus, la région des Laurentides disposait d'un développement relativement autonome. La première étape du peuplement s'est faite sans discours colonisateur tandis que la seconde a été le fruit d'une campagne orchestrée des élites canadiennes-françaises en vue de peupler les Hautes-Laurentides au Nord de Saint-Jérôme. Il existe aujourd'hui une communauté régionale très typée cimentée par des solidarités sociales et des institutions locales. De Saint-Jérôme à Mont-Laurier en passant par Sainte-Agathe des Monts et Labelle, la région des Laurentides excipe d'une identité propre mais toujours incertaine, ballottée entre l'affirmation et le doute.

L'auteur, professeur au Cegep de Saint-Jérôme pendant plus de trente ans, est un fin connaisseur de ce territoire. En neuf chapitres adoptant une grille historique et séquentielle, Serge Laurin montre la dualité physique de la région des Laurentides : au Sud, une plaine totalement partie intégrante des basses terres du Saint-Laurent ; au Nord, les hautes terres du Bouclier Canadien. La population excédentaire de la plaine entend l'appel du Nord. Ce mouvement atteint son apogée sous la direction du célèbre curé Labelle entre 1876 et 1886. L'arrivée du chemin de fer favorise l'éclosion d'activités industrielles autour des pôles de Saint-Jérôme et de Lachute dans les Basses-Laurentides. L'exploitation du bois de sciage connaît son âge d'or dans les Hautes-Laurentides au moment où le tourisme, et notamment le ski, s'inscrivent

COMPTES RENDUS

comme activités majeures dans le paysage. Les Laurentides deviennent, dès lors, l'espace de décharge et de détente de la grande métropole.

Le XXe siècle est celui du plein démographique de cette région. Au début du XXIe siècle, ses 450.000 habitants la place au quatrième rang des régions les plus peuplées du Québec. Néanmoins, l'étalement urbain du Grand Montréal a largement fait irruption dans son territoire. Du coup, ce phénomène inhérent à toutes les grandes métropoles nord-américaines transforme radicalement son aspect physique tout en renouvelant de fond en comble le tissu social de sa population.

Au total, l'ouvrage de Serge Laurin est servi par une excellente iconographie. Des dizaines de photos montrent les principales personnalités qui ont marqué cette région, le tout étant rehaussé de cartes et de graphiques expressifs. Toute la question finale est de savoir dans quelle mesure la volonté des élites locales de promouvoir l'identité de cette région attachante trouvera un écho dans une population de l'ère post-industrielle qui vit à l'ombre de la seconde métropole du Canada et de ses trois millions d'habitants.

André-Louis SANGUIN

Normand PERRON et Serge GAUTHIER, *Histoire de Charlevoix*, Les Editions de l'IQRC, Sainte-Foy, 2000, 392 pages.

L'Institut Québécois de Recherche sur la Culture pilote, depuis 1989, la collection "Les régions du Québec". Elle a pour objectif de présenter, pour le grand public, une vue d'ensemble de l'histoire de chacune des 23 régions administratives de la Belle Province, depuis ses origines amérindiennes et/ou inuit jusqu'à nos jours. Dès 1982, la Société d'Histoire de Charlevoix avait évoqué le besoin d'une synthèse historique sur cette région, l'une des plus attachantes du Québec laurentien. Certaines facettes de l'histoire de Charlevoix avaient déjà fait l'objet d'études sectorielles, mais plusieurs aspects restaient méconnus. C'est pourquoi l'ouvrage co-rédigé par Normand Perron et Serge Gauthier est tout à fait pertinent et bienvenu.

Dans la psychologie collective nord-américaine, la région de Charlevoix a longtemps été perçue comme un lieu de vacances et de villégiature. Souvent aussi toute une littérature folklorisante a entouré les Charlevoisiens sans trop qu'on leur demande leur avis ! Pour l'année 2000, Charlevoix n'abritait qu'une population permanente de 30.000 personnes. C'est d'ailleurs là tout le drame de cette petite région littorale du grand fleuve localisée entre les Caps au Nord de Sainte-Anne de Beaupré et l'embouchure du majestueux fjord du Saguenay.

COMPTES RENDUS

L'été, Charlevoix regorge de touristes. L'hiver, c'est une région en partie désertée et habitée par une population vieillissante. L'exode des jeunes y est ici à son maximum. Le tourisme international en connaît surtout le littoral avec quelques pôles-phares : Baie Sainte-Catherine, La Malbaie, Cap à l'Aigle, le Manoir Richelieu, Baie Saint-Paul, Petite Rivière Saint-François, l'île aux Coudres... Beaucoup moins connus sont ces fleurons de la grande nature sauvage (le *wilderness* des Etatsuniens) : le parc des Grands-Jardins et les hautes gorges de la rivière Malbaie où les glaciers quaternaires ont laissé des signatures extraordinaires.

Par un premier chapitre, les deux auteurs brossent un tableau géographique de ce petit pays aux traits marqués. Pommiers et érables poussent à Petite Rivière Saint-François mais, 20 km à l'intérieur des terres, des tapis de lichen couvrent le Parc des Grands Jardins. A la fin du XIXe siècle, il y avait 2500 caribous (tous disparus vers 1925). Ils ont été réintroduits en 1969 : ils sont une centaine aujourd'hui. Charlevoix, ce sont aussi les phoques et les bélugas à l'embouchure du Saguenay : 15.000 fin XIXe siècle, 350 en 1969, 1000 aujourd'hui après l'interdiction de leur chasse et la mise en place de politiques de protection de l'espèce.

Les sept chapitres suivants couvrent cinq siècles d'histoire : présence amérindienne dès 1100-1350, voyage de Jacques Cartier en 1535, rencontre de Champlain avec les Montagnais et Algonquins en 1603... D'intéressants développements sont consacrés à la toponymie, aux cinq seigneuries françaises et aux deux seigneuries anglaises de peuplement. On suit mieux la spécificité des activités charlevoisiennes traditionnelles : pêche au marsouin, commerce des fourrures, cabotage, chantiers de goélettes... Les auteurs mettent en relief le dualisme de Charlevoix : villages de la côte et villages de l'arrière-pays. De bonnes analyses s'attardent sur l'agriculture, l'industrie du bois, le transport fluvial, la traverse Saint-Siméon/Rivière du Loup...

Une approche démographique serrée montre le drame de Charlevoix : la population a commencé à décroître dès la décennie 1950 et l'émigration massive démarrait dès la décennie 1960. En 2016, la population devrait se situer autour de 28.000 habitants. Pour tirer l'économie locale, le tourisme constitue aujourd'hui le seul secteur attractif : casino de Pointe au Pic, station de ski de Petite Rivière Saint-François. Depuis 1988, Charlevoix a été désignée comme Réserve Mondiale de la Biosphère de l'UNESCO.

Charlevoix a sa place dans la littérature canadienne-française : Laure Conan, Félix-Antoine Savard... et même la franco-manitobaine Gabrielle Roy qui passa trente étés dans son chalet de Petite Rivière Saint-François. Mais c'est sans doute le cinéaste Pierre Perrault qui, par sa célèbre trilogie filmique sur

COMPTES RENDUS

l'île aux Coudres (*Pour la suite du monde, Les voitures d'eau, Le règne du jour*) a su faire entrer Charlevoix dans l'histoire du cinéma québécois. Enfin, Charlevoix, c'est aussi l'un des hauts lieux de la peinture canadienne : Clarence Gagnon, René Richard, Jean-Paul Lemieux, les soeurs Bolduc...

Dans le neuvième et dernier chapitre, les auteurs montrent que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, Charlevoix ne fut qu'un espace géographique. Le XIX^e siècle fut celui des rendez-vous manqués. Le XX^e siècle entraîna une monoactivité touristique. À l'aube du XXI^e siècle, les jeux de hasard et l'écotourisme apparaissent comme les deux seules activités porteuses. Le malheur pour cette région est d'être passée quasi totalement à côté de l'ère industrielle. C'est une région isolée qui devient un lieu de passage. En conclusion, Perron et Gauthier posent une question angoissante : Charlevoix est-elle une région en sursis ? Au total, un ouvrage très complet, richement documenté et illustré qui diagnostique sans complaisance les handicaps et les atouts d'une région qui a été trop longtemps folklorisée.

André-Louis SANGUIN

John MACDONALD, *The Arctic Sky : Inuit Astronomy, Star Lore, and Legend*. Toronto, Royal Ontario Museum / Nunavut Research Institute, 1998, 314 pages.

Directeur du Centre de Recherches d'Igloolik (T-N-O), John MACDONALD a collecté au cours de quelque dix années de travaux auprès des Aînés (Elders) l'histoire orale et les traditions de la région. Le livre qu'il en a tiré se présente comme une double introduction, d'une part au ciel de l'Arctique, complétant ainsi une cosmographie jusque-là due aux seuls récits des explorateurs européens. C'est le sujet des chapitres 1 à 7. Mais cosmographie et cosmogonie entretiennent des apports si étroits dans le monde Inuit, que les astres, constellations et leurs mouvements donnent lieu à l'explicitation des légendes et des mythes propres à l'imaginaire du Grand Nord. Le plus connu, celui de la création des astres jumeaux, le Soleil et la Lune, fait l'objet des chapitres 4 et 8. C'est là un des problèmes de l'ouvrage : la fragmentation inhérente à la matière même, à la fois descriptive et narrative et même à plusieurs voix (pp. 97, 219). C'est une excellente idée d'avoir repris les principales légendes dans ce long chapitre 8 puis, pour les spécialistes, d'en avoir donné des transcriptions en Inuktitut (chapitre 9). Celles qui figurent au chapitre 10 proviennent de différentes régions de l'Arctique : Yukon, Alaska, et Groënland.

COMPTE RENDUS

Index et bibliographie sont très utiles. Enfin, une iconographie somptueuse fait de cet ouvrage un bel instrument de travail.

Paule-Marie DUHET

Goefrey PLANK, *An Unsettled Conquest. The British Campaign Against the Peoples of Acadia*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2000, 239 pages + 5.

L'histoire de la déportation des Acadiens et de l'asservissement des Micmacs (orthographié Mi'kmaq) qui s'ensuivit n'a jamais été totalement retracée, selon l'auteur, malgré de nombreuses publications récentes. Le but de cet ouvrage est d'éclairer les circonstances et les événements qui ont complètement bouleversé l'Acadie avant même son intégration dans l'Empire britannique.

Le plan suit la chronologie des faits, de 1689 à 1754, avec des chapitres parallèles pour étudier les relations entre les trois protagonistes principaux après le traité de 1713 : « Anglo — Mi'kmaq Relations, the French and the Acadians, 1718-1743 » (chapitre 3) « Anglo-Acadian Relations, the French and the Mi'kmaq » (chapitre 4). Le souci de l'auteur est de distinguer les péripéties d'une histoire à travers ce qu'il appelle « the malleability and uncertainty of place-names and group categories in Acadia and Nova-Scotia » (Introduction).

Car à l'imprécision des cartes s'ajoutent l'imprécision des frontières et leur perméabilité après la conquête, outre les motivations changeantes des protagonistes, Acadiens et colons de Nouvelle-Angleterre soumis aux exigences des autorités dont ils dépendent (p. 35-37), Micmacs tiraillés entre les allégeances au catholicisme et à la puissance coloniale, en butte à l'hostilité des Algonquins. Tout concourt à faire de l'Acadie la proie des querelles dont Goefrey Plank se fait le conteur minutieux. Il s'attache aux personnalités de premier plan comme Samuel Velch. Ce Whig écossais, contrebandier d'occasion avant d'être gouverneur de la Nouvelle-Écosse, nourrissait des visions grandioses de conquête du Canada et de l'Acadie, avec conversion au protestantisme des populations après l'expulsion souhaitée des francophones catholiques. Cornwallis avait des projets moins ambitieux mais plus efficaces puisqu'en quelques mois il fit ériger la ville de Halifax (p.122-129) quand les Français restauraient Louisbourg sur l'Île Royale.

À côté d'eux, des gens moins connus comme l'abbé Le Loutre, ou obscurs comme Antoine Gaulin ou l'encombrant Henri Daudin (p.137-8) et surtout les petites gens dont les intérêts et les allégeances changeantes compliquent les plans des autorités. Le procès des Jedre père et fils, accusés de

piraterie avec leurs complices « Indiens », jugés et exécutés à Boston (p. 80-81) semble une menace pour l'autonomie des Micmacs reconnue par les traités de 1725-26 (p.79). Prudent Robichaud, rallié aux autorités anglaises, et accusé ensuite d'avoir bu avec les Micmacs est mis aux fers en place publique ; il sera pourtant nommé juge de paix (p.96) en dépit du fait que le Conseil de la Nouvelle-Écosse semble appliquer la loi britannique qui exclut les catholiques de toutes fonctions officielles. Rare exemple d'une précaire trêve. Que les relations se tendent entre la France et l'Angleterre et l'affrontement reprend, autour des pêcheries d'abord : catholiques contre protestants, francophones contre anglophones. (p.98-109), plus le retour de la violence inter-raciale avec la déclaration de guerre aux Micmacs par le gouvernement du Massachusetts, en octobre 1744.

La suite est connue : de la chasse « au scalp » à la course à la guerre et à la déportation, après l'échec d'une ultime tentative d'évangélisation des Acadiens (p.130-139). Des liens avaient subsisté entre Micmacs et Acadiens, comme avec les Français de Louisbourg : ceux de la vie quotidienne, en dépit des conflits entre les nations européennes.

L'ouvrage se lit facilement. Le souci de précision nous vaut, outre un index de 6 pages, une bibliographie abondante (19 pages) et 42 pages de notes dont certaines, celles sur Longfellow en particulier, auraient pu être intégrées dans le texte.

Paule-Marie DUHET

Fernand HARVEY, Gérard BEAULIEU, (dir.), *Relations entre le Québec et l'Acadie (les), de la tradition à la modernité*, Presses de l'Université Laval, 1er trimestre 2000 (éd. de l'IQRC & éd. d'Acadie), 297 pages, illustré.

Voilà un ouvrage qu'appelaient de leurs vœux tous ceux pour qui « différent de » ne signifie pas nécessairement « opposé » à et qui traite enfin, sous une direction québéco-acadienne, d'un sujet dont il n'était pas bien séant de parler. Son sous-titre induit à croire qu'il présente une évolution, il n'en est rien ; « tradition » signifie ici : avant 1960, et « modernité » : après. De sorte que s'il se compose de 11 chapitres, ces chapitres sont regroupés en deux parties, doublement inégales. La première, sur « les relations traditionnelles entre le Québec et l'Acadie », ne comprend que les 3 premiers chapitres mais évoque ces relations bien avant la date de 1880 donnée à l'intérieur du livre. Quant à la seconde, « le Québec et l'Acadie dans un contexte de modernité », elle rassemble les 8 autres chapitres et s'intéresse donc de manière bien plus détaillée à la petite quarantaine d'années postérieures à la date-charnière de 1960, années vécues par les auteurs. 1960 : « Révolution tranquille »

COMPTE RENDU

comparable au Québec, avec Jean Lesage, et au Nouveau Brunswick, avec Louis Robichaud, faut-il le rappeler ? Mais précisément, Nouveau Brunswick et Acadie sont-ils deux termes interchangeables ? Pas tout à fait ; d'où au moins les chapitres 3 et 7 qui mettent l'accent, si l'on ose dire, sur la Nouvelle Écosse. Et dans un autre chapitre, la « rupture » est située dans les années 1970-1980, non en 1960. Somme toute, cette répartition un peu floue est une forme de réponse réaliste et non dénuée de sens à certaines interrogations ; à la manière, un peu, du titre de l'ouvrage qui coordonne une grande société au territoire marqué et une bien plus petite, dont on ne peut tracer les limites bien nettes.

De la presque totalité des chapitres se dégage, formulée diversement, et contraire à une idée complaisamment reçue, la certitude qu'au XXe comme au XIXe siècle, l'Acadie doit beaucoup au Québec, financièrement et humainement. À l'époque où, de part et d'autre, le premier problème est celui de la « survivance », l'Acadie est en grande partie redevable au clergé québécois d'avoir survécu, d'avoir eu accès à des soins, à un enseignement en français. Mais ce clergé, que chacun, reprenant la même citation, évoque sous le nom de Lionel Groulx, n'a pas pu ne pas constater la « trop réelle méfiance » des Acadiens à son encontre. Après 1960, ce qui a changé et qui est dû au patient travail antérieur, c'est que le clergé, acadianisé dans la première moitié du siècle, réussit désormais à acadianiser aussi la formation des cadres de l'Acadie qui à ce moment-là d'ailleurs se sécularise aussi vite que le Québec. Mais si en 1880 les Acadiens ne voulaient pas être confondus avec les autres Canadiens français, c'est maintenant au tour des Québécois d'en faire autant, d'où de nouveaux tiraillements. Malgré cela les relations continuent de plus belle et désormais plus sur un pied d'égalité que de supérieur à inférieur ou ce qui a été ressenti comme tel. Cet ensemble d'études, non dénuées d'approximations historiques, grammaticales et sémantiques, parfois répétitives ou bien contradictoires, quelques-unes un peu hâtivement rédigées, aurait sans doute eu besoin d'une solide synthèse qui aurait répondu en conclusion à l'avant-propos doublé d'une introduction. Mais en cette relative immaturation aussi il témoigne assez bien de certaines réalités et mérite de retenir l'attention.

André MAINDRON

David CHENNELLS *The Politics of Nationalism in Canada: Cultural Conflict since 1760* ; University of Toronto Press, Toronto, 2001, X+381 pages.

Un gros ouvrage certes, largement documenté : 77 pages de notes et 30 de bibliographie. C'est que le projet est ambitieux. Il s'agit en effet de

COMPTES RENDUS

découvrir, à travers deux siècles et demi de l'histoire politique du Canada, ce qui constitue le facteur essentiel du « nationalisme exclusif » (nous parlerions de « nationalisme d'exclusion »). Pour l'auteur, c'est moins, la combinaison d'une langue et d'une nationalité, ou l'émergence de rivalités ethniques, que l'évolution du processus politique qui favorise ou non un équilibre des pouvoirs entre citoyens ordinaires et élites étatiques.

L'introduction donne la définition de ce qui constitue le propos de l'auteur, « exclusive nationalism » : « nationalist political activity (...) of a kind that seeks to privilege one recognizable way of life over others, in the sense of imposing it and intentionally altering the balance present among adherents of various real communities of religion, language or culture “ — un nationalisme que D. Chennells dénonce comme « unfair, unwise and illiberal ».

Cinq chapitres suivent l'exposé de la méthodologie proposée à un lectorat intéressé par les théories de l'historiographie contemporaine. Le premier chapitre, « Conquest and Imposed Statecraft 1760-1791 » n'est pas vraiment nouveau. Le second, « The Decline of imposed Statecraft, 1792-1839 », dont le plan est proposé pages 70-71, mérite d'être lu surtout pour les sections 2.4 (The Janus Faces of the Canadian Political Elite) et 2.7 (Analysis and Relevance to Theory). Du chapitre 3 on retiendra, dans la section 3.3, l'analyse de la question des écoles catholiques au Nouveau-Brunswick, et celle des biens des Jésuites en Ontario. L'auteur voit dans le dénouement relativement paisible de ces crises la preuve de la justesse de ses théories sur le nationalisme d'exclusion. Il le résume ainsi (p.161) : ce qui a permis d'endiguer la montée d'un nationalisme d'exclusion, c'est le fonctionnement satisfaisant d'une autonomie fondée sur l'assentiment populaire, l'existence d'alliances parlementaires pluri-ethniques, compatibles avec un schéma politique consensuel, et l'accès des minorités à une représentation parlementaire suffisante en nombre et en puissance (« significant levels »).

Le XXe siècle allait voir le danger du retour d'un nationalisme étroit. C'est le sujet des chapitres suivants qui concernent, d'une part, l'évolution politique du Québec, d'autre part les crises constitutionnelles qui jalonnent la vie politique canadienne depuis 1982.

Une re-lecture possible des événements qui ont jalonné les deux derniers siècles au Canada.

Paule-Marie DUHET.

COMPTES RENDUS

Reingard M. NISCHIK (sous la direction de), *Margaret Atwood : Works and Impact*, Rochester : Camden House, 2000, 344 pages.

Cet ouvrage, auquel la Margaret Atwood Society a conféré le Prix du Meilleur livre de l'année, est composé de sections consacrées à la vie de l'écrivain, à l'ensemble de ses oeuvres (sans négliger aucun genre, à l'encontre de nombreux ouvrages qui tendent à privilégier le roman), et à des questions de réception. Souhaitant célébrer une carrière d'une richesse extraordinaire à l'occasion du soixantième anniversaire de l'écrivain, R. Nischik a fait appel non seulement à des spécialistes de la littérature canadienne en général et d'Atwood en particulier, mais aussi à des agents littéraires, des rédacteurs-en-chef, des éditeurs, des traducteurs, de manière à donner les points de vue de membres de l'industrie du livre qui sont rarement diffusés. Parmi ces textes, on trouve l'approche biographique de Nathalie Cooke, ou celle de Susanne Becker, qui explore la question de la représentation, de la fabrication de l'image de l'écrivain, du rôle des médias dans la construction de la célébrité. Il est réjouissant de voir réunis tant de textes de critiques et d'universitaires européens aux côtés de leurs homologues nord-américains tels que Sharon Wilson, Lorna Irvine, et Alice Palumbo. On y trouve notamment une contribution du canadien allemand Walter Pache, disparu depuis, sur les écrits critiques d'Atwood. Lothar Hönnighausen étudie sa production poétique, l'oeil attentif aussi bien aux techniques formelles et aux transgressions culturelles et esthétiques qu'aux jeux thématiques. Charlotte Sturgess examine ses nouvelles et sa prédilection pour ce genre hybride et fragmenté qu'est le poème en prose ou la nouvelle courte. Le brouillage des genres évoqué ici est exploré en profondeur par Coral Ann Howells en tant que stratégie narrative.

Le livre est agrémenté de photographies de l'écrivain, ainsi que de "cartoons" faits sur Atwood ou par Atwood elle-même. On apprécie également les témoignages en fin de livre de confrères écrivains, dont deux textes délicieux de George Bowering et d'Aritha van Herk. Ajoutés à tout cela, la bibliographie exhaustive et l'index méticuleux font de cet ouvrage un outil de recherche extrêmement précieux, et un hommage magnifique à un écrivain également magnifique.

Marta DVORAK

Colin D. HOWELL, *Blood, Sweat and Cheers. Sport and the Making of Modern Canada*, University of Toronto Press, 2001 (161 p., bibl., index).

L'auteur de l'ouvrage, Colin D. Howell, professeur d'histoire à l'Université Saint Mary, est un spécialiste confirmé pour l'étude du phénomène sportif au Canada. La maturation de cet essai — de type historique — a

COMPTES RENDUS

bénéficié des conseils éclairés de plusieurs experts, en particulier ceux d'Alan Metcalfe, un des fondateurs, au sein du milieu universitaire, de l'analyse historique du sport au Canada.

Ce petit livre de 161 pages : *Du sang, de la transpiration et des acclamations*, se compose d'une brève introduction (p. 3-8) et de six chapitres, dont certains ont inspiré le titre de l'ouvrage : Blood (chap. 1) et Cheers (chap. 4). Le dernier chapitre, intitulé Nation (chap. 6, p. 128-146), ouvre sur des conclusions et des perspectives générales. L'ensemble est complété par une importante bibliographie (p.147-158), judicieusement classée en fonction des différents chapitres, et d'un index thématique (p. 159-161) fort utile pour le lecteur.

L'ouvrage prend en considération le rôle du sport dans la structuration de la nation canadienne en insistant sur le passage des pratiques sportives rurales aux sports d'équipe, qui ont accompagné la transformation industrielle et urbaine du pays. Le livre aborde aussi la place prédominante du sport au sein de la culture contemporaine orientée vers la consommation, sans oublier la contribution du sport, parfois ambivalente, à l'expression d'un sentiment d'identité canadienne. L'ouvrage se veut être une introduction à la façon dont les historiens doivent aborder l'histoire du sport, plutôt que comme une histoire exhaustive du sport canadien. Au fil des pages, C. Howell introduit le lecteur à un ensemble de thèmes d'une grande importance : amateurisme et professionnalisme ; race, ethnicité et identité culturelle ; régionalisme et nationalisme ; influence des traditions sportives britanniques et américaines ; signification contemporaine du sport dans une économie capitaliste généralisée ; construction des identités masculine et féminine ; comportement des spectateurs ; rôle des médias ; place de l'Olympisme ; intervention de l'État dans le domaine sportif...

Dans l'introduction, Colin Howell précise sa propre démarche théorique, en se situant par rapport à d'autres modes d'approche possibles. Deux questions sont à ses yeux fondamentales : qu'est-ce que le sport ? Et à quoi sert-il ? (p. 8). Selon l'auteur, les réponses sont moins simples qu'il n'y paraît et elles peuvent varier en fonction des époques et des circonstances.

Dans le premier chapitre, l'auteur s'intéresse aux formes anciennes du "sport", où domine le "blood sport" (p. 11 sqq.). Le sport rustique a souvent impliqué des animaux et l'interaction avec l'environnement naturel et la vie sauvage (p. 9). La cruauté envers les animaux n'était pas perçue comme telle : combats de coqs, ours contre taureau, combats de chiens, combats de rats, chasse et pêche, et autres sports sanglants ("...and other blood sports") ... Le sport au Canada a joué un rôle important dans l'affirmation des nouvelles

COMPTES RENDUS

conceptions de la citoyenneté et dans le passage d'une économie préindustrielle à un ordre industriel et urbain à croissance rapide. L'impulsion pour réformer le sport, en particulier les formes les plus sanguinaires, considérées comme radicalement païennes ("un-Christian"...), et rejetées comme des occupations irrationnelles qui éloignaient de la responsabilité et du travail honnête ("...irrational diversions from responsibility and honest labor", p. 11) accompagnées de paris et de consommation d'alcool, a pour origine la réaction d'une bourgeoisie urbaine en pleine expansion ("emerging urban bourgeoisie") qui adhérait aux notions victoriennes de respectabilité (Cf. *Respectability*, chap. 2).

L'auteur dégage des filiations diverses et variées. Les courses de chevaux et les compétitions d'équitation reflètent l'influence initiale de la Grande Bretagne tandis que rodeos et charges de troupeaux sont apparus en relation avec la proximité des États Unis. C. Howell rend compte également des jeux d'exercice propres aux Indiens. Pour les peuples autochtones du Canada, les sports et les jeux ont toujours été associés au milieu naturel et relativement affranchis des influences de la société marchande (p. 26). À côté des jeux de chance ou des jeux d'adresse directement liés à la chasse, certains groupes se sont cependant engagés dans des compétitions qui ont contribué à l'excellence sportive canadienne. "Les jeux de canne et de ballon étaient extrêmement populaires" et "associés aux cérémonies religieuses" comme le jeu de Lacrosse ou *Baggataway* exerçant un contrôle sur les forces surnaturelles et ayant le pouvoir d'éloigner la maladie (p. 26)...

Le sport organisé, bureaucratisé (chap 2), a supplanté les formes traditionnelles et rurales du sport à la fin du XIXe siècle. Au Canada, les sports respectables — produisant de la distinction sociale — opèrent de façon différenciatrice : les hommes plutôt que les femmes, les Anglais plutôt que les Français ("the English rather than the French"), les Blancs plutôt que les Noirs et les Indigènes, les Protestants plutôt que les Catholiques, avec des athlètes issus de la classe moyenne plutôt que de la classe laborieuse (p. 28)... Dans les années qui s'étendent entre la mise en place de la Confédération et la première guerre mondiale, les Canadiens ont forgé une nouvelle culture sportive, urbaine à partir des sports d'équipe, incluant des activités plus traditionnelles dans les zones rurales.

Depuis le milieu du XIXe siècle (*Money*, chap. 3), l'affinité croissante entre le sport et le monde de l'argent, voire l'économie de marché, n'a fait que se confirmer, suscitant d'ailleurs une double interrogation : Qui doit être propriétaire du sport ? Et dans quel but ? (p. 81).

COMPTES RENDUS

Le chapitre suivant (Cheers, chap. 4) est particulièrement important. Il montre que le sport ne serait pas devenu ce qu'il est sans les spectateurs (p. 83). "Qui étaient et que sont les spectateurs ? Quelles races, quelles classes sociales ont été concernées par le spectacle sportif ? Quelle a été l'évolution du comportement des spectateurs ? Quelle fut et quelle est leur contribution au culte du héros sportif ? En quoi la conscience de classe des travailleurs et l'expression des politiques de gauche se sont-elles affaiblies au contact du spectacle sportif ? (p. 84-85). De l'avis de l'auteur, ces questions fondamentales n'ont pas suffisamment retenu l'attention des historiens du sport.

Le chapitre intitulé Bodies (chap. 5) tente une analyse synthétique de l'expressivité du corps — des corps — et des changements physiques et symboliques, voire des codes sociaux qui lui sont associés. L'affirmation progressive de la femme sportive (durant l'entre-deux-guerres), le culte contemporain du corps athlétique, la puissance musclée du mâle, pour ne mentionner que ces quelques aspects, réfractent les "valeurs" du moment, sociales, esthétiques et éthiques. De fait, la politique canadienne, en matière de culture physique a dû composer avec une multiplicité d'identités ("a multiplicity of identities", p. 127).

Au terme de son analyse (chap. 6, Nation), l'auteur affirme avoir tenté de démontrer, avec des arguments convaincants faut-il ajouter, que le Canada est le produit de l'expérience de chacun des Canadiens ("...wherever in this country we live", p. 145). Il s'agit donc d'apprécier la complexité de la vie sportive et de rendre compte des luttes engagées par tous ceux qui ont essayé d'infléchir celle-ci à leur avantage. Cette histoire du sport canadien s'est faite sur le terrain (" 'on the ground' "), et de multiples façons. Howell insiste sur cette diversité dont l'historien doit faire son terrain de recherches. Le sport pratiqué dans les régions de l'intérieur et parmi les peuples marginalisés ou les minorités ethniques est aussi important que celui des élites sociales établies dans telle ou telle métropole. Les luttes des travailleurs, des femmes ou des gens de couleur ont contribué, à travers le sport, à l'établissement d'un monde plus équitable qui rejaillit sur la constitution de la nation en cours de réalisation. Ces deux exigences : appréhender la diversité sportive et concevoir l'inscription de l'histoire du sport au Canada dans l'histoire générale de la nation canadienne, ouvrent de nouvelles pistes qui restent à explorer. L'élaboration de la culture sportive francophone, la persistance de certaines pratiques sportives traditionnelles dans des communautés rurales, par exemple.

Aujourd'hui, doit-on considérer que le sport canadien a finalement contribué à l'érosion d'une culture politique socialement consciente ("the erosion of a socially conscious political culture", p. 146) ? Telle est bien

COMPTES RENDUS

l'interrogation majeure à laquelle, selon l'auteur, il conviendra d'apporter rapidement une réponse argumentée.

Appréhendée dans son ensemble, l'organisation thématique de l'ouvrage, au regard de l'évolution de la culture sportive, peut se lire, nous a-t-il semblé, comme l'enchaînement d'un vaste rite d'intégration, inscrit en filigrane, déployé à l'échelle des décennies. Les étapes — ludiques — qui le structurent : le sang sacrificiel (blood...), la dépense d'énergie corporelle (sweat...) et la liesse refondatrice de la communauté (cheers...), sont constitutives d'une nation qui est parvenue à s'assumer positivement grâce à la médiation de la culture sportive.

En conclusion, ce livre signé par Colin Howell est particulièrement utile pour la vue à la fois synthétique et précise que l'auteur propose de l'histoire du sport au Canada, étayée par de nombreuses références bibliographiques, y compris certains travaux défendant des thèses critiques. Le sous-titre, qui figure en page de couverture : "Sport and the Making of Modern Canada", résume fort bien la perspective privilégiée par l'auteur. En est-il d'ailleurs de plus pertinente à propos du sport canadien dès lors que celui-ci est abordé sur une longue période couvrant plus de deux siècles ? Rien n'est moins sûr et on comprend que ce volume ait pris place parmi les premiers titres d'une nouvelle collection : Themes in Canadian Social History, fondée par l'éditeur Graig Heron.

Jean-Paul CALLÈDE

